



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Span. II A. 35



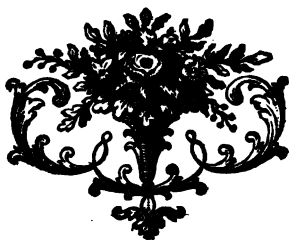


THÉÂTRE ESPAGNOL.

Cum flueret luculentus, erat quod tollere velles.

HORAT.

TOME TROISIEME.



A P A R I S,

Chez DE HANSY, le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



PIECES

Contenues en ce III Volume.

ON ne badine point avec l'Amour, page 1

La Chose impossible, 103

La Ressemblance, 219

L'Occasion fait le Larron, 311

E R R A T A.

PAG. 14, dans les noms des Acteurs de la
Scene trois, MOSCATEL, *lis. Moscatel.*
p. 108, dans les lignes italiques, *Dom*
Diego, de Roxas de Dom, *lis. Dom Diego*
de Roxas, de Dom.

Il y a plusieurs (*à part.*) oubliés, que le
lecteur suppléera facilement.

ON NE BADINE POINT

A V E C

L'AMOUR,

En Espagnol,

NO AI BURLAS CON EL AMOR;

C O M É D I E

*De Dom PEDRO CALDERON
DE LA BARCA.*

• *Tome III.*

A



AVERTISSEMENT.

JE donne encore cette piece de Calderon, parce qu'il m'a paru qu'elle avoit fourni à Moliere l'idée des Femmes Savantes. La copie est certainement bien au-dessus de l'original. Moliere a embelli Calderon, comme il a embelli Plaute, quand il a daigné s'en approprier quelques pieces : mais il sera aisé de voir qu'il n'a pas pris de l'Auteur Espagnol, tout ce qui auroit pu convenir à un genie tel que le sien. Les Femmes Savantes comme toutes les Comédies de ce créateur du théâtre chez nous sont vuides d'intrigue & même d'intérêt. Il y a ici des situations vraiment comiques qui auroient ajouté à ce qu'il me semble un grand lustre à cette piece, si Moliere avoit jugé à propos d'en profiter. Telle est celle de la sixieme Scene de la troisieme Journée & plusieurs autres. Au reste le lecteur en jugera.

PERSONNAGES.

Dom ALONZO DE LUNA.

Dom JUAN DE MÉNDOZA.

Dom LOUIS.

Dom DIÉGO.

Dom PÉDRO HENRIQUE.

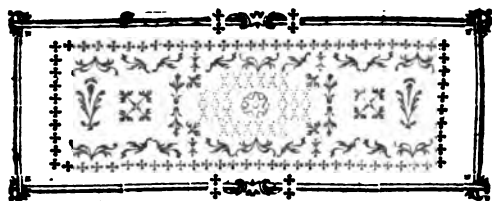
Dona BÉATRIX.

Dona LÉONOR.

INÈS, *suivante de Béatrix.*

MOSCATEL, *Valet de Dom Alonzo.*





ON NE BADINE POINT

A V E C

L' A M O U R.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM ALONZO DE LUNA,
MOSCATEL *fort triste.*

D O M A L O N Z O.

Q U E diable as-tu donc ? Il te passe
pendant la journée mille fantaisies par
la tête. Tu n'es point prêt quand j'ai

A iij

6 ON NE BADINE POINT, &c.

besoin de toi ; tu réponds de travers : quand je t'appelle , tu t'en vas ; quand je ne t'appelle point , tu viens. Me diras-tu ce que tu as ?

M O S C A T E L.

Ah , infortuné ! (*Il soupire.*)

D O M A L O N Z O.

Comment , gueux ! je crois que tu as la hardiesse de soupirer !

M O S C A T E L.

Eh bien ! Monsieur , est-ce que pour être gueux on n'a pas le cœur sensible ?

D O M A L O N Z O.

Passé pour se plaindre grossièrement ; mais soupirer ! c'est le symptôme de la délicatesse...

M O S C A T E L.

Hélas ! ne trouverai-je personne pour me débarrasser de cette délicatesse ?

D O M A L O N Z O.

Il est fou.

M O S C A T E L.

Dites-moi , Monsieur , y a-t-il une passion plus délicate que l'amour ?

D O M A L O N Z O.

Je pourrais te répondre que oui,

COMÉDIE. 7

mais je veux bien convenir que non.

M O S C A T E L.

Non? En ce cas si j'avois de l'amour, j'aurois donc de la délicatesse?

D O M A L O N Z O.

Toi, de l'amour?

M O S C A T E L.

Moi de l'amour.

D O M A L O N Z O.

Pour le coup je n'ai plus envie què de rire de tes impertinences.

M O S C A T E L.

Ah, Monsieur! vous n'avez jamais su ce que c'est que d'être amoureux : vous n'estimez rien que la liberté; vous tournez en raillerie ce tendre nom de l'amour; vous vous moquez des femmes, vous badinez les hommes : je ne m'étonne pas que vous vouliez me railler, moi qui ai le cœur plein de la passion.....

D O M A L O N Z O.

Oh bien! je n'aime pas un Valet si passionné : tu n'as qu'à sortir de chez moi.

A iv

§ ON NE BADINE POINT, &c.

M O S C A T E L.

Voyez.....

D O M A L O N Z O.

Je ne veux rien voir.

M O S C A T E L.

Mais, songez.....

D O M A L O N Z O.

Que veux-tu dire?

M O S C A T E L.

Monsieur, dans les Comédies, on voit toujours un Maître amoureux & un Valet badin : permettez que tout change ici & qu'on voie pour la première fois un Maître sans amour & un Valet sensible.

D O M A L O N Z O.

Non, tu ne resteras pas ici un instant.

M O S C A T E L.

Quoi ! vous ne me donnez pas le tems de chercher un autre Maître?

D O M A L O N Z O.

Non, fors dans ce moment.





SCENE II.

DOM ALONZO, MOSCATEL ;

DOM JUAN.

DOM JUAN.

QU'AVEZ-VOUS ?

DOM ALONZO.

Un misérable qui est allé se fourer
dans la tête la plus grande imperti-
nence, la bassesse la plus vile.....

DOM JUAN.

Qu'est-ce donc ?

DOM ALONZO.

Il est amoureux. En bonne foi con-
cevez-vous une sottise pareille ?

DOM JUAN.

J'avois cru que l'amour, au con-
traire, inspiroit la libéralité, la valeur,
la politesse.

DOM ALONZO.

Point du tout : rien ne rend avare,
lâche ; rien n'étrecit le cœur comme
l'amour.

A V

10 ON NE BADINE POINT, &c.

D O M J U A N.

Que dites-vous?

D O M A L O N Z O.

Ecoutez-moi, je vais vous en donner la preuve. N'est-il pas vrai que dès qu'un homme est amoureux, il ne pense plus qu'à sa maîtresse; il n'est libéral que pour elle. Amis, domestiques, il oublie tout, il les sacrifie à sa passion : il me semble qu'il n'y a rien de si malheureux, de si lâche qu'un homme qui se rend ainsi esclave d'un caprice.

D O M J U A N.

Le ton que vous prenez m'effraye : je venois vous demander un service : mais il tend à favoriser l'amour, & si vous le traitez si mal dans un Valet, j'ai à craindre que vous ne lui fassiez pas plus de grace chez un ami.

D O M A L O N Z O.

Ce n'est pas la même chose, Dom Juan. Vous êtes riche, noble & bien fait : c'est votre métier que d'aimer. Mais pourquoi ces coquins-là s'avisent-ils de s'en mêler ? Au reste, pour vous faire voir que je fais badiner & parler sérieusement quand il le faut, je suis

prêt à vous servir en tout. Parlez, que faut-il ?

D O M J U A N.

Le voici. Vous savez avec quelle ardeur j'aime la belle Dona Léonor Henrique, fille de Dom Pédro. Il est l'ancien ami de mon pere ; j'ai un libre accès dans sa maison : il m'accepteroit certainement volontiers pour gendre. Cependant je n'ose lui demander sa fille, en voici la raison : il en a deux comme vous savez, & Léonor n'est que la cadette. Demander à Dom Pédro une de ses filles sans la nommer, il m'offrira sans contredit Béatrix l'aînée : avouer que j'aime Léonor, c'est me rendre suspect, & s'il ne veut pas la marier avant sa sœur, c'est m'exposer à perdre l'entrée de la maison. Béatrix est un prodige de beauté, mais elle est pleine de caprices & de fantaisies : elle a une idée étonnante de son esprit ; elle a appris le Latin : elle fait des vers Espagnols, elle met une affectation ridicule dans son ajustement : elle se déshabille quatre fois le jour, & n'est jamais contente de sa parure ; elle parle d'une façon si entortillée, qu'on auroit besoin d'un commentaire

A vj

12 ON NE BADINE POINT, &c.

à chaque mot. pour l'entendre. D'ailleurs elle méprise l'amour ; elle n'a jamais regardé un homme en face. : elle est persuadée que si l'on prenoit cette liberté avec elle, on tomberoit mort sur le champ. Enfin , on n'a jamais rien vu de si opposé que le caractère des deux sœurs. Par malheur je ne fais si Béatrix a conçu quelque soupçon ou quelque jalousie contre Léonor , mais elle s'attache à l'examiner : elle la suit comme son ombre. Cette nuit encore je m'étois rendu déguisé sous la fenêtre où j'ai coutume d'entretenir ma maîtresse. Léonor avoit ouvert sa jalousie : nous commençons à parler , quand Béatrix est arrivée derriere elle ; elle a fait un vacarme affreux, elle l'a arrachée de la fenêtre en disant mille impertinences : elle lui a même donné à entendre qu'elle en avertiroit le pere : je ne fais si elle m'a reconnu , ou plutôt je crains de le savoir : je voudrois être éclairci de tout cela , parce que la vie de ma charmante Léonor est peut-être en danger , si nous sommes découverts. Je crois avoir trouvé un moyen de savoir ce qui en est , sans m'exposer à redoubler la fureur de Béatrix ; c'est d'envoyer votre

Valet à Inès la Suivante de Léonor, avec un billet pour sa maîtresse : n'étant point à moi, il n'y aura point de risque. Par-là, je saurai si Léonor est en danger, & alors je la tirerai de sa maison, dût l'univers entier s'y opposer. J'ai même compté sur votre secours pour cela, si j'en ai besoin.

D O M A L O N Z O.

A la bonne heure : prends ce billet, Moscatel ; cherche un moyen pour t'introduire dans la maison de Dom Pédro, & le rendre à la suivante qu'a nommée Dom Juan.

D O M J U A N.

Quoi ! si-tôt ?

D O M A L O N Z O.

Le plutôt est le meilleur. Allons, nous t'attendrons dans la rue.

M O S C A T E L.

Mon maître ne fait pas que j'aime Inès : je lui obéirai volontiers. (*Il s'en va.*)

D O M A L O N Z O.

Que les amoureux sont fots ! en vérité, je suis bien heureux de ne m'être jamais attaché qu'à des Dames sans difficulté. Dès que je parle on m'écoute, on se rend. Ma hardiesse & ma

14 ON NE BADINE POINT, &c.

réussire ne dépendent jamais que de l'argent que j'ai dans ma poche.

D O M J U A N.

Voici la maison. Plaçons-nous sous cette porte, qu'on ne nous voie pas.

D O M A L O N Z O.

Vous avez raison ; mais qui sont ces gens-là ?



S C E N E III.

DOM ALONZO., DOM JUAN
cachés, DOM LOUIS, DOM
DIÉGO, MOSCATEL *est supposé*
entré.

D O M A L O N Z O.

I L s regardent la maison de votre maîtresse.

D O M J U A N.

L'un est un Dom Louis Ozorio ; que je vois toujours ici dans la rue ; je commence à m'en lasser.

D O M A L O N Z O.

Eh bien, il n'y a qu'à le chasser.

COMÉDIE. 15

DOM JUAN.

Non , ce n'est pas le tems , ne disons rien.

DOM LOUIS.

Voilà donc où demeure la beauté que j'adore , dont l'esprit surpasse encore les charmes.

DOM DIÉGO.

C'est donc avec cette femme si habile que vous voulez vous marier ?

DOM LOUIS.

Oui , mon ami , & mes oncles doivent la demander dès aujourd'hui.

DOM DIÉGO.

Ma foi , tant pis pour vous.

DOM LOUIS.

Comment , tant pis ! je trouve en elle la richesse , la naissance , la vertu , la beauté & l'esprit.....

DOM DIÉGO.

C'est justement l'esprit que je lui trouve de trop. Pour moi je ne veux pas que ma femme en fache jamais plus que moi , pas même autant.

DOM LOUIS.

Le savoir peut-il jamais être un mal ?

16 ON NE BADINE POINT, &c

D O M D I É G O.

Oui , quand il est déplacé. Il suffit qu'une femme sache filer , coudre , mettre une pièce où il en est besoin. Du reste , qu'a-t-elle à faire d'étudier la grammaire , de faire des poésies ? (1)

D O M L O U I S.

Si c'est un défaut , il est si noble que l'excès même n'est point dangereux dans Béatrix.

D O M D I É G O.

Il pourroit le paroître , à voir l'éloignement , la fierté qu'elle vous témoigne.

D O M L O U I S.

J'adore jusqu'à ses rigueurs..... Voyons : nous voici dans la rue , tâchons de l'appercevoir

(La scene change , elle représente l'appartement de Léonor.)

(1) Il n'est pas bien honnête , & pour beaucoup de causes ,
Qu'une femme étudie , & sache tant de choses , &c.

Femmes Sav.



SCENE IV.

LÉONOR, INÈS.

L É O N O R.

MA sœur est-elle habillée ?

I N È S.

Elle est encore à s'ajuster. Moi pour ne point m'impatienter à la voir tous jours consulter son miroir , je l'ai laissée.

L É O N O R.

Je tremble toujours , ma chere Inès , que cette capricieuse n'aille apprendre à mon pere la scene de cette nuit.

I N È S.

Monsieur est sorti de si bonne heure ce matin qu'elle n'a pas encore pu lui parler. Voyons , cherchons quelque moyen pour la prévenir.

L É O N O R.

Je n'en vois pas de plus sage que de la gagner , de remettre entre ses mains mon amour , mon bonheur , de

18 ON NE BADINE POINT, &c.

la forcer au secret à force de confiance. Que je suis à plaindre, Inès, de n'avoir plus d'autre ressource !



S C E N E V.

LÉONOR , INÈS , BÉATRIX *un
miroir à la main.*

B É A T R I X.

H O L A , n'ai-je pas de Suivante
ici ?

I N È S.

Me voilà : que voulez-vous ?

B É A T R I X.

Que vous m'ôtiez ce morceau de
crystal & que vous me donniez des
couvre-mains (2).

(2) Il y a dans l'Espagnol le mot Grec *chiroteca* qui signifie la même chose. Il ne m'a pas été possible de rendre le comique de cette scène ; il consiste dans le mélange affecté que fait Béatrix des mots Latins & Grecs avec ceux de sa Langue. J'ai tâché d'y substituer des équivalens qui fissent entendre le ton

COMÉDIE. 19

I N È S.

Qu'est-ce que c'est que des couvre-mains?

B É A T R I X.

Qu'est-ce? des gants, apparemment, puisqu'il faut se servir de termes ignobles.

I N È S.

Je retiendrai ce nom-là : les voici.

B É A T R I X.

Il faudra donc toujours que j'aie des procès avec l'ignorance! Inès?

I N È S.

Mademoiselle.

B É A T R I X.

Va chercher dans ma bibliothèque un Ovide, non pas les Métamorphoses, non pas l'Art d'aimer, mais le Remède de l'Amour. C'est celui-là que je veux.

précieux & l'étalage d'érudition dont se pare la sœur de Léonor. Il ne seroit pas possible de traduire en Espagnol les scènes où paroissent l'Armande & la Belise des femmes Sçavantes. Moliere en a évidemment pris l'idée dans celles-ci; mais en homme de génie, il a plié les personnages au goût de sa Langue.

10 ON NE BADINE POINT, &c.

I N È S.

Comment voulez-vous que je sache le trouver ? je ne fais pas lire seulement dans un almanach.

B É A T R I X.

Sotte , esprit bouché : à quoi te sert donc le bonheur que tu as de vivre avec moi ?

L É O N O R.

Mon tour va venir..... Ma sœur.

B É A T R I X.

Qui me parle ainsi ?

L É O N O R.

Vous le voyez , c'est moi qui embrasse vos genoux.

B É A T R I X.

Arrêtez , ne m'approchez pas , vous terniriez la splendeur de ma chasteté : allez , une femme qui fait l'amour à la faveur de la nuit (2) , ne mérite pas de me regarder en face.

(2) Les discours ridicules de Béatrix le font au point qu'ils n'auroient eu aucun agrément en François. Je les ai adoucis & sur-tout accourcis autant qu'il m'a été possible.

L É O N O R.

Ma chere Béatrix, au nom de votre science & de vos charmes : ma sœur !

B É A T R I X.

Non , je ne suis point la sœur d'une libertine.

L É O N O R.

Comment , d'une libertine ?

B É A T R I X.

Oui , une sœur qui a osé ouvrir la fenêtre à la clarté de l'astre tremblant qui remplace le soleil , qui vá parler à voix basse , qui donne de quoi rougir à la lumière & de quoi se taire aux étoiles , qui..... Mais je remédierai à tout ; j'avertirai mon pere de votre conduite ; il saura qu'un adorateur.....

L É O N O R.

Et le connoissez-vous ?

B É A T R I X.

Moi ? est-ce que je connois un homme ?

L É O N O R.

Eh bien , je veux vous apprendre qui il est , dans quelle intention il me parloit.

22 ON NE BADINE POINT , &c.

B É A T R I X.

Quelle audace ! moi j'écouterois de pareilles horreurs !

L É O N O R.

Il faudra bien que vous l'écoutez. Je n'ai pas besoin qu'avec vos folles visions , vous alliez me faire un crime d'une chose innocente.

B É A T R I X.

Innocente !

L É O N O R.

Ecoutez-moi.

B É A T R I X.

Je ne vous donnerai qu'une attention indirecte.

L É O N O R.

Oh , directe ou non , que m'importe ? pourvu que vous m'écoutez.... Mais qui vient ici ?



SCÈNE VI.

Les mêmes, MOSCATEL, à la porte.

L É O N O R.

I N È S, voyez qui c'est.

I N È S.

C'est quelqu'un qui cherche, Monsieur. (*En voyant Moscatel.*) Quoi! c'est toi? Comment as-tu été assez hardi pour venir?

M O S C A T E L.

O amour! rendre amour! je suis ici ton ambassadeur! auras-tu assez de pouvoir pour faire respecter en ma personne le droit des gens?

I N È S.

Que veux-tu?

M O S C A T E L.

Doucement, ma chère Inès. Premièrement, rendre une lettre à ta maîtresse pour Dom Juan. Il m'en a chargé parce qu'on ne me connoît

24 ON NE BADINE POINT , &c.

pas pour être à lui , & qu'ainfi on ne se doutera pas de quelle part je viens. Secondement j'ai à te parler de ma tendresse.

I N È S.

Bon , bon , dis à Dom Juan que j'ai reçu la lettre , que je la donnerai à Léonor & va-t-en vite , je tremble que l'on ne te voie....

M O S C A T E L.

Allons , cruelle , je pars : je vais soupirer loin de tes beaux yeux.

I N È S.

Va , va , je ne suis point ingrate : je te dirois je ne fais combien de tendresses , si la frayeur ne me coupoit la parole : cours vite ; mais , qu'entends-je ? Monsieur , sur l'escalier ! Je m'enfuis , je ne veux pas qu'il me trouve avec toi. (*Elle fuit.*)

M O S C A T E L.

Ecoute , prends garde , attends.



SCENE

SCENE VII.

MOSCATEL, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

POURQUOI écouter ? Pourquoi prendre garde ? Pourquoi attendre ?

MOSCATEL.

Ah Ciel ! que lui dirai-je !

DOM PÉDRO.

Que faites-vous ici ?

MOSCATEL.

Ce que je fais ? Ne le voyez-vous pas ?

DOM PÉDRO.

Tu ne parleras pas ?

MOSCATEL.

Eh je cherche ce que je dois vous répondre.

DOM PÉDRO.

Qui es-tu ?

MOSCATEL.

Je suis un honnête valet , s'il y en a de cette espèce.

Tome III.

B

26 ON NE BADINE POINT, &c.

D O M P É D R O.

Je ne me paye pas de tes sottises.
Qui es-tu ?

M O S C A T E L.

Cet homme-là est diablement vif.

D O M P É D R O.

M'apprendras-tu ce que tu faisois
ici ? Parle , malheureux , où je vais
te faire périr sous le bâton.

M O S C A T E L.

Ma foi , cela est trop sérieux. Eh
bien , Monsieur , je suis le pauvre
Moscatel , valet d'un certain Dom
Alonzo de Luna.....

D O M P É D R O.

De Luna !

M O S C A T E L.

Oui , Monsieur , en vérité.



SCENE VIII.

*Les mêmes, DOM JUAN,
DOM ALONZO.*

DOM JUAN.

MOSCATEL est ici, Dom Pedro est entré après lui. Il faut aller secourir le pauvre diable qui est peut-être bien embarrassé.

DOM ALONZO.

Entrez, je reste à la porte, d'où je serai à vous au moindre besoin.

DOM JUAN, à Dom Pedro.

Qu'avez-vous, Monsieur, vous paroissez ému?

DOM PEDRO.

Voilà un coquin que je trouve ici seul & qui refuse de me dire ce qu'il y cherche.

MOSCATEL.

(*A part.*) Voilà du renfort qui m'arrive, tirons-nous d'ici. (*Haut.*) Eh bien, je cherche, je cherche quel-

28 ON NE BADINE POINT, &c.

qu'un. On m'a dit qu'il demeurait ici, je suis entré. Je n'ai vu personne à la porte. Je suis monté sans rencontrer une âme à qui parler. Enfin, j'ai trouvé ici une péronnelle, qui, en me voyant, m'a pris apparemment pour un larron. Elle s'est enfuie en criant. Je l'ai suivie pour la rassurer. Je lui disais écoute, prends garde, attends, quand Monsieur est arrivé, qui a mal pris les choses....

D O M P É D R O.

Et pourquoi t'es-tu troublé en me voyant?

M O S C A T E L.

Parce que vous aviez l'air fâché & que je suis timide.

D O M P É D R O.

Cela est bon, va-t-en.

M O S C A T E L.

Dieu vous le rende. Je suis votre serviteur.

D O M P É D R O.

(*A part*). Suivons-le pour savoir où il va. (*A Dom Juan*.) Mille pardons, Monsieur; mais j'ai quelque affaire.

DOM JUAN.

(*A part.*) Il veut suivre Moscatel, il faut l'en empêcher. (*A Dom Pédro.*)
Moi je n'en ai point d'autre que celle de vous accompagner.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je lui échapperai. (*Haut.*)
Allons. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

INÈS, LÉONOR.

INÈS.

Je ne fais ce que cela signifie. Dom Pédro a quelque chose dans la tête. La façon dont il suit Moscatel, m'annonce qu'il a des soupçons ; je ne sais ce qui en arrivera.

LÉONOR *en entrant.*

Pour le coup vous êtes bien dure...

INÈS.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle ?

LÉONOR.

Cette impertinente de Béatrix, qui

30 ON NE BADINE POINT , &c.

me parle avec un orgueil insupportable , elle persiste toujours à vouloir avertir mon pere.

I N È S.

Les malheurs ne viennent jamais seuls. Savez-vous quel étoit cet homme qui sort d'ici ? Il étoit chargé d'une lettre de Dom Juan pour vous.

L É O N O R.

Donne , donne vite , je veux y répondre sur le champ. Je n'ai point de tems à perdre dans le péril qui me menace. (*Elle lit.*) » Ma char-
» mante maîtresse , j'ai peine à vous
» exprimer.....

I N È S.

Voilà votre sœur.

L É O N O R.

Ah ! que devenir !



S C E N E X.

LÉONOR, BÉATRIX, INÈS.

B É A T R I X.

QU'EST donc ce papier que vous cachez après l'avoir lu (3)?

L É O N O R.

Moi !

B É A T R I X.

Vous.

L É O N O R.

Je ne fais ce que vous voulez dire.

B É A T R I X.

Voilà une grande obstination. Je veux voir cette feuille marquée sur laquelle une plume d'oie a tracé de petits caractères avec une liqueur colorée.

(3) Béatrix pour dire que ce billet a été dans les mains de Léonor, se sert d'un terme très-peu chaste & peu digne d'une fille qui a dit, je ne connois point d'homme.

32 ON NE BADINE POINT, &c.

L É O N O R.

Puisque vous ne voulez pas m'écouter quand je vous parle, je vous refuserai aussi ce que vous me demandez.

B É A T R I X.

Ma tendresse fraternelle ne peut s'arrêter à vos discours puisqu'ils peuvent me tromper ; mais il n'en est pas de même du geste que vous avez fait tout-à-l'heure pour cacher un billet. C'est-là ce qui m'inspire une forte envie de le voir.

L É O N O R.

Et si je ne veux pas vous le montrer.

B É A T R I X.

Et si je veux le voir. Lâchez. (*Elle saisit le billet.*)

L É O N O R.

Me dussiez-vous battre, je ne le lâcherai point.



SCENE XI.

*Les mêmes, DOM PÉDRO arrive;
les deux sœurs tirent le billet avec violence,
& l'arrachent.*

DOM PÉDRO.

QU'AVEZ-VOUS donc ? Quel papier vous disputez-vous ? donnez-moi chacune ce morceau.

BÉATRIX.

Ce fragment que vous enlevez à ma foible main , vous apprendra les éclipses que souffre votre honneur.

LÉONOR.

Pour moi , mon pere , je ne fais ce qu'il y a d'écrit-là ; puisque Béatrix le fait , apparemment qu'il étoit pour elle : elle étoit occupée à le lire quand je suis arrivée.

DOM PÉDRO, à Béatrix qui veut parler.

Taisez-vous.

B v

L É O N O R.

J'ai voulu voir ce que c'étoit, & elle me l'a refusé. Nous avons toutes deux nos raisons, car moi sachant que Béatrix a commerce avec quelqu'un qui lui écrit des billers, qui lui parle la nuit à sa fenêtre, je me suis crue autorisée, quoique sa cadette, à en agir ainsi.

D O M P É D R O.

Est-il vrai, Béatrix ?

B É A T R I X.

Je ne fais, dans mon étonnement, que vous répondre. La colère m'enflamme & la surprise me glace. Croyez que toutes les fautes qu'elle accumule sur moi, c'est elle qui les a commises.

L É O N O R.

Voilà Inès qui y étoit ; demandez-lui, mon pere.

B É A T R I X.

Oui, demandez-lui.

I N È S.

Moi ! je n'ai ni yeux ni oreilles.

D O M P É D R O.

Mé voilà bien instruit. Infortuné que

je suis ! l'une des deux est coupable ,
& peut-être. toutes deux le sont. Que
ferai-je dans cette incertitude ? Sor-
tez, filles indignes, laissez moi.

B É A T R I X.

Croyez, Monsieur.....

D O M P É D R O.

Ne parlez pas.

L É O N O R , à part.

O amour ! fais enforte que le billet
n'aille pas me confondre. (*Elles s'en
vont.*)

D O M P É D R O à Inès.

Reste, toi. Tu as vu seule comment
les choses se sont passées ; dis-moi.....

I N È S.

Que voulez-vous, Monsieur, que
je vous dise ? Je ne fais rien.

D O M P É D R O.

Je vois bien que tu crains de te
brouiller avec celle des deux que tu
dévoileras.

I N È S.

Mon devoir, Monsieur, est de me
déclarer pour celle qui est en faute.
Ainsi n'attendez rien de moi quand
j'aurois vu quelque chose, mais le

36 ON NE BADINE POINT , &c.

fait est que je suis arrivée un instant avant vous ; elles étoient déjà en querelle en ce moment , & je n'ai rien pu comprendre à leur dispute. Voilà la pure vérité , foi d'honnête Suivante.

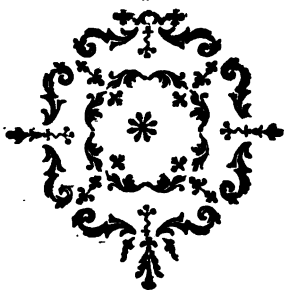
D O M P É D R O.

Retire-toi donc aussi , puisque tu ne peux pas même me rendre le service de m'éclairer dans mon malheur : mais les lumieres qu'elle me refuse , je les trouverai peut-être dans les deux morceaux de ce billet ; lisons.

« Je ne puis , ma chere ame , vous
» exprimer combien je suis inquiet
» d'apprendre que votre sœur nous a
» découverts cette nuit. Si elle en
» avertit votre pere , instruisez-m'en
» sur le champ , afin que je pourvoie
» à votre sûreté ».

Je n'en suis pas plus avancé , ce billet peut leur être adressé à toutes deux également ; je ne vois encore rien qui les condamne , ni qui les justifie , & je ne fais si je suis plus malheureux de ne pouvoir découvrir la vertu de l'une , que d'ignorer le crime de l'autre. Mais , voyons : le Valet de tantôt étoit sans doute le négociateur

de cette intrigue funeste. Il s'est dit
envoyé par un Dom Alonzo de Luna.
Sachons qui est l'homme qui porte ce
nom; veillons sur ses démarches, &
tâchons à force de soins de sortir de
ce cruel embarras.





SECONDE JOURNÉE.ⁱ

Le théâtre représente le devant de la maison de Dom Alonzo.



SCENE PREMIERE.

DOM JUAN, DOM ALONZO,
MOSCATEL.

D O M A L O N Z O.

Nous avons bien fait de nous en aller.

M O S C A T E L.

Oui, & moi bien mal d'entrer.

D O M J U A N.

Tu es heureux que l'idée me soit venue de te suivre de si près.

M O S C A T E L.

Ma foi c'est pour vous-même que vous avez travaillé : car si vous n'étiez

pas arrivé, j'allois pardieu tout défilér.

DOM JUAN.

Que dis-tu, lâche?

MOSCATEL.

Je dis ce que j'aurois fait.

DOM JUAN.

Est-ce qu'un homme amoureux doit avoir si peu de cœur?

MOSCATEL.

Oui-da, Monsieur, prenez y garde; mon cœur, ma vie ne sont plus à moi; les exposer, ce seroit faire tort à la beauté à qui je les-ai donnés, & je ne suis pas capable d'une trahison de cette espece.



SCENE II.

Les mêmes, INÈS, voilée.

INÈS.

MONSIEUR, Dom Juan.

DOM JUAN.

Qu'est-ce qui m'appelle?

46 ON NE BADINE POINT , &c.

I N È S.

C'est moi ; il y a deux heures que je vous cherche.

D O M J U A N.

Qu'as-tu donc de si pressé à me dire ?

M O S C A T E L.

Eh , vraiment , c'est ma friponne d'Inès : plaîse au Ciel que mon Maître ne puisse pas seulement l'entrevoir !

I N È S.

Je vous apporte cette lettre.

D O M J U A N.

Attends , je vais la lire & y répondre. (*Il lit bas ; Moscatel se place entre Dom Alonzo & Inès.*)

D O M A L O N Z O.

Pardieu la drôlesse paroît jolie !

M O S C A T E L.

Aux coups d'œil qu'il lui adresse , mon honneur me paroît bien aventuré.

D O M A L O N Z O.

Moscatel.

M O S C A T E L.

Monsieur.

COMÉDIE. 41

DOM ALONZO.

Si ta Maîtresse ressembloit un peu à cette belle enfant-là, je pourrois t'excuser.

MOSCATEL.

Ouais voilà qui va mal. Elle vous paroît donc bien ?

DOM ALONZO.

Elle est charmante.

MOSCATEL.

Fi donc, au diable ; elle est laide ; vilaine comme un péché mortel.

DOM ALONZO.

Tu ne fais ce que tu dis.

DOM JUAN.

Cela va bien ; Léonor me mande que son pere ne fait rien , elle l'a trompé par une ruse dont elle ne m'instruit pas. Elle demande à me voir apparemment pour me mettre au fait ; nous en causerons tantôt. Adieu, mon ami : allons, Inès. (*Il s'en va.*)

DOM ALONZO.

Moscatel, ne la laisse point partir, je veux lui dire un mot.

42 ON NE BADINE POINT, &c.

M O S C A T E L.

Non pas, s'il vous plaît; vous n'avez rien à lui dire.

I N È S.

Que voulez-vous?

D O M A L O N Z O.

Vous voir le visage, ma belle fille.

I N È S.

J'ai autre chose à faire que de satisfaire votre curiosité.

D O M A L O N Z O.

Tu tâches en vain de m'échapper. (*Il la suit.*)

M O S C A T E L.

Il y va du nôtre, ne les perdons pas de vue.



SCENE III.

*Le théâtre représente l'appartement de
Léonor.*

LÉONOR, DOM JUAN.

L É O N O R.

VOILA comment je me suis tiré
d'affaire.

D O M J U A N.

Il n'y a rien de plus ingénieux.

L É O N O R.

Sans cette idée nous étions perdus.

D O M J U A N.

Les soupçons de votre pere se partagent donc entre vous deux?

L É O N O R.

Avec une égalité parfaite : il ne fait qui il doit accuser , & dans l'incertitude il nous traite bien l'une & l'autre ; mais il me semble qu'il y auroit un moyen pour nous délivrer de Béatrix & réduire au silence cette sur-

44 ON NE BADINE POINT, &c.

veillante incommode ; s'il étoit possible de la prendre par le cœur & de lui faire éprouver pour un autre les mouvemens que vous m'avez inspirés, nous serions bientôt sûrs de sa complaisance.

D O M J U A N.

Cette idée est excellente. J'en fais mon affaire, j'amenerai ici avec moi un de mes amis, qui nous en rendra bon compte, je vous en réponds ; mais elle vient ici.

L É O N O R.

Retirez-vous, songez à ce que je viens de vous dire, il n'y a point de meilleur parti.



S C E N E IV.

LÉONOR, BÉATRIX, INÈS.

B É A T R I X.

INFORTUNÉE ! moi qui étois un phénix d'innocence & de vertu, me voilà donc confondue dans le rang des ames vulgaires. Mon honneur qui bril-

loit avec tant d'éclat, est tristement éclipfé. Ah ! scélérate de Léonor !....

L É O N O R.

Que me voulez-vous ?

B É A T R I X.

Vous voilà donc, cruelle ennemie de mon repos ! Que gagnez-vous à me noircir ? J'en prends à témoin ce Dieu puissant, cet Archer qui dompte tous les cœurs. N'est-ce pas à vous que le billet s'adressoit ?

L É O N O R.

Je n'en disconviens pas.

B É A T R I X.

Eh pourquoi donc avoir intenté contre moi au tribunal paternel, une accusation si déloyale ? Pourquoi avoir terni la vérité par une déposition aussi trompeuse ?

L É O N O R.

Pourquoi me le demandez-vous ? aurois-je été vous supposer une passion répréhensible si vous vous étiez montrée moins contraire à l'innocence de la mienne ? N'accusez que vous, sœur inexorable, de la ruse que je me

46 ON NE BADINE POINT, &c.

suis permise. Eh bien , s'il faut vous l'avouer , oui , j'aime , j'adore , je brûle de la passion la plus vive Ah Ciel ! c'est mon pere !

S C E N E V.

BÉATRIX, LÉONOR, DOM
PÉDRO. *Il arrive de façon que
Léonor le voit , & Béatrix lui tourne
le dos.*

D O M P É D R O , *à part.*

Q U O I ! Léonor J'aime , j'adore ,
je brûle de la passion la plus vive.

L É O N O R , *à part.*

Il faut remédier à cela. (*Haut.*)
Quoi ! devant moi , vous osez parler
ainsi ? je brûle d'une passion !

D O M P É D R O .

Cela change la these.

L É O N O R .

Une femme de qualité , dire , je
brûle ! Allez , mon pere le saura ,
puisque vous êtes assez imprudente
pour me l'avouer.

COMÉDIE.

47.

B É A T R I X.

Que dites-vous ?

L É O N O R.

Arrêtez, ne m'approchez pas.

B É A T R I X.

Je ne vous conçois pas, Léonor.

L É O N O R.

Vous terniriez la splendeur de ma chasteté.

D O M P É D R O.

C'est Léonor qui est innocente.

B É A T R I X.

Ecoutez, ma sœur.

L É O N O R.

Non, je n'écoute point une sœur libertine. (*Elle s'en va.*)

B É A T R I X.

A-t-on jamais rien vu de pareil ?

D O M P É D R O.

Voilà donc qui est éclairci !

B É A T R I X.

Quoi ! mon pere, vous êtes ici !

D O M P É D R O.

Oui, j'y étois.

B É A T R I X.

Vous avez entendu ce que disoit Léonor?

D O M P É D R O.

J'ai entendu ce que disoit Léonor.

B É A T R I X.

Vous savez donc à quoi vous en tenir sur mon compte?

D O M P É D R O.

Je ne le fais que trop. Quoi! vous n'êtes pas honteuse d'avoir moins de vertu qu'une cadette.

B É A T R I X.

Que je suis malheureuse! que je suis infortunée! mon pere.... (1).

D O M P É D R O.

Il n'y a ici ni malheur ni infortune, cela suffit, Béatrix. Je vois l'origine de tout ceci, c'est ma folle complaisance qui en est cause. Ce sont vos livres, vos études, qui vous ont fourré des amours romanesques dans

(4) Elle lâche deux mots Latins qui signifient ce que j'ai marqué ici.

la tête. Comptez que d'aujourd'hui il n'y a plus pour vous ni livres, ni études. Je ne veux pas voir un seul livre latin dans ma maison, que des heures. C'en est assez pour une femme; filez, brodez, cousez, voilà pourquoi vous êtes faite. Oubliez toutes vos ridicules sciences & comptez que vous êtes morte si je vous entends seulement encore prononcer une phrase extraordinaire, (*Il l'emmene,*)

S C E N E V I.

Le théâtre représente la maison de Dom Alonzo.

DOM ALONZO, DOM JUAN
MOSCATEL.

D O M J U A N.

J'ÉPROUVE bien en ce moment que l'amour a ses douceurs ainsi que ses amertumes. On a bien raison de dire que ce Dieu est un enfant qui tantôt pleure & tantôt rit. Hier, mon cher Dom Alonzo, j'ai imploré le

50 ON NE BADINE POINT, &c.

secours de votre courage, dans une occasion que je croyois dangereuse : aujourd'hui je n'ai pas moins besoin de votre adresse & de votre esprit.

D O M A L O N Z O.

Eh! qu'en voulez-vous faire ?

D O M J U A N.

Il est question d'occuper la sœur de ma maîtresse, de lui faire votre cœur, de lui inspirer enfin assez d'amour pour nous délivrer d'elle.

D O M A L O N Z O.

Arrêtez. Comment voulez vous que je fasse ? Ai-je jamais rien su de ce qu'il faut pour plaire à ce que vous appelez une maîtresse ? Moi ! j'irois me camper tout un jour vis-à-vis une fenêtre, faire l'amour à une statue, suivre une femme sans savoir où elle va ! j'irois passer la nuit à attendre le moment de baiser une main peut-être décharnée ! j'écrirois à chaque instant des billets où il n'y auroit pas de sens commun ! j'entendrois toujours parler de mariage ! Une belle amante me donneroit à tout moment de sa chasteté par le nez ! Eh morbleu ! je mourrois plutôt que de m'assujettir à tout

cela ; je veux faire l'amour à mon aise. D'ailleurs , la fille que vous me proposez est savante , elle est capricieuse : c'est encore pis. Voyez si je puis vous être bon à quelqu'autre chose , mais pour cela il n'y a pas moyen. J'aimerois en vérité mieux me battre contre dix hommes que de parler une fois à une précieuse.

DOM JUAN.

Mais songez qu'il n'y a rien ici de sérieux ; il ne s'agit que de vous amuser , de tourner la tête à une folle.

DOM ALONZO.

Mais , en effet , il seroit assez plaisant d'humilier son orgueil.

DOM JUAN.

Il ne faut que cela.

DOM ALONZO.

A la bonne heure , passe pour le badinage ; mais s'il s'y mêle du sérieux le moins du monde , je me retire , je vous en avertis.

DOM JUAN.

Marchons. Je vous instruirai en chemin de ce qu'il faut que vous fassiez.

52 ON NE BADINE POINT, &c.

D O M A L O N Z O.

Allons, j'ai grande envie de voir comment elle répondra à mon feint empressement. Cela me divertira beaucoup.

S C E N E VII.

Le théâtre représente la maison de Dom Pédro.

I N È S, B É A T R I X.

I N È S.

Vous voilà bien triste, Mademoiselle.

B É A T R I X.

Eh comment ne le serois-je pas, quand je me vois accusée des fautes de Léonor ? Penfer que j'ai écouté un homme, qu'il m'a remis une lettre, que je lui ai accordé des faveurs, que je lui ai parlé par ma fenêtre, ne sont-ce pas des choses horribles ? & quoiqu'innocente j'en suis convaincue. Aussi cette retraite obscure sera le tombeau où je vais ensevelir mes douleurs, je veux l'habiter depuis l'instant où l'on

voit poindre la brillante aurore , jusqu'à l'arrivée de la froide nuit , pour dérober à la lumière l'éclipse qu'a souffert ma gloire. Pleurez , pleurez mes yeux cet égarement honteux que je n'ai point commis & dont on m'accuse. Eh bien , Inès , qu'en dis-tu ? Est ce que je ne commence pas à parler comme tout le monde ? Si mon pere m'entendoit , il seroit satisfait , je pense.

I N È S.

Il y a encore quelques petites choses qui vous échappent que je ne comprends pas , mais c'est la force de l'habitude.

B É A T R I X.

Eh bien , dorénavant je veux fouler aux pieds mon esprit. Oui je veux corriger l'influence de mon étoile.....

I N È S.

Elle se corrige assez bien.

B É A T R I X.

Et si tu m'entends parler encore d'une façon inintelligible pour ces méprisables femmelettes que l'on voit dans le monde , avertis-moi puisqu'il

54 ON NE BADINE POINT, &c.
le faut , tire moi par la manche.

I N È S.

Je vous le promets.



SCENE VIII.

BÉATRIX, INÈS, LÉONOR,
DOM ALONZO, MOSCATEL.

L É O N O R à *Dom Alonzo.*

E L L E est là , avancez , puisque vous êtes venu pour l'occuper. Ne craignez rien , je vais veiller avec Dom Juan , afin qu'on ne puisse vous surprendre. (*Elle va rejoindre Dom Juan à la porte.*)

D O M A L O N Z O.

Il faut parler , car véritable ou faux , l'amour est bavard.

B É A T R I X.

Qu'est-ce qu'il y a ?

I N È S.

Un homme hardi qui a osé entrer jusqu'ici.

B É A T R I X.

Un homme dans l'enceinte de ces lieux !....

(Inès la tire par la manche.)

B É A T R I X.

Que fais-tu ?

I N È S.

Qu'avez-vous dit ?

B É A T R I X.

Tu as raison , j'ai voulu dire dans mon appartement.

D O M A L O N Z O.

Charmante Béatrix, ne vous effrayez point , ne jetez point de cris , ayez pitié des tourmens que vous me causez. La cruauté doit-elle être toujours la compagne de la beauté ?

B É A T R I X.

Vous débutez par des figures de rhétorique.

I N È S.

Je vous tirerai deux fois.

B É A T R I X.

Cavalier téméraire ! qui a pu t'introduire dans un lieu où le soleil n'ose pénétrer qu'avec respect ? Quel fruit prétends-tu tirer de ton audace ?

56 ON NE BADINE POINT , &c.

D O M A L O N Z O .

Prodige de science , miracle de beauté , adorable Béatrix , il y a deux ans entiers que je sèche dans l'espérance de vous voir & de vous parler : ma mort est certaine si vous me refusez ce bonheur.

I N È S .

Il joue vraiment bien son rôle.

D O M A L O N Z O .

J'avois hier hasardé de vous écrire : votre pere a rencontré mon valet chargé de ma lettre , & dans l'inquiétude que cet événement m'a causé , il n'y a point eu de considération capable de m'empêcher de pénétrer jusqu'à vous.

B É A T R I X .

Arrêtez : de quel valet , de quelle lettre parlez-vous ?

D O M A L O N Z O .

Ce valet , le voilà. Cette lettre , c'est celle que Léonor a décachetée , quoiqu'elle vous fût destinée. C'est la faute d'Inès.

I N È S .

Ce n'est point ma faute , c'est celle

de votre sœur qui me l'a arrachée des
mains.

B É A T R I X.

Ce valet est à vous ?

D O M A L O N Z O.

Oui , Madame.

B É A T R I X.

La lettre venoit de vous ?

D O M A L O N Z O,

Cela est sûr.

B É A T R I X.

Elle étoit pour moi ?

D O M A L O N Z O.

En pouvez-vous douter ?

B É A T R I X *en pleurant.*

Non , je n'en doute pas ; mais com-
bien de chagrins , cruel , votre indis-
crétion m'a coûté !

I N È S.

Elle s'attendrit , je crois.

M O S C A T E L.

Comme les femmes sont crédules !

B É A T R I X.

Laissez-moi. Qu'il vous suffise d'a-
voir été témoin de l'état où votre vue
m'a jetté ; mais ne croyez pas que ce

58 ON NE BADINE POINT, &c.

soit de l'amour au moins : les larmes que verse une femme ne sont pas toujours une preuve que son cœur soit touché.

D O M A L O N Z O.

C'est assez bien commencé.

M O S C A T E L.

Oui, mais cela finira mal, j'entends du monde.

I N È S.

Ah, Madame, ne les laissez pas sortir.

M O S C A T E L.

Pourquoi ?

I N È S.

Parce que Dom Juan, Léonor & votre pere, sont sur la porte.

M O S C A T E L.

Ce pere-là a le diable au corps.

B É A T R I X.

Il faut que mon pere passe par ici pour entrer chez lui : vous ne pouvez faire un pas sans le rencontrer ; il faut vous cacher absolument.

D O M A L O N Z O.

Me cacher ! cela est bon dans les comédies.

M O S C A T E L.

Inès, voilà un mauvais tour, au moins.

B É A T R I X.

Faites cela pour moi.

D O M A L O N Z O.

Eh, où me cacherais-je encore?

I N È S.

Il n'y a rien de mieux que ce buffet.

B É A T R I X.

Elle a raison.

D O M A L O N Z O.

Moi ! me cacher dans un buffet !

M O S C A T E L.

Il le faut.

D O M A L O N Z O.

Je vais briser toute la vaisselle.

I N È S à Moscatel.

Entre aussi, toi.

M O S C A T E L.

A la bonne heure, mais gare aux caraffes. (*Ils se cachent & cassent des verres à chaque mouvement qu'ils font.*)

I N È S.

Eh, lourdaud, veux-tu prendre garde à ce que tu fais.



S C E N E IX.

BÉATRIX, INÈS, DOM PÉDRO,
LÉONOR, DOM JUAN.

D O M P É D R O.

HOLA, des lumieres ici.

D O M J U A N , *à part.*

Je ne fais que faire. Dom Alonzo est ici, il n'y est venu qu'à ma sollicitation ; si Dom Pédro l'y trouvoit, que deviendrions-nous ?

L É O N O R , *à part.*

Ceci devient sérieux , je voudrois n'avoir jamais songé à cette cruelle ressource.

D O M P É D R O.

A quelle heure , Dom Juan , votre coutume est-elle de vous retirer ?

D O M J U A N.

Mais, de bonne heure , Monsieur. (*A part.*) C'est me donner mon congé & je ne puis rester : le parti qu'il y a à prendre , c'est de ne pas m'éloi-

COMÉDIE. 61

gner afin d'être toujours à portée d'entrer s'il arrivoit quelque accident.
(Haut.) Bon soir.

DOM PÉDRO.

Bon soir. Eclairez Monsieur, Inès.

(Pendant cette scene , on entend de tems en tems des verres qui se cassent.)

DOM PÉDRO.

Entrez ici, vous autres, j'ai à vous parler.

BÉATRIX à Inès.

Puisque mon pere se retire chez lui de si bonne heure, songe à nos gens & délivre-les au plutôt.

INÈS.

Je vais le faire.

(Béatrix, Léonor & Dom Pédro s'en vont.)





SCENE X.

INÈS, DOM ALONZO,
MOSCATEL.

INÈS.

ALLONS, allons, Messieurs de l'armoire, vous pouvez sortir.

MOSCATEL.

Dieu soit loué : encore une demi-heure & il ne feroit pas resté une bouteille entiere dans ce maudit cachot.

DOM ALONZO.

Mal-adroit que tu es, je ne fais qui me tient.....

MOSCATEL.

Eh que diable voulez-vous ? puis-je empêcher que des verres ne se cassent ?

INÈS.

Suivez-moi.

DOM ALONZO.

Où ?

INÈS.

Dehors. (*Elle ouvre la fenêtre.*)

DOM ALONZO.

Est-ce-là la porte ?

INÈS.

Il le faut bien. Vous n'avez pas d'autre issue que ce balcon.

MOSCATEL.

Et est-il bien haut , ma chere amie ?

INÈS.

Il n'est qu'au second.

MOSCATEL.

C'est une bagatelle ; nous serons bien heureux si nous en sommes quittes pour nous rompre les jambes.

DOM ALONZO.

Hélas ! quelle sottise que l'amour : si l'on est exposé à de pareils embarras , lors même qu'on est indifférent , que doit-on donc souffrir quand on est vraiment touché ?

(Ils sautent tous deux. Inès ferme la fenêtre & s'en va.)





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, INÈS.

B É A T R I X.

QUE dis-tu ?

I N È S.

Ce qui est arrivé.

B É A T R I X.

Ah ! mon Dieu ! Inès, comment cela ?

I N È S.

Dès que mes deux prisonniers ont été par terre avec beaucoup de tapage , il est survenu deux hommes qui ont voulu savoir qui c'étoit ; on s'est battu , & l'adresse du maître & du valet a été si grande , qu'ils se sont retirés l'un avec un coup d'épée sur la tête ,

COMÉDIE. 65

l'autre avec une jambe rompue de sa chute.

B É A T R I X

De qui fais-tu cela ?

I N È S.

Du valet même qui me l'est venu conter.

B É A T R I X.

Sait-on qui sont les hommes qui ont blessé son maître ?

I N È S.

Non.

B É A T R I X.

Enfin, il est donc bien blessé ?

I N È S.

Oh, il va beaucoup mieux, il n'y a point de danger.

B É A T R I X.

Plus je repasse tout ce qui m'est arrivé, moins je conçois les sentimens qui s'élèvent dans mon cœur.

I N È S.

Qu'avez-vous donc ? Pourquoi cette tristesse ?

B É A T R I X.

Ah Inès ! ma chère Inès ! si tu étois

66 ON NE BADINE POINT, &c.

capable de garder un secret , je t'apprendrois le mien.

I N È S.

Dites, vous n'avez rien à craindre de ma fidélité.

B É A T R I X.

Je voudrois récompenser ce Cavalier de ce qu'il souffre pour moi , mais je ne voudrois pas qu'il fût la part que je prends à son malheur ; je voudrois faire quelque chose pour lui , sans rien faire contre moi.

I N È S.

Mais cela est possible.

B É A T R I X.

Ne pourrois-tu pas aller le voir , comme de toi-même , savoir comment il se porte ?

I N È S.

Rien de plus ?

B É A T R I X.

Tu lui porterois une écharpe , & tu dirois que tu l'as prise pour la lui apporter.

I N È S.

C'est bon , je m'acquitterai de cette commission , comme si vous l'aviez

faite vous-même. Donnez-moi l'écharpe, & vous verrez si vous avez à faire à une mal-adroite.

B É A T R I X.

Je vais la chercher : mais prends bien garde de n'en pas dire un mot à Léonor. (*Elle s'en va.*)

SCENE II.

I N È S, L É O N O R.

I N È S.

VRAIMENT non ! je n'en dirai rien à Léonor. (*A Léonor.*) Madame, de la joie : victoire à Léonor.

L É O N O R.

D'où te vient donc ce transport ?

I N È S.

Vous donneriez bien des choses pour le savoir : je devrois peut-être vous faire acheter un pareil secret ; mais je suis bonne.

L É O N O R.

Eh ! ne me fais pas languir. Parle ; quel est-il ?

I N È S.

Nous avons la prude à notre discrétion, madame; Dom Alonzo a touché son cœur : elle est femme, enfin, & plus femme qu'une autre. Je vais porter de sa part une belle écharpe à son vainqueur : mais gardez-vous bien de laisser pénétrer que vous en soyez instruite. (*Elle s'en va.*)



S C È N E III.

LÉONOR, DOM JUAN.

D O M J U A N.

COMBIEN il y a de traverses en amour! Hier je cherchois à le faire naître dans le cœur de Béatrix; pouvois-je m'attendre qu'il s'éteindroit aujourd'hui dans celui de Léonor?

L É O N O R.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît?

D O M J U A N.

Ce qui n'est que trop vrai, malheureusement pour moi. Songez, ingrate,

songez à ce qui s'est passé cette nuit : pensez à ce malheur qui est arrivé à mon ami en descendant par la fenêtre de cette chambre où son excès de complaisance pour moi l'avoit conduit. Il a été blessé par des hommes qui l'attendoient dans la rue. Qui sont-ils ces assassins qui se trouvent si justement à point nommé sous vos fenêtres ? A qui en veulent-ils ? De qui doivent-ils percer le cœur si ce n'est le mien ?

L É O N O R,

Vous rêvez, n'ai-je pas une sœur à qui peut-être leurs vœux s'adressent ?

D O M J U A N.

Non, perfide, non ; si votre sœur avoit quelque inclination, vous en seriez instruite : vous ne m'auriez pas pressé de chercher à l'engager dans une passion : c'est à vous , & à vous seule que pouvoient en vouloir les meurtriers de mon ami. Adieu, cruelle, adieu, vous ne me reverrez plus.

L É O N O R.

Comme il vous plaira, Monsieur.





SCENE IV.

Le théâtre représente l'appartement de Dom Alonzo.

DOM ALONZO, MOSCATEL.

M O S C A T E L.

MONSIEUR, qu'avez-vous donc ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous, pensif ! vous, triste ! vous rêveur & mélancolique ! Comment diable un petit coup d'épée auroit-il eu la propriété de vous convertir ainsi du tout au tout ? ou bien est-ce le faut du balcon qui a fait un si grand ravage dans votre ame ?

D O M A L O N Z O.

Hélas ! je ne fais où j'en suis. J'éprouve des peines qui me font plaisir , & des sentimens agréables qui me paroissent douloureux. Toute ma façon d'être est en effet changée ; je crois que je suis amoureux.

M O S C A T E L.

Bon ! & ne m'avez-vous pas dit que

cette beauté ne valoit pas l'éloge qu'en faisoit Dom Juan ?

D O M A L O N Z O.

Cela est vrai ?

M O S C A T E L.

Ne songez-vous pas qu'il y a dans la rue des gens qui frappent d'une force du diable ?

D O M A L O N Z O.

Je l'avoue. Cependant c'est pour elle que je me trouve dans l'état où tu me vois.

M O S C A T E L.

C'est donc jalousie ?

D O M A L O N Z O.

Je ne puis définir mes sentimens. Ce que je fais de plus certain, c'est que j'ai voulu par complaisance pour Dom Juan, me prêter à une piece qu'il vouloit faire à la belle Béatrix, & que c'est moi qui en serai la dupe.

M O S C A T E L.

Dieu soit loué. On pourra du moins dorénavant soupirer en paix à côté de vous. (*On frappe.*) Qui est-là ?





S C E N E V.

DOM ALONZO , MOSCATEL ,
INÈS.

I N È S.

T ON Maître est-il au logis , Mosca-
tel ?

M O S C A T E L.

O Ciel ! que vois-je ? quoi ! c'est
Inès ! ah ! coquine , tu viens le cher-
cher ici ?

I N È S.

Eh bien ! qu'en veux-tu dire ? (*A part.*) Il faut lui donner un peu d'in-
quiétude. (*Haut.*) Il faut bien que je
prouve à Dom Alonzo que je suis fille
de parole ; il y va de mon honneur.

M O S C A T E L.

Peste ! quel honneur !

D O M A L O N Z O.

Eh ! c'est Inès. Viens , ma chere en-
fant ; embrasse-moi mille & mille
fois.

I N È S.

I N È S.

Avec plaisir.

M O S C A T E L.

Oh, la pendarde !

D O M A L O N Z O.

Tu viens sans doute ici pour me rendre la vie : quoique tu m'aies fort maltraité la dernière fois , tu fais combien je t'aime , & tu ne seras pas toujours cruelle.

I N È S.

Je ne l'ai jamais été avec vous : ne vous ai-je pas promis au premier mot de venir vous voir ici ?

M O S C A T E L.

La scélérate !

I N È S.

Il faut pourtant désabuser ce pauvre Moscatel : il souffre trop.

M O S C A T E L.

Vive - dieu ! voilà une méchante coquine.

I N È S.

Impertinent. Veux-tu bien parler plus respectueusement de ta Maîtresse : je veux le punir. (*A Dom Alonzo.*) Je voudrais vous parler tête-à-tête.

Tome III.

D

74 ON NE BADINE POINT, &c.

M O S C A T E L.

Tête-à-tête !

D O M A L O N Z O.

Oui , & va faire sentinelle à la porte , pour que personne n'entre.

M O S C A T E L.

Moi à la porte ! non , parbleu.

D O M A L O N Z O.

Eh ! plait-il : qu'est-ce que vous dites ?

M O S C A T E L.

Monsieur , j'ai de l'honneur : je ne suis pas fait pour une telle infamie ! je n'ai jamais gardé les manteaux (5) : tu me le payeras , carogne.

D O M A L O N Z O.

La patience m'échappé. Te retireras-tu , animal ? (*Il le chasse à coups de pied.*)

D O M A L O N Z O.

Il est parti ; nous voilà seuls. Allons , embrasse-moi encore , ma chère enfant.

(5) Il y a quelque chose de bien plus fort dans le texte.

I N È S.

Doucement. Ce n'est pas pour mon compte que je suis ici.

D O M A L O N Z O.

Et de quelle part donc ?

I N È S.

Je vais vous l'apprendre. Béatrix ayant appris l'accident qui vous est arrivé, & votre blessure, vous envoie cette écharpe pour vous consoler : c'est une faveur de sa part, entendez-vous : elle m'a bien recommandé de ne vous le pas dire : mais exiger le secret en pareil cas, c'est avertir d'y manquer. Adieu.

D O M A L O N Z O.

Attends, attends. Quoi ! Béatrix se souvient de moi ! elle m'envoie des présens ! Voilà une étrange aventure.

I N È S.

Elle ne me paroît pas si étrange à moi : elle a su que vous ne vouliez que feindre de l'amour auprès d'elle ; cela l'a piquée : elle veut de ce jeu-là en faire quelque chose de sérieux. Hélas ! c'est ainsi que nous sommes faites : l'amant qui s'échappe , nous flatte bien plus que celui qui nous suit.

D ij

76 ON NE BADINE POINT, &c.

M O S C A T E L , à la porte.

C'est un cruel supplice que la jalousie ! Tâchons un peu de voir ce qu'ils font : ce qu'on voit affecte quelquefois moins que ce que l'on imagine.

D O M A L O N Z O .

Ma chere Inès, puisque Béatrix est dans des dispositions si favorables, je ne la tromperai point : elle verra si je suis sincere. Attends un instant que je lui écrive. (*Il entre dans son cabinet.*)

M O S C A T E L .

Le voilà dans son cabinet ; cela me tranquillise un peu. Tigre , crocodile , serpent, je ne fais à quoi tient que je ne t'étrangle.

I N È S .

Oh , oh , cela est sérieux.

M O S C A T E L .

Tu mérites ici bien du moins que je me venge avec de bons soufflets.

I N È S .

Doucement ; apaise-toi , mon ami. Je n'ai voulu que voir si tu m'aimois réellement. Ne fais-tu pas que tout ceci est un jeu.

M O S C A T E L.

Un jeu ! Quel jeu ! mais il ne m'a pas paru si plaisant qu'à toi.

I N È S.

Tu es fou avec tes idées : tu devrois bien t'appercevoir que je n'ai fait qu'apporter ici une lettre : ton Maître en est allé faire la réponse. Si j'entrois pour quelque chose dans le message, m'auroit-il ainsi quittée.....

M O S C A T E L.

Je crois parbleu qu'elle a raison. Le moyen d'être long-tems en colere contre ce minois-là ? Embrasse-moi, friponne.

I N È S.

Volontiers. (*Au moment où elle l'embrasse, Dom Alonzo sort de son cabinet.*)

D O M A L O N Z O.

Eh bien ! qu'est-ce donc que cela ?

I N È S.

C'est une réconciliation , comme vous voyez.

M O S C A T E L.

Ma foi, Monsieur, je l'ai échappé belle : mais je n'ai point de rancune , & nous venons de signer la paix.

78 ON NE BADINE POINT, &c

D O M A L O N Z O.

Maraud. Tiens, Inès; prends cette lettre pour ta Maîtresse, & ce diamant pour toi.

I N È S.

Dieu vous le rende.



S C E N E V I.

DOM ALONZO, MOSCATEL;

M O S C A T E L.

A L L O N S, Monsieur, donnez-moi mon compte, s'il vous plaît.

D O M A L O N Z O.

Comment?

M O S C A T E L.

Je ne resterai pas seulement une minute avec vous.

D O M A L O N Z O.

Et pourquoi donc?

M O S C A T E L.

Je ne veux point d'un Maître si passionné.....

DOM ALONZO, *en riant.*

Maraud, tu me fais payer la patience que j'ai eue de souffrir tes folies.



SCENE VII.

DOM ALONZO, MOSCATEL;
DOM JUAN.

MOSCATEL.

Non, non, cela fera.

DOM JUAN.

Eh, quoi!

DOM ALONZO.

Ce coquin-là veut me quitter.

DOM JUAN.

Par quelle raison, Moscatel?

MOSCATEL.

Un misérable qui s'est allé fourrer dans la tête la plus grande impertinence, la bassesse la plus vile.....

DOM ALONZO.

Il se croit autorisé à ces extravagances.

30 ON NE BADINE POINT, &c.

ces, par l'empressement feint que j'affecte pour Béatrix.

D O M J U A N.

Je ne puis trop vous en marquer de reconnoissance. Cette ruse a produit tout l'effet que je pouvois souhaiter : mais c'en est fait, je ne suis plus dans le cas de vous prier de la continuer.

D O M A L O N Z O.

Qu'entends-je ?

D O M J U A N.

Oui, je suis libre : de ce moment je n'ai plus d'amour.

D O M A L O N Z O.

Qu'avez-vous donc fait de Léonor ?

D O M J U A N.

Léonor ! je n'y pense plus : l'amour ressemble à la fortune ; il aime le changement.

D O M A L O N Z O.

Quoi ! vous ne venez pas avec moi là-bas ?

D O M J U A N.

Moi ! je ne veux ni la revoir, ni lui parler de ma vie.

DOM ALONZO.

Mais moi je suis forcé de retourner voir Béatrix : il faut bien au moins me dégager honnêtement, sans quoi ce seroit aussi lui manquer d'une façon trop sensible.

DOM JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez ; mais je n'y retourne pas : je ne veux voir sa maison ni de près, ni de loin : je ne voudrois pas seulement passer dans sa rue.

DOM ALONZO.

Pour moi il faut bien que j'y repasse. Il y va de mon honneur de savoir par qui j'ai été blessé.

DOM JUAN.

Nous pouvons nous en instruire, sans y aller nous-mêmes.

DOM ALONZO.

Oui ; mais j'ai à soutenir ma réputation auprès des Dames, de même qu'à l'égard des hommes. Je ne veux pas qu'une femme, telle que Béatrix, croie que c'est par timidité, peut-être, que.....

D v

82 ON NE BADINE POINT, &c.

D O M J U A N.

J'aurai soin de la défabufer : foyez tranquille.

D O M A L O N Z O.

Eh bien ! s'il faut vous dire la vérité, je suis bien aise de voir Béatrix pour moi-même.

D O M J U A N.

Je ne vous en empêche pas. Voyez-la, à la bonne heure.

D O M A L O N Z O.

Fort bien. Mais Léonor viendra me troubler : il faut me rendre le même service que vous avez reçu de moi.

D O M J U A N.

Je ne veux point voir Léonor.

D O M A L O N Z O.

Vous la verrez par complaisance.

D O M J U A N.

Que vous êtes cruel ! Eh bien ! je la verrai, soit : mais ce sera pour la faire rougir.

D O M A L O N Z O.

Vous vous arrangerez comme il vous plaira. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VIII.

DOM DIÉGO, DOM LOUIS.

DOM DIÉGO.

Vous savez avec quel dévouement
je vous ai toujours servi.

DOM LOUIS.

Je le fais, mon cher ami, & j'en
suis pénétré.

DOM DIÉGO.

En ce cas, vous me pardonnerez
bien une réprimande que j'ai à vous
faire.

DOM LOUIS.

Je vous pardonne tout.

DOM DIÉGO.

Eh bien! cette scène d'hier au soir...

DOM LOUIS.

Vous voulez me dire que c'étoit
une folie, vous avez raison : c'est une
extravagance que d'aller blesser un
homme que je ne soupçonne pas même
d'être mon rival. Il s'agit moins

D. vj

34 ON NE BADINE POINT, &c.
de la justifier que d'en prévenir les
suites.

D O M D I É G O.

Mais que prétendez-vous faire à
présent ? Il n'est pas possible que Dom
Pédro ignore ce qui s'est passé.

D O M L O U I S.

A cet égard la chose est bien sim-
ple. On annule bien des mariages
quand ils ont été effectués ; ne puis-je
pas rompre le mien qui n'est en-
core qu'en projet ?

SCENE IX.

Les mêmes, DOM PÉDRO.

D O M P É D R O.

J E ne puis plus résister aux inquié-
tudes & aux alarmes qui m'accablent.
Puisque Dom Louis recherche ma fille
Béatrix, il vaut mieux la lui donner
& sortir tout d'un coup d'embarras,
que de traîner ainsi une vie agitée. Je
le vois, il faut lui parler.

COMÉDIE. 85

DOM DIÉGO.

Voilà votre beau-pere qui vient.

DOM LOUIS.

Ah ! évitons la rencontre de mon beau-pere.

DOM PÉDRO.

Etant instruit, Monsieur, de l'honneur que vous me vouliez faire, & de vos intentions pour entrer dans ma famille, je vous cherchois pour vous témoigner avec quelle reconnoissance....

DOM LOUIS, *en l'interrompant.*

Seigneur Dom Pédro, je ne puis vous cacher qu'il est survenu quelque variation dans mes idées, & je ne puis pour le présent changer d'état : il y a des raisons d'honneur qui me le défendent.

DOM PÉDRO.

Des raisons d'honneur ?

DOM LOUIS.

Oui.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Je ne me sens pas. (*Haut.*) Auriez-vous sujet de vous plaindre de Béatrix ?

86 ON NE BADINE POINT , &c.

D O M L O U I S.

Je ne dis pas cela : mais des affaires de la dernière importance exigent tous mes soins. Le Roi, s'il faut vous le dire , m'a fait l'honneur de me confier le commandement d'une Compagnie à son service. Vous sentez que ce n'est pas dans un pareil moment que l'on peut s'amuser à des nêces : je n'ai que le tems de partir pour aller joindre mon corps ; & c'est en ce sens que j'ai dit, comme je le répète, que l'honneur ne me permettoit pas d'épouser Béatrix. (*Il s'en va avec Dom Diégo.*)

D O M P É D R O , *seul.*

L'honneur ne lui permet pas d'épouser Béatrix ! Qu'ai-je vu ? Qu'ai-je entendu ? Malheureux que je suis ! Ma vieilleffe feroit-elle réservée à cet affront ? Mais la raison qu'il m'en a donnée, est probable cependant. Ne nous abandonnons pas trop tôt à la douleur : c'est une triste ressource à laquelle il est toujours tems de recourir.



SCENE X.

BÉATRIX, INÈS.

BÉATRIX.

COMMENT as-tu osé recevoir cette lettre ?

INÈS.

Ma foi , tout ce qu'on me donne je le reçois.

BÉATRIX.

Sûrement tu as dit que tu venois de ma part.

INÈS.

Ah ! vous vous méfiez de moi sans sujet. J'ai été d'une discrétion à l'épreuve de tout.

BÉATRIX.

Mais, en ce cas , comment a-t-il pu te charger d'un billet pour moi ?

INÈS.

(*A part.*) Parbleu, elle m'embarrasse ! mais je m'en tirerai. (*Haut.*) Il m'a dit de le prendre , & que si je trouvois l'occasion de vous le remettre , que je

38 ON NE BADINE POINT, &c.

le fîsse. Moi je n'ai pas cru devoir faire la difficile : j'ai pensé en confidente adroite , que puisque vous aviez la bonté de lui envoyer une écharpe , vous auriez bien celle de recevoir de lui un billet.

B É A T R I X.

Cela est bon.

I N È S.

Voilà ce qui s'appelle se tirer d'affaire. Léonor, Madame, entre ici.

B É A T R I X.

Il ne faut pas qu'elle voie cette lettre.



S C E N E X I.

B É A T R I X, I N È S.

L É O N O R.

L É O N O R.

Vos précautions sont inutiles : je puis bien vous dire à mon tour que c'est en vain que vous prétendez me dérober ce papier secret que vous ferrez avec tant de mystère.

COMÉDIE: 89

B É A T R I X.

Je puis bien aussi vous dire à mon tour que vous ne saurez pas ce que c'est. Si je fais cacher ce que je ne veux pas dire, à plus forte raison fais-je taire ce que je ne veux pas qu'on découvre. *(Elle fait semblant de s'en aller & s'arrête à la porte.)*

L É O N O R.

Inès! qu'est-ce que cela veut dire?

I N È S.

Je brûle de vous parler.

B É A T R I X.

Je suis un peu curieuse de m'instruire par moi-même de ce qu'elles vont se dire.

I N È S.

J'ai été voir l'homme en question. La première chose que je lui ai dite, c'est que je venois de la part de Béatrix.

L É O N O R.

Fort bien.

B É A T R I X.

Infortunée que je suis de m'être fiée à la confidente de ma sœur!

I N È S.

Ensuite je lui ai remis l'écharpe au nom de Béatrix.

B É A T R I X.

Ah, scélérate ! qu'ai-je entendu ?

L É O N O R.

J'entends du bruit.

I N È S.

C'est dom Juan , peut-être , qui se fera glissé ici.

L É O N O R.

Cela ne se peut pas : il vient de me quitter en jurant de ne me revoir de sa vie.

I N È S.

Bon ! -Eh , ne savez-vous pas que l'instant même où un amant jure à sa maîtresse de ne la jamais revoir , c'est celui où il brûle d'être à ses genoux.

B É A T R I X.

Achevons de nous instruire , en les écoutant , de tout le complot.



S C E N E XII.

Les mêmes, DOM JUAN, DOM ALONZO, MOSCATEL.

D O M J U A N.

Vous croyez peut-être, Madame, que c'est l'envie de m'éclaircir du passé qui me ramene ici, & que je viens vous prier de vous justifier. Ne le croyez pas, car il n'en est rien. Dom Alonzo que vous avez engagé à feindre de l'amour pour Béatrix, ayant eu un accident la première fois qu'il l'a vue, a craint qu'elle ne le mésestimât à l'occasion de ce malheur : il m'a prié de l'introduire ici pour qu'il pût la voir & la convaincre qu'il n'y a eu en aucune manière de sa faute.

L É O N O R.

Il vous a rendu un service assez grand, pour que vous lui en marquiez votre reconnoissance.

D O M J U A N.

Pour moi, Madame, de peur que

92 ON NE BADINE POINT, &c.

vous ne me soupçonniez de mendier une réconciliation dont mon cœur est très-peu jaloux, je vais l'attendre dans la rue jusqu'à ce qu'il soit parvenu à voir Béatrix, & à la désabuser. Entrez, Dom Alonzo, & puisque voilà la nuit presque venue, tâchez de parler à Béatrix, & sur-tout faites en sorte que Dom Pédro ne puisse vous découvrir. (*Il veut s'en aller.*)

L É O N O R.

Dom Juan, attendez : ne vous retirez pas.

D O M J U A N.

Que me voulez-vous ?

L É O N O R.

Vous détromper.

D O M J U A N.

Que pourriez-vous me dire ? des mensonges ? (*Il s'en va.*)

L É O N O R.

Il faut que je le suive. Attendez-moi ici Dom Alonzo ; il faut que je le guérisse de cette folie..... Je reviens & le ramene.

D O M A L O N Z O.

Faudra-t-il donc que je me retire

sans voir Béatrix ; parlez , Inès ? enseignez-moi où elle est ?

BÉATRIX, *se montrant.*

La voici, perfide ! la voilà qui a tout entendu, qui fait qu'elle a servi de jouet à une sœur méprisable, à un ami menteur, à un amant volage, à une suivante infidèle, à un coquin de valet. De quel front osez-vous me regarder en face, après avoir prétendu me rendre la victime d'un complot aussi scélérat.

DOM ALONZO.

Belle Béatrix ! si tout ce qui vous irrite ici, c'est l'idée que vous vous formez de l'affront que j'ai pu vous faire en feignant de vous aimer, il m'est facile de vous appaiser.

BÉATRIX.

Comment ! il est facile de m'appaiser, après m'avoir si indignement compromise, après vous être fait un amusement de la passion que vous feigniez, & de celle que vous tâchiez de m'inspirer ?

DOM ALONZO.

Hélas ! Madame, ce n'est pas vous ; c'est moi qu'il faut plaindre ; cet amu-

94 ON NE BADINE POINT , &c.

fement n'est devenu que trop sérieux ,
& j'éprouve bien en ce moment qu'il
ne faut pas badiner avec l'amour.

B É A T R I X .

Non , non.

LÉONOR , *rentrant avec saisissement.*

Que vais-je devenir ? Dom Juan
s'est retiré sans vouloir m'entendre ,
& en me répondant avec amertume !
Tandis qu'il parloit ainsi sans discrétion ,
mon pere est rentré : il me suit ;
où me cacher ?

B É A T R I X .

Cette précaution est inutile , ma
sœur , il n'est plus tems. Il faut que
mon pere soit instruit de tout , &
qu'il se mette au fait de vos intrigues.

L É O N O R .

Eh bien ! si vous prétendez me trahir ,
j'aurai ma revanche. Peut-être
saurai-je même rejeter sur vous le
danger dont vous me menacez. Puis-
que nous sommes toutes deux égale-
ment exposées , nous ferions mieux ,
peut-être , de nous servir l'une l'autre
.....

B É A T R I X .

Pour vous montrer l'exemple des

bons procédés , je veux bien m'y prêter.

M O S C A T E L.

Pour moi , je demande à genoux un buffet.

D O M A L O N Z O.

Non pas moi : je ne veux pas de cette vile ressource.

B É A T R I X.

Refugiez-vous dans cette chambre ; je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher.

D O M A L O N Z O.

Allons : mais par ma foi il en coûte bien cher d'aimer d'honnêtes filles.

M O S C A T E L.

Inès , à présent que nous voilà cachés , tu n'as qu'à aller avertir les gens de la rue , pour qu'ils viennent à la sortie nous laver la tête.



SCENE XIII.

LÉONOR, BÉATRIX, DOM
PÉDRO, INÈS.

D O M P É D R O.

Q U O I ! si tard ! & point encore de
lumieres ici ? Va , Inès , chercher des
bougies.

I N È S.

Les voici toutes prêtes.

D O M P É D R O.

Que ma maison soit exposée à une
pareille ignominie ! O Ciel ! donne-
moi le talent de dissimuler , ou la
mort.

B É A T R I X.

Qu'avez-vous donc , mon pere ?

L É O N O R.

Vous paroissez tout changé.

D O M P É D R O.

J'aime l'honneur & je suis outragé.

L É O N O R.

Nous sommes perdues ; il fait tout.

BÉATRIX.

B É A T R I X.

Ma sœur , ne m'apprendrez - vous point ce qui peut occasionner à notre pere un si violent chagrin ?

D O M P É D R O.

Ce sont res extravagances , malheureuse , puisqu'il faut le déclarer ; c'est toi qui es cause qu'un freluquet ose fouiller l'honneur de ma maison.

B É A T R I X.

Moi !

D O M P É D R O.

Oui , toi : c'est à ton occasion que Dom Louis ne rougit pas d'insulter mon nom & ma personne.

B É A T R I X.

Je craignois qu'il ne fût autre chose ;

L É O N O R,

Je renaiss.





S C E N E X I V.

Les mêmes, DOM JUAN.

D O M J U A N.

J E n'ai pas envie d'attendre qu'on ferme ici les portes, & que Dom Alonzo soit encore obligé de se jeter par le balcon : il faut prévenir cette extrémité. Seigneur Dom Pédro, je compte sur votre amitié pour mon pere & pour toute ma famille.

L É O N O R.

Que va-t-il dire ?

D O M J U A N.

Je me trouve dans une circonstance qui me force de recourir à vous. Je viens d'avoir devant votre porte une querelle avec trois hommes qui m'attendent, & j'ai lieu de craindre qu'ils n'abusent de leur avantage, s'ils m'aperçoivent seul. Je fais que malgré votre âge, la valeur que vous avez vous distingue

COMÉDIE. 99

DOM PEDRO.

N'allez pas plus loin : il n'y a point d'âge pour un homme comme moi. Allons.

DOM JUAN, *bas à Léonor.*

Je n'ai rien à vous dire, Madame : mais tandis que j'emmene votre pere, tirez Dom Alonzo d'ici.

DOM ALONZO. (6)

C'est à moi que les hommes dont il parle en veulent. Comment faire ? je ne puis ni les suivre, ni rester.

DOM PEDRO.

Mais à propos, puisqu'il est nuit je vais prendre une rondache qui est ici.
(*Il va entrer dans la piece où est Dom Alonzo.*)

DOM JUAN.

Hâtez-vous.

DOM PEDRO *entendant Dom Alonzo qui se retire.*

Qui est-là ?

(6) Il faut toujours se rappeler que par la disposition du théâtre, Dom Alonzo dans la piece où il est, est vu du spectateur, quoiqu'il ne puisse pas l'être des acteurs.

E ij

200 ON NE BADINE POINT, &c.

D O M A L O N Z O.

Un homme.

D O M P É D R O.

Dom Juan, puisque j'allois vous aider contre vos ennemis, ne me refusez pas ici votre secours. Cet homme, quel qu'il soit, en veut à mon honneur. Il faut qu'il ne sorte d'ici qu'en y laissant la vie.

D O M A L O N Z O.

Dom Juan, vous savez qui je suis, pourquoi je suis ici : je vais défendre de mon mieux ma vie & celle de ces Dames. (*Il commence à se battre avec Dom Pédro.*)

D O M J U A N, *s'efforçant de les séparer.*

A-t-on jamais vu rien de si embarrassant ?

D O M P É D R O.

Quoi ! vous m'arrêtez ?

D O M A L O N Z O.

Que faites-vous ?

D O M J U A N.

Un moment Dom Alonzo. Un instant Dom Pédro.

SCENE XV.

*Les mêmes, DOM LOUIS & DOM
DIÉGO.*

DOM LOUIS.

COMMENT! on se bat dans la mai-
son de Dom Pédro! eh bien!

DOM PÉDRO.

J'entends du monde.

DOM LOUIS.

Que veut dire ceci?

DOM PÉDRO.

Vous le voyez Dom Louis. Je ven-
ge mon injure & la vôtre : je ne vois
que trop à présent pourquoi vous avez
refusé la main de Béatrix.

DOM ALONZO.

Voilà le traître qui m'a blessé dans
la rue.

DOM LOUIS.

Cela est vrai.

DOM JUAN.

Si c'est à Béatrix que s'adressoient

• 102 ON NE BADINE POINT, &c.

ses vœux, Léonor est donc innocente ;
en ce cas c'est à moi à prendre sa dé-
fense.

• D O M P É D R O.

Dom Juan , Dom Juan , songez
que pour prendre la défense de mes
filles, il faut être leur mari.

D O M J U A N.

• Je vous prends au mot. Dona Léo-
nor, voilà ma main.

D O M A L O N Z O.

Béatrix veut-elle accepter la mienne ?

• D O M P É D R O.

En ce cas il faut tout oublier.

M O S C A T E L.

Enfin nous voilà hors d'embarras :
mon Maître se tire bien d'affaire, lui
qui détestoit jusqu'au mot d'amour,
le voilà, pour s'être mêlé d'une que-
relle amoureuse, blessé, boiteux, &
marié, ce qui est le pire de tout.

F I N.

**LA CHOSE
IMPOSSIBLE,**

En Espagnol;

NON PUEDE SER,

COMÉDIE

*De Dom AUGUSTIN
MORETO.*

PERSONNAGES.

Dom FÉLIX DE TOLÉDO.

Dona ANA PACHECO.

Dom PÉDRO PACHECO.

Dona INÈS PACHECO.

Dom DIÉGO DE ROXAS.

MANUÉLA, *Suivante d'Inès.*

TARUGO, *Valet de Dom Félix.*

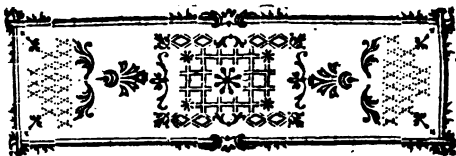
ALBERTO.

VALETS.

MUSICIENS.

cy





LA CHOSE IMPOSSIBLE.



PREMIERE JOURNÉE.

*Le théâtre représente l'antichambre de
Dona Pacheco.*



SCENE PREMIERE.

DOM FÉLIX, TARUGO.

T A R U G O.

EN vérité, Monsieur, j'ai peine à croire que vous ayez ce nouveau mérite.

E v

D O M F É L I X.

Quoi! de faire des vers? Puis-je mieux employer mon tems? Je fais par-là ma cour à Dona Pacheco. Tu fais combien elle est célèbre par sa vertu, par son opulence, par son esprit; elle est veuve, riche, aimable, & elle donne à l'étude tous ses momens.

T A R U G O.

Est-elle Poëte?

D O M F É L I X.

Si dans le grand nombre des femmes qui se mêlent aujourd'hui de faire des vers à Madrid, ce n'est pas elle qui réussit précisément le mieux, je puis du moins t'assurer que c'est une de celles dont les productions sont les plus estimables. Les succès qu'elle a eus l'ont portée à établir chez elle une Académie où j'aime à me trouver. Cela me détourne de beaucoup d'autres divertissemens moins innocens.

T A R U G O.

Monsieur, je conçois aisément qu'elle peut être à la fois, belle, aimable & riche; mais qu'elle soit ensemble, riche & Poëte, c'est la chose impossible.

D O M F É L I X.

Et pourquoi donc ?

T A R U G O.

Hélas , Monsieur ! y a-t-il une es-
pece d'hommes dans la vie que le Ciel
ait condamnés à l'indigence , avec plus
de rigueur que les Poëtes ? Quelque
brillante , quelque agréable que soit
la Poésie par elle-même , des vers ne
rendent rien. C'est une fleur qui pare
un jardin , mais on ne mange point
de fleurs. Tenez , Monsieur , la Poésie
& l'opulence sont des ennemis irré-
conciliables. Vous n'avez jamais vu
de bons vers faits à la lueur d'un
chandelier d'argent.

D O M F É L I X.

Que tu es fou !

T A R U G O.

Enfin , voilà ce que je pense ! mais
on ouvre chez Dona Ana.

D O M F É L I X.

La voilà qui vient ici.

T A R U G O.

Elle a avec elle Dom Pédro notre voi-
sin. C'est le plus furieux jaloux qu'on

E v j

108 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

ait vu. Il garde sa sœur avec une sévérité....

D O M F É L I X.

Il n'en fait pas mieux.

S C E N E II.

DONA ANA, DOM PÉDRO,
DOM DIÉGO, ALBERTO,
DOM FÉLIX.

*Au moment où Dona Ana paroît, suivie
de Dom Diégo, de Roxas de Dom
Pédro Pacheco, d'Alberto, on entend
des Musiciens qui chantent.*

L E S M U S I C I E N S .

U N esprit sublime ressemble à l'astre du jour. Il échauffe en même-tems qu'il éclaire.

D O M F É L I X.

Voilà des paroles excellentes.

D O N A A N A.

Elles ont été faites exprès pour
notre assemblée. (*Aux Musiciens.*

Continuez tandis que chacun va prendre sa place.

LES MUSICIENS.

C'est un grand avantage que la beauté ; mais combien celle de l'ame l'emporte sur celle de la figure !

DOM FÉLIX.

Avez-vous jamais rien entendu de plus beau , Dom Pédro ?

DOM PÉDRO.

Si vous admirez tout ceci , quel sentiment éprouverai-je donc , moi qui suis attaché à Dona Ana par la passion la plus vive.

DONA ANA.

Allons , Monsieur , commençons ; voyons Alberto ce que vous nous apportez ?

ALBERTO.

Un sonnet dont l'Académie m'a chargé.

DONA ANA.

Sur quel sujet ?

ALBERTO.

Sur l'amour.

XIO LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

D O N A A N A.

C'est un sujet bien usé , & par
cela même difficile à traiter.

A L B E R T O , *lit.*

L'amour est une passion presque incompatible avec le bonheur ; foible , elle n'a rien de flatteur ; vive , elle cause de violens chagrins. Un amant aimé a des allarmes , un amant rebuté est au désespoir , ses desirs le tourmentent , & la jouissance même ne le tranquillise pas. Dans quelque état qu'il soit , il souffre. Il n'y a personne qui ne s'apperçoive des tourmens que l'amour cause ; personne qui n'ait souhaité dans sa vie de se voir délivré de ses chaînes , & cependant il n'y a personne qui ne se livre à lui à la première lueur de l'espérance.

D O N A A N A.

A merveilles. On trouveroit peut-être des amours plus heureux que celui-là : mais enfin le sonnet est fort bon ; continuons.

(Ici chacun lit successivement différentes piéces qui ne sont bonnes que dans une Académie , & que j'ai cru pouvoir me dispenser de traduire. Celle de Dom

COMÉDIE 111

Félix est une énigme dont le mot est LA FEMME AMOUREUSE : elle est comparée à un fourneau de Charbonnier, dont le feu concentré laisse pourtant échapper quelquefois de la fumée. En l'expliquant, Dom Félix ajoute.)

DOM FÉLIX.

Vous voyez par-là que quand une femme fait peu de cas de son honneur, la garder est la chose impossible, & qu'il y a de la folie à l'entreprendre.

DONA ANA.

Très-bien.

DOM PÉDRO.

Je ne trouve à redire dans cette pièce que la fin.

DONA ANA.

Comment ?

DOM PÉDRO.

Oui, ce principe que la garde d'une femme est une chose impossible.

DONA ANA.

Pourquoi ?

DOM PÉDRO.

Parce qu'un homme par sa vigilance

112 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

peut mettre son honneur à couvert. Avec de la finesse & de la fermeté, il ne tient qu'à lui d'écarter tous les dangers. Quand une femme se déshonore, c'est bien moins par sa faute que par celle de l'homme qui est chargé de sa conduite.

D O N A A N A.

Je crois que vous vous abusez vous-même, mon cher Dom Pédro. On voit tous les jours des hommes très-rusés, très-soigneux qui sont attrapés comme les autres. L'adresse des femmes augmente en raison de la défiance qu'on leur montre, & le plus fin est le premier pris.

D O M P É D R O.

Allez, Madame, c'est toujours à leur négligence qu'ils doivent s'en prendre. Ils ne songent qu'à une espèce de danger, & il faut les prévoir toutes. Enfin, n'est-il pas clair que si dans une maison on a soin de garder toutes les portes, il ne sera pas possible d'y entrer? On n'est jamais surpris que d'un côté, n'est-il pas vrai?

D O N A A N A.

Je l'avoue.

COMÉDIE. 113

DOM PEDRO.

Eh bien ! il n'y avoit qu'à le garder ;
ce côté, & l'on n'auroit pas été sur-
pris.

DONNA ANA.

Vous avez raison ; mais si la femme
est de moitié dans la surprise, en sup-
posant que ce côté-là lui eût manqué,
elle en auroit bientôt trouvé un autre.

DOM PEDRO.

C'est à cause de cela que je dis qu'il
faut être en garde de toutes parts, &
ce n'est pas, sans doute, la chose im-
possible.

DONNA ANA.

Pour un soin si universel, il fau-
droit un homme supérieur à l'humani-
té.

DOM PEDRO.

Sur l'article de la vigilance, l'esprit
humain est capable de tout.

DONNA ANA.

Eh bien ! faisons-en l'expérience ;
voulez-vous être le géolier vigilant
qu'il s'agira d'attraper ?

DOM PEDRO.

Volontiers, vous verrez s'il sera
possible de me surprendre.

114 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

D O N A A N A.

Quelque attentif que vous soyez ,
pourrez-vous empêcher la femme que
vous prétendez veiller , de sortir de
chez elle ?

D O M P É D R O.

Non , mais je ne la quitterai jamais.

D O N A A N A.

Et si vous n'avez pas envie de for-
tir !

D O M P É D R O.

Elle me viendra ; d'ailleurs je l'en-
tourerai d'espions.

D O N A A N A.

Et vous ne dormirez donc pas !

D O M P É D R O.

Le sommeil d'un homme qui a son
honneur à garder , n'est jamais pro-
fond.

D O N A A N A.

Et si l'on vous donne des dragées
assoupissantes !

D O M P É D R O.

J'aurai des Valets qui tiendront ma
place.

COMÉDIE. 115

D O N A A N A.

Et si on les gagne !

D O M P É D R O.

Je les choisirai fideles.

D O N A A N A.

Et si on les endort tous !

D O M P É D R O.

C'est la chose impossible. Et si le Ciel romboit !

D O N A A N A.

Croyez-moi, mon cher dom Pédro, ne vous obstinez pas sur cet article ; ne prétendez pas être plus sage que tout le monde. La Fable nous fait voir Argus avec ses cent yeux endormi par Mercure ; c'est pour nous apprendre qu'il n'y a pas de vigilance à l'épreuve de l'adresse : ce que la subtilité n'aura pas fait, l'or le fera, autre leçon que nous fournit l'histoire de Danaë, & plus encore le spectacle journalier de ce qui se passe dans le monde.

D O M P É D R O.

Des fables ne sont pas des exemples convaincans pour moi.

116 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

D O N A A N A.

Voilà un entêtement bien étrange.

D O M P É D R O.

Je ne suis point marié : je n'ai de femme à ma charge qu'une sœur : mais je gagerois de la dérober au soleil même, si je l'avois entrepris.

D O N A A N A.

Mais votre sœur ne voudra pas se prêter à vous tromper. Ainsi, votre sécurité de ce côté-là ne prouve rien.

D O M P É D R O.

Quand elle le voudroit, j'en serois pas plus embarrassé.

D O N A A N A.

Vous dites-là une chose difficile à croire.

D O M P É D R O.

Ce sont les difficultés qui animent un grand courage.

D O M F É L I X.

Dom Pedro, convenez de votre défaite : il n'y a aucun de nous qui ne soit de l'avis de Madame. Ce n'est pas faire un affront au sexe. Il y a des femmes vertueuses sans doute, & elle en est une preuve ; mais eussiez-

vous cent rêtes comme Briarée, cent yeux comme Argus, & par-dessus tout l'esprit de Mercure, avec cela la femme la plus idiote sauroit vous attraper.

D O M P É D R O *fâché.*

Vive-dieu, quiconque osera me soutenir qu'une femme est capable de m'en imposer le moins du monde, je lui apprendrai à parler.

D O M F É L I X *vivement.*

C'est moi qui vous donnerai une leçon....

D O N A A N A.

Arrêtez.... Dom Pédro, faut-il qu'une dispute d'esprit dégénere ainsi en querelle?

D O M P É D R O.

Je soutiens ce que j'ai dit envers & contre tous, & j'attends les incrédules à la preuve de quelque nature qu'elle soit. (*Il sort.*)

D O N A A N A.

Où allez-vous donc? Quelle folie!

A L B E R T O.

Il faut que je le suive; quoiqu'il ait tort, je ne puis l'abandonner. (*Il sort.*)

118 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

DONA ANA à Dom Diégo.

Ramenez-le.

DOM DIÉGO.

J'y vais tâcher. (*A part.*) Mais je suis peut-être une preuve de ses principes. Depuis un tems infini que j'adore sa sœur, je n'ai pu ni lui parler, ni la voir. (*Il sort.*)

SCENE III.

DONA ANA, DOM FÉLIX.

DONA ANA.

IL est sûr qu'il est fâché.

DOM FÉLIX.

Je ne le croyois pas si sot.

DONA ANA.

C'est mon parent & même quelque chose de plus. Notre mariage n'est différé que par quelque arrangement de famille ; mais je ne fais ce que je ne donnerois pas pour le voir une bonne fois désabusé de sa folie. Sa sœur est riche & si belle....

DOM FÉLIX.

J'entends & je pensois la même chose. N'est-ce pas de lui faire ma cour ?

DONA ANA.

Il n'y a rien que je fasse pour faire revenir Dom Pedro.

DOM FÉLIX.

Je la connois peu. Cependant je n'ai pas laissé de lui adresser quelquefois des politesses qui n'ont pas été mal reçues.

DONA ANA.

C'est déjà un bon commencement ; mais comment arriver jusqu'à elle si notre homme redouble de soins ?

DOM FÉLIX.

J'ai un valet qui est le plus rusé coquin qu'on puisse imaginer ; s'il y a un moyen de réussir, il le trouvera. Il doit être dans l'antichambre. Tarugo.

TARUGO.

Me voilà.

DONA ANA.

Il a assez l'air de ce que vous dites.

T A R U G O.

Madame, vous me faites beaucoup d'honneur.

D O M F É L I X.

Tarugo, il s'agit ici de déployer toutes les ressources de ton esprit, tu connois la sœur de Dom Pedro Pacheco ?

T A R U G O.

Très-bien.

D O M F É L I X.

Il faut lui remettre un billet doux de ma part.

T A R U G O.

Ce n'est que cela ? Allez, vous vous moquez de moi. Oui, je le lui rendrai & sous les yeux de son propre frere lui-même, si je l'entreprends.

D O M F É L I X.

Comment feras-tu ?

T A R U G O.

Y a-t-il de l'argent ?

D O M F É L I X.

Tant que tu voudras.

T A R U G O.

Soyez tranquille.

DONA

DONA ANA.

Mais elle est soigneusement gardée , on la veille de près.

TARUGO.

Ne vous inquiétez pas , elle porte des robes ; il lui faut des souliers : elle se coiffe !

DONA ANA.

Sans doute.

TARUGO.

Il lui faut pour tout cela des ouvriers du dehors.

DONA ANA.

Probablement.

TARUGO.

Eh bien , cela suffit.

DONA ANA.

Mais encore !

TARUGO.

Eh pardieu , je ferai , pour lui parler , cordonnier , tailleur , je ferai soulier s'il le faut. Je lui parlerai , vous dis-je.

DONA ANA

Songez que je m'intéresse infiniment au succès.

Tome III.

F

T A R U G O.

Que vous importe , à vous , Madame ?

D O N A A N A.

Je veux prouver à mon benet de parent , que de vouloir garder une femme , malgré elle , c'est la chose impossible , & il prétend le contraire.

T A R U G O.

Il prétend ! il ne fait donc pas que je suis au monde ! il verra.

D O N A A N A.

Compte sur ma reconnoissance.

T A R U G O.

Allons , Monsieur , ne perdons pas de tems : vous allez voir comme je jouerai par dessous la jambe , votre beau gardeur de femmes.

(Il ne faut regarder les scenes qui précédent , que comme une espece de prologue qui annonce la piece. Elle ne commence réellement qu'à la scene suivante.)



SCÈNE IV.

*Le théâtre change : il représente la maison
de Dom Pédro.*

DOM PÉDRO, ALBERTO.

DOM PÉDRO.

CELA sera, vous dis-je : toutes les
fenêtres seront fermées. Je mettrai un
valet en faction à chaque porte. Nous
verrons un peu si c'est une chose si
difficile que la garde d'une femme.

ALBERTO.

Vous êtes étonnant ; votre sœur
est-elle coupable de tout ce qu'on vous
a dit-là ? Et faut-il la mettre en pri-
son pour l'honneur de vos principes ?

DOM PÉDRO.

Je vous dis que je le veux ; écou-
tez, vous êtes mon parent : vous lo-
gez chez moi : je vous confie mon
honneur : songez à m'en répondre.

ALBERTO.

Mais, Dom Pédro, tout cela est

F ij

124 LA CHOSE IMPOSSIBLE,
inutile avec Dona Inès : elle seule
suffit pour la défense de son hon-
neur , & croyez-moi....

D O M P É D R O.

Enfin je vous ai dit ce que je vou-
lois , obéissez.

S C E N E V.

DOM PÉDRO, ALBERTO,
DONA INÈS, MANUÉLA.

D O N A I N È S.

Q U'EST-CE donc , mon frere ? vous
voilà tout pâle , tout changé , avec un
air irrité. Que voulez-vous ?

D O M P É D R O.

Je ne fais , ma sœur , ce que j'ai :
mais ce que je fais , c'est qu'il ne faut
pas se fier à la jeunesse , que l'honneur
est en danger dès qu'on cesse de la
veiller , & que pour n'avoir rien à
craindre de ce côté , j'aurai soin que
ma maison soit bien fermée. (*Il sort.*)

D O N A I N È S.

Qu'est-ce donc que cela veut dire ,

Monfieur ? Quelles folies vient de lâcher mon frere ? Parlez. Est-il devenu fou ?

A L B E R T O.

En vérité , Madame , on le croiroit à fa conduite.

D O N A I N È S.

Mais il a quelque raifon.

A L B E R T O.

Je ne lui en connois point.

D O N A I N È S.

Cela ne fe peut pas. Parlez franchement : cette extravagance a quelque motif.

A L B E R T O.

Eh bien , Madame , puisque vous voulez le favoit , apprenez qu'aujourd'hui dans une afsemblée chez Dona Ana , Dom Pédro a foutenu hautement qu'il étoit aifé de garder une femme , & que quand elle manquoit c'étoit la faute de fon gardien. Dom Félix de Tolédo n'a pas été de cet avis.

D O N A I N È S.

Dom Félix ! je le connois.

A L B E R T O.

C'est le Cavalier le plus honnête ;

126 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

le plus accompli que j'aie vu de ma vie ; il lui a soutenu le contraire. Dom Pédro est sorti de mauvaise humeur. Il s'est mis dans la tête que pour lui prouver la fausseté de son opinion, on ne manqueroit pas de vous tendre des pieges , & de-là viennent les précautions extraordinaires que vous lui avez vu prendre. Pour moi qui connois votre façon de penser , & qui ne puis autrement répondre à la bonté que vous m'avez toujours marquée depuis votre enfance , je vous avertis de tout , afin que vous preniez vos mesures là-dessus. Faites-lui voir combien il se trompe & que la chose vraiment impossible , c'est de séduire une honnête femme , lors même qu'elle est abandonnée à elle-même.



SCENE VI.

DONA INÈS, MANUELA.

D O N A I N È S.

En bien , Manuëla , il faut avouer que voilà deux jolis personnages ; l'un

pour faire parade de sa pénétration ,
 entreprend d'observer une femme
 malgré elle ; l'autre paroît vouloir lui
 montrer une confiance sans bornes :
 c'est imprudence de part & d'autre.
 Et n'admires-tu pas encore ce bon
 homme d'Alberto qui vient ici me
 faire l'éloge d'un homme contre le-
 quel il m'annonce que jé vais avoir
 à me défendre. En vérité, s'il y avoit
 quelque chose capable de me préve-
 nir en sa faveur , c'est ce qu'on vient
 de m'en dire. Je l'ai vu, il m'a parlé
 plusieurs fois , je n'avois jamais pensé
 à lui ; mais depuis ce qui vient de se
 passer , j'ai une envie démesurée de
 le connoître mieux. Ah ! mon frere
 n'est pas adroit.

M A N U É L A.

Ma foi , Madame , ce petit esprit
 de contradiction a passé jusqu'à moi.
 Vous ne sauriez croire l'estime & l'a-
 mitié que je me sens pour cet honnête
 homme-là , depuis que je sais qu'on
 ne veut pas qu'il vous voie. Il faut
 contenter ce desir-là.





S C E N E VII.

Les mêmes, ALBERTO *introduisant*
TARUGO *déguisé en Tailleur.*

A L B E R T O.

E N T R E Z l'ami.

D O N A I N È S.

Qui est-ce ?

A L B E R T O.

C'est un garçon du tailleur qui vient vous prendre la mesure d'une robe.

D O N A I N È S.

Eh bien, qu'il vienne.

M A N U É L A.

Madame, Alberto reste à la porte.

D O N A I N È S.

A la bonne heure, il n'y gagnera rien.

T A R U G O.

Dieu vous soit en aide, mes belles Dames.

COMÉDIE. 129

D O N A I N È S.

Qui êtes-vous ?

T A R U G O.

Tailleur, sauf votre respect.

D O N A I N È S.

Que venez-vous faire ?

T A R U G O.

Mon maître, Madame, m'envoie ici pour éprouver mon habileté ; il y a peu de jours que je suis dans sa boutique. Il fait que j'avois beaucoup de réputation dans l'endroit dont je sors, & il veut voir si je ne suis pas au-dessous de la gloire que je me suis acquise dans l'art de couper les robes.

D O N A I N È S.

Et que ne vient-il lui-même ? C'est à-dire que c'est à nos dépens qu'il veut vous éprouver.

T A R U G O.

Oh, Madame, il fait bien que je suis incapable de faire une sottise.

D O N A I N È S.

Et où donc avez-vous fait votre apprentissage ?

F v

130 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

T A R U G O.

A Maroc , pour vous servir.

D O N A I N È S.

A Maroc ! eh mais , les modes de ce pays - là ne ressemblent gueres à celles de celui-ci.

T A R U G O.

Allez , allez , Madame , il n'y a pas tant de différence que vous croyez entre une Mahométane & une Chrétienne ; pour moi j'aime autant l'une que l'autre.

D O N A I N È S.

Eh bien , prenez donc ma mesure.

T A R U G O.

Je voudrois bien auparavant vous faire voir quelques étoffes & d'autres curiosités que j'ai-là.

D O N A I N È S.

Voyons.

T A R U G O.

Oh ! ceci , ce sont des bijoux.

D O N A I N È S.

Et cela ?

T A R U G O.

Oh ! cela , ce n'est pas un bijoux ,

vous verrez que je le laisserai ici. (*Il fait semblant de le mettre dans sa poche.*)

D O N A I N È S.

Arrêtez, ne le cachez pas : je ne le prendrai point.

T A R U G O.

C'est un portrait ; regardez-le.

D O N A I N È S.

Il est bien peint.

T A R U G O.

Connoissez-vous l'original ?

D O N A I N È S.

Non.

M A N U É L A.

Il n'y a rien de si beau ; mais , Madame , n'est-ce pas Dom Félix ?

D O N A I N È S.

Paix. Ce raitteur-là en fait plus qu'il ne disoit. Voulez-vous me faire présent de ce portrait ?

T A R U G O.

Je ne le puis pas , Madame , j'ai ordre de le remettre à une certaine Demoiselle d'ici près ; car je suis un peu homme à toutes mains.

F vj

132 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

D O N A I N È S.

Et qui est-elle ?

T A R U G O.

Je ne fais : je ne l'ai jamais vue :
Je ne fais où elle demeure : je ne fais
que son nom.

D O N A I N È S.

Qui est ?

T A R U G O.

Dona Inès Pacheco , qui est jolie
vraiment.

D O N A I N È S.

Mais , enfin , si je vous proposois
de troquer ce bijoux contre un autre
du même prix.

T A R U G O.

Du même prix ! mais il faudroit
voir.

D O N A I N È S *en lui donnant son
portrait.*

Voyez.

T A R U G O.

Mais oui , cela peut s'arranger.

M A N U É L A.

Madame , Monsieur votre frere qui
vient.

COMÉDIE. 137

T A R U G O.

Oh diable ! comment pourrai-je m'échapper sans qu'il me voie ?

D O N A I N È S.

Qu'avez-vous à craindre si vous êtes tailleur ?

T A R U G O.

Oh ! je ne suis pas heureux du côté des frères : je ne m'accorde bien qu'avec les sœurs , moi.

M A N U É L A.

Le voilà.



SCENE VIII.

Les mêmes, DOM PÉDRO.

D O M P É D R O.

M A sœur , que fait ici cet homme-là ?

D O N A I N È S.

, C'est un garçon tailleur qui vient me prendre la mesure d'une robe. Il travaille avec beaucoup d'adresse, à ce qu'il paroît. Il m'a apporté - là des

134 LA CHOSE IMPOSSIBLE,
étouffes à choisir ; aidez-moi à me décider.

D O M P É D R O.

Voyez vous-même ce qui vous conviendra & achetez - le ; vous êtes la maîtresse. Eclairez moi , Manuéla , je vais rentrer dans mon appartement. Hola , ho , vous autres , qu'on ferme bien exactement les portes.

SCENE IX.

DONA INÈS, TARUGO.

D O N A I N È S.

Nous voilà libres , parlez-moi sans détour. Vous n'êtes point tailleur , Monsieur le tailleur. De quoi s'agit-il ?

T A R U G O.

Madame.

D O N A I N È S.

Si tu me trompes , prends garde à toi. Es-tu le Valet de Dom Félix ?

T A R U G O.

Mais en ce moment , je pourrois bien être quelque chose de plus.

D O N A I N È S.

Quoi ! son ami !

T A R U G O.

Mieux que cela.

D O N A I N È S.

Son parent ?

T A R U G O.

Quelque chose encore au-dessus.

D O N A I N È S.

Quoi donc ?

T A R U G O.

Son Confident

D O N A I N È S.

Que dites-vous ?

T A R U G O.

En êtes-vous fâchée ?

D O N A I N È S.

Non , au contraire , tu m'as fait plaisir.

T A R U G O.

Vous l'aimez ?

D O N A I N È S.

Cela pourroit bien arriver.

T A R U G O.

Bon , le poisson a mordu.

D O N A I N È S.

Va-t-en.

T A R U G O.

Et quelle réponse ?

D O N A I N È S.

N'emportes-tu pas mon portrait ?

T A R U G O.

Et le sien reste ici.

D O N A I N È S.

Que te faut-il de plus ?

T A R U G O.

Un rien.

D O N A I N È S.

Reviens me voir.

T A R U G O.

Demain !

D O N A I N È S.

A la bonne heure : tu seras bien
reçu.

T A R U G O.

Vous me donnez votre parole ?

D O N A I N È S.

Oui , à demain. (*Elle s'en va.*)

T A R U G O *seul* :

Eh bien , voyez comme il est utile
de garder une femme sans son con-
sentement.



SECONDE JOURNÉE.

Le théâtre représente la maison de Dona Ana.



SCENE PREMIERE.

DONA ANA, DOM FÉLIX,
TARUGO.

D O N A A N A.

VOILA un bon commencement, &
il répond de la fin.

D O M F É L I X.

N'est-ce pas une plaisante idée qu'il
a eue-là ?

D O N A A N A

J'en ris encore. Tiens voilà pour le
plaisir que tu m'as fait. (*Elle lui donne une bague.*) Nous viendrons à bout
de le convaincre.

D O M F É L I X.

Mais , Madame , je crains bien

138 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

que cette plaisanterie n'ait pour moi des suites très-sérieuses. Je vous avoue qu'en considérant le portrait de la belle Inès mon cœur s'est ému.

D O N A A N A.

En ce cas ce seroit vous qui vous trouveriez le plus maltraité dans notre badinage.

D O M F É L I X.

N'importe : je m'y livre en aveugle. Eh bien , je me marierai s'il le faut : Dona Inès en vaut bien la peine.

T A R U G O.

En ce cas il n'est plus question que d'aller en avant : je veux vous aboucher avec elle.

D O M F É L I X.

Et comment feras-tu ?

D O N A A N A.

Ce seroit-là le chef-d'œuvre de l'art.

T A R U G O.

J'en viendrai à bout. Ne m'avez-vous pas dit , Madame , que notre homme est ami & parent du Marquis de Villéna , & qu'il est en correspondance avec lui depuis que ce Marquis est au Mexique ?

D O N A A N A.

Oui.

T A R U G O.

Et ce Marquis ne vous écrit-il pas
aussi à vous ?

D O N A A N A.

Cela est vrai.

T A R U G O.

C'est notre affaire. La Flotte est
arrivée depuis peu : cherchez quelque
curiosité des Indes ; si Dona Ana a
une lettre du Marquis , je trouverai
moyen d'en contrefaire la signature &
je me ferai une lettre de lui, avec laquel-
le j'irai, comme nouvellement arrivé des
Indes , voir de la part du Marquis
Dom Pédro, & loger chez lui.

D O N A A N A.

Il n'y a rien de mieux.

T A R U G O.

Allons vite , la main à l'œuvre.
Allez chercher vos curiosités Améri-
quaines , & si je ne vous fais pas par-
ler ce matin à Dona Inès , tenez-moi
pour le plus mal - adroit personnage
de Madrid. (*Il s'en va.*)

140 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

D O N A A N A.

Je crois réellement que nous en viendrons à bout ; Dom Pédro n'aura pas beau jeu....

D O M F É L I X.

Doucement, le voilà qui entre.



S C E N E II.

DONA ANA, DOM FÉLIX;
DOM PÉDRO.

D O M P É D R O. *Il s'arrête à la porte ;
il tient un portrait à la main.*

VOILA un portrait que j'ai trouvé dans la chambre de ma sœur, ce matin. Si c'étoit une suite & un effet de la gageure d'hier ! ah Ciel !..... Ma vengeance seroit terrible ; il faut que je m'en assure, Dom Félix est ici : voyons si ce sont ses traits.

D O N A A N A.

Monsieur, Monsieur.

D O M P É D R O.

Madame, je suis tout occupé de

COMÉDIE. 141

ma passion. (*A part.*) C'est lui-même.

D O N A A N A.

Qu'avez-vous donc ? A quoi songez-vous ?

D O M F É L I X.

Vous paroissez tout changé.

D O N A A N A.

Seroit-ce la rancune de ce qui s'est passé hier ?

D O M P É D R O.

Je ne fais qui retient ma fureur, ni pourquoi je ne lui perce pas le cœur mille fois ; mais, modérons-nous, il se peut qu'il n'y ait pas de sa faute, & que le pur hasard.... Tâchons de nous éclaircir.

D O N A A N A.

Qu'est-ce donc ? D'où viennent ces idées qui vous agitent ?

D O M P É D R O.

C'est ma coutume d'être distrait, Madame, & vous devez me le pardonner.

D O N A A N A.

Si vous pensez encore à la petite difficulté d'hier, eh bien, nous avons tort, voilà qui est fait. Il n'y a pas

142 LA CHOSE IMPOSSIBLE ,

à rougir de s'être trompé , & la véritable sagesse consiste , non pas à ne point faire de fautes , mais à s'en corriger quand on le peut.

D O M P É D R O .

Ma foi , Madame , vous croyez peut-être me railler ; mais je suis si fortement attaché à mon avis , que je suis prêt à le soutenir de nouveau.

D O N A A N A .

Puisque vous le prenez sur ce ton-là , je ne puis m'empêcher de vous dire , Monsieur , que c'est être aussi trop entêté. Venir relever une dispute dont il n'est plus question , & qu'il est bien plus aisé de décider par le fait que par les paroles , c'est manquer de politesse & d'égards. Quelques droits que vous ayez sur ma personne , vous me permettrez de vous donner , en passant , ce petit avertissement.

D O M P É D R O .

Je n'en suis pas le maître , Madame : quelque chose qu'on me dise , je n'en démordrai point ; & si pour m'éprouver quelqu'un s'avisait de faire la moindre tentative dont j'aie lieu

de me plaindre , il verroit bientôt
 si je suis un homme auquel on puisse
 s'adresser impunément.

D O N A A N A.

Et de quoi parlez-vous donc ?

D O M P É D R O.

Pardonnez , je croyois parler seul.
 Ce sont de certaines idées noires qui
 me transportent , & je me retire pour
 ne pas vous indisposer. (*A part.*) Je
 vais combiner de nouveau tout ce que
 j'ai vu & ce que je pourrai voir , &
 si je découvre que Dom Félix fasse
 la moindre avance auprès de ma sœur ,
 vive-dieu , il lui en coûtera la vie.

D O N A A N A.

Il est sûrement devenu fou.

D O M F É L I X.

Je n'ai pu que rire de ses caprices.

D O N A A N A.

Malgré sa fermeté apparente , il a
 des inquiétudes.

D O M F É L I X.

Sa fureur le prouve assez , mais ses
 transports même ne feront que faci-
 liter nos desseins. Je vais presser Ta-
 rugo de ne pas perdre un moment.

(*Ils s'en vont.*)



SCENE III.

*La Scene représente la maison de Dom
Pédro.*

DONA INÈS, MANUÉLA.

D O N A I N È S.

J^e suis morte, s'il a trouvé le portrait.

M A N U É L A.

C'est une furieuse négligence aussi de votre part de laisser traîner une pareille piece.

D O N A I N È S.

Quand il est entré pour me voir, j'avois le portrait à la main; de peur de lui donner des soupçons en paroissant vouloir le cacher, je l'ai laissé tomber sans faire semblant de rien, je ne le lui ai pas vu ramasser. Cependant depuis que mon frere est parti, j'ai eu beau le chercher, je ne le puis retrouver.

M A N U É L A.

Certainement c'est lui qui l'a. Il
n'est

n'est pas étonnant qu'il l'ait ramassé,
sans que vous vous en soyez apperçue;
un jaloux est adroit.

D O N A I N È S.

Il faut prendre des précautions pour
lui donner le change, dans le cas où
nos craintes seroient justes.

M A N U È L A.

Je me souviendrai de ce que vous
m'avez recommandé.

D O N A I N È S.

Je vais l'attendre ici sans me mon-
trer, & je saurai ce qui en est.



SCÈNE IV.

DONA INÈS *cachée*, DOM PÉDRO,
ALBERTO.

D O M P É D R O.

ALBERTO, je vous le répète : ce
portrait étoit dans sa chambre ; voyez
si je dois être tranquille ?

A L B E R T O.

Mais il faut s'informer avant que
Tome III. G

de la condamner : peut-être n'y a-t-il rien à lui reprocher.

D O M P É D R O.

Belle réflexion ! C'est une preuve de sa sagesse , n'est-ce pas ? Je vois bien que vous songez à vous excuser vous-même de n'avoir pas été assez attentif.

A L B E R T O.

Mais est-il entré quelqu'un ?

D O M P É D R O.

On auroit pu entrer : l'original passera par où le portrait a passé ; mais je me fatigue bien follement. Il y a un remède tout simple à tant d'inquiétudes : il n'y a qu'à la marier ; Dom Diégo me la demande , il n'est pas riche , mais que m'importe ? Je ferai en repos du moins : il aura toujours assez de bien pour faire garder sa femme.

D O N A I N È S.

Voilà une belle idée.

A L B E R T O.

Prenez garde , Inès s'avance , elle pourroit nous entendre.

SCÈNE V.

DONA INÈS, DOM PÉDRO,
ALBERTO, MANUÉLA.

DONA INÈS, *sans faire semblant
de voir son frere.*

EH bien, coquine, vous ne me rendrez pas ce portrait?

MANUÉLA.

Madame, en vérité, je l'ai perdu.

DONA INÈS.

Perdu? Cela ne se peut pas, vous n'êtes pas sortie.

MANUÉLA.

Je vous le jure; je l'ai égaré dans votre appartement.

DOM PÉDRO.

Qu'avez-vous donc?

DONA INÈS.

C'est une sottise de cette fille; en revenant hier de la messe, elle a trouvé dans la rue un portrait qu'elle a ramassé. Elle me l'a montré le soir;

G ij

148 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

moi, réfléchissant tout d'un coup aux soupçons que pourroit autoriser ce portrait si on le voyoit chez moi, je lui ai donné ordre de le brûler, & elle vient à présent me dire qu'elle l'a égaré.

D O M P É D R O.

Cela est trop recherché pour me convaincre. (*A Manuëla.*) Et toi, que réponds-tu ?

M A N U É L A.

Que je ne fais ce que j'en ai fait ; mais qu'il est sûrement perdu chez Madame.

D O N A I N È S.

Cela n'est pas vrai.

M A N U É L A.

Enfin je n'ai pas perdu l'esprit ; peut-être.

D O M P É D R O.

Cela suffit, Inès. Je vois à merveille que vous vous êtes apperçue que j'étois instruit, & vous cherchez à vous disculper par cette petite ruse.

D O N A I N È S.

C'est donc moi à présent que vous

allez accuser ? Voilà le fruit de vos forfices , malheureuse.

D O M P É D R O.

C'en est assez , vous dis - je : vous savez bien qu'il est dans mes mains ce portrait ; ce n'est pas ainsi que l'on m'en impose.

D O N A I N È S.

Est-ce à moi que vous parlez ?

D O M P É D R O.

Taisez-vous , perfide : vous mériteriez que je me fisse raison avec ce poignard , de l'opprobre dont vous me couvrez.

D O N A I N È S.

Que voulez-vous dire ?

D O M P É D R O.

Il faut tout-à-l'heure me découvrir la vérité , & m'apprendre comment , par quelle main ce portrait vous est parvenu.

D O N A I N È S.

Vos procédés ne méritent pas assurément que j'aie pour vous tant d'égards ; mais c'est pour moi , pour ma satisfaction personnelle , que je veux bien vous répondre. En échange des

complimens dont vous m'honorez ; permettez que je vous donne un bon avis. Si vous avez des preuves que j'aie manqué à mon devoir, vous vous conduisez imprudemment : cet éclat m'avertit de prendre mieux mes mesures pour me dérober au châtement que j'aurois mérité : si je n'ai encore que l'envie de manquer, & que vous vous flattiez de me ramener par le fracas, votre conduite n'en est pas plus sage : elle n'est propre qu'à forrier ma passion. Si vous n'avez que des soupçons mal fondés, c'est encore pis : il est très-possible que par-là vous me donniez des idées que je n'avois pas. Par conséquent tout ceci n'est qu'une extravagance. Vous en faites trop peu pour un homme instruit, & beaucoup trop pour un homme qui ne fait rien. Votre défiance m'autorise à des travers qui la justifient. L'insulte que vous me faites en me croyant capable de vous déshonorer, légitime tout ce qui pourroit tendre à m'en assurer la vengeance. Enfin, songez-y bien : prétendre garder une femme malgré soi, est une grande imprudence, je vous en avertis, c'est la chose impossible. (*Elle s'en va.*)

DOM PÉDRO.

Je suis tout honteux, en vérité : j'ai eu tort de me découvrir si promptement. Va-t-en, va, Manuëla.

MANUËLA.

Monsieur, engagez-la à ne me plus gronder.

DOM PÉDRO.

Elle ne te grondera plus ; va, ne crains rien.

MANUËLA.

Tout va bien. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

DOM PÉDRO, ALBERTO,
TARUGO, *en habit galonné.*

ALBERTO.

MONSIEUR, il y a là-bas un gentilhomme Indien qui arrive à Madrid, & qui vous apporte une lettre du Marquis de Villéna..... Il a avec lui beaucoup de crocheteurs chargés de caisses.

172 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

D O M P É D R O.

Qu'il soit le bien venu ; dites qu'il
entre.

T A R U G O.

Je vous baïfé les mains de tout mon
cœur.

D O M P É D R O.

Je suis bien votre serviteur, Mon-
sieur ; puis-je savoir à qui j'ai l'hon-
neur de parler.

T A R U G O.

Vous le verrez par ce billet.

D O M P É D R O.

Permettez-vous que je le lise ?

T A R U G O.

Volontiers.

D O M P É D R O.

Il est du Marquis mon cousin. (*Il
lit.*)

« Dom Chrisante de Artanga est une
» personne à qui je suis redevable de
» toute maniere. Il va à la Cour pour
» des affaires très-importantes ; mais la
» singularité de son caractère qui vise
» un peu à la folie, l'expose beaucoup
» s'il n'a avec lui quelqu'un qui l'an-
» nonce. Comptant , comme je le

» fais, sur votre amitié, je lui ai donné
 » cette lettre avec quelques raretés de
 » ce pays-ci, pour lui servir de re-
 » commandation auprès de vous. En
 » lui rendant les services qui seront
 » en votre pouvoir, ce sera moi-mê-
 » me que vous obligerez ».

(*A Tarugo.*) Monsieur, vous pouvez disposer de ma personne, de ma maison & de tout ce qui y est.

T A R U G O.

(*A part.*) La sœur n'en est pas, sans doute. (*Haut.*) Je ne fais comment vous prouver ma reconnoissance.

D O M P É D R O, à part.

Par-dieu, voilà un homme qui prend bien mal son tems pour venir chez moi.

T A R U G O:

(*A part.*) Il semble qu'il balance; je vais lui donner un coup d'éperon. (*Haut.*) Puisque vous me traitez avec tant d'affection, je dois vous avertir que je ne puis sans danger rester dans une maison où il y auroit des femmes: ainsi, s'il y en a dans la vôtre, je ne saurois y loger, parce qu'il m'est absolument impossible de les voir la nuit.

G v

D O M P É D R O.

Pourquoi donc ?

T A R U G O.

La raison en est singulière. J'ai eu pour maîtresse au Mexique une Créole belle comme un ange, mais méchante comme un diable. Elle me donna dans un accès de jalousie un philtre dont je me suis trouvé si mal, qu'il m'en a coûté plus de piastras qu'il n'y a de toises de Cadix aux Indes occidentales. Il étoit nuit quand j'ai avalé ce malheureux breuvage : & depuis, quand il m'arrive à la même heure de voir une femme, il me prend un mal de cœur qui me fait perdre connoissance. Ainsi, si vous avez chez vous des femmes avec lesquelles je puisse me rencontrer la nuit, permettez-moi de loger ailleurs.

D O M P É D R O.

(*A part.*) Je ne risque rien avec un homme de cette espèce. (*Haut.*) N'ayez point d'inquiétude, vous serez tranquille chez moi de ce côté.

T A R U G O.

En ce cas, j'accepte donc votre offre.

COMÉDIE. 155

DOM PÉDRO.

Vous me faites le plus grand plaisir.
(*A part.*) J'éloignerai son appartement
de celui de ma sœur, de manière
qu'ils ne puissent pas même se voir;
par-là ils seront en sûreté tous deux.

TARUGO.

Par ma foi, ma première lettre sera
toute pour le remercier.

DOM PÉDRO.

Qui?

TARUGO.

Le Marquis.

DOM PÉDRO.

Vous êtes amis?

TARUGO.

Amis! camarades : il dîne là-bas
chez moi tous les jours. Oh! c'est un
brave homme : il fait ce qu'il doit à
des gens comme moi : aussi a-t-il fait
la leçon au Roi ; & à mon arrivée, il
falloit voir comme on m'a reçu.

DOM PÉDRO.

(*A part.*) Dom Chrisante m'a l'air
d'un original : au reste la lettre du
Marquis m'en prévient. (*Haut.*) Al-

G vj

136 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

berto, il faut avoir soin de préparer la chambre de Monsieur.

T A R U G O , à part.

Le pauvre homme ! qui prépare des verges pour se fouetter.

D O M P É D R O .

Permettez que je vous quitte pour aller donner quelques ordres.

T A R U G O .

Point de gêne, je vous prie. (*Don Pédro s'en va.*) Ah ! le fou, le fou, qui prétend rendre une femme inaccessible, & qui ouvre lui-même la porte aux ennemis dont il doit se défier : mais me voilà seul ; je voudrois bien appercevoir Inès & la prévenir.

S C E N E VII.

D O N A I N È S , T A R U G O .

D O N A I N È S .

L' A M I .

T A R U G O .

Eh bon ! la voilà.

D O N A I N È S.

J'ai tout entendu.

T A R U G O.

Eh bien ! le tour n'est-il pas joliment imaginé ?

D O N A I N È S.

Vous me rendez la vie par cette invention.

T A R U G O

Il a beau faire, il n'empêchera pas que je n'introduise ici dedans Dom Félix cette nuit.

D O N A I N È S.

Par où ? toutes les portes sont gardées.

T A R U G O.

N'y a-t-il pas un jardin ?

D O N A I N È S.

Oui, mais lui seul en a la clef.

T A R U G O.

Tant mieux.

D O N A I N È S.

Mais prenez garde qu'il est bien défiant, parce qu'il m'a trouvé le portrait d'hier.

T A R U G O.

Tant pis. Mais rassurez-vous , je
reparerai cela.

D O N A I N È S.

Je lui ai dit que Manuéla l'avoit
trouvé hier dans la rue en sortant des
Carmes ; mais il n'en est pas dupe.

T A R U G O.

Bon, bon, je le réduirai au point
de me le remettre en main.

D O N A I N È S.

A vous !

T A R U G O.

A moi-même. Mais le voilà, reti-
rez-vous.



SCENE VIII.

DOM PÉDRO, TARUGO.

D O M P É D R O.

V O T R E appartement , Monsieur , est
tout prêt : vous êtes le maître d'en
prendre possession quand il vous plai-
ra.

T A R U G O.

Je suis comblé de vos bienfaits ;
par reconnoissance je veux vous con-
fier un secret qui touche mon hon-
neur.

D O M P É D R O.

Cette confiance fera un nouveau
lien qui affermira notre amitié.

T A R U G O.

J'ai aux Indes une sœur qui est un
prodige de beauté. Quand elle doit
assister à quelques fêtes , on accourt de
dix lieues à la ronde pour la voir : elle
aura une dot prodigieuse ; en maisons
seules elle a plus d'un million. Un des
objets de mon voyage , c'est le desir
qu'a la famille de la marier avec un
Cavalier de ce pays que vous devez
connoître.

D O M P É D R O.

Cela se peut ; quel est-il ?

T A R U G O.

Si je vous présentais son portrait ,
vous le reconnoîtriez peut-être à la
figure.

D O M P É D R O.

Il faudroit le voir pour en juger.

160 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

T A R U G O.

Voyons donc. (*Il cherche dans ses poches.*) Mais..... Je crois que je l'ai perdu.

D O M P É D R O.

Commencez ?

T A R U G O.

Il sera tombé de ma poche.

D O M P É D R O.

Dites-moi du moins son nom si vous vous en souvenez.

T A R U G O.

Dom Félix de Tolédo.

D O M P É D R O.

(*A part.*) Oh Ciel ! voilà une rencontre heureuse ; Manuëla avoit raison. (*Haut.*) Mais où pouvez-vous l'avoir perdu ?

T A R U G O.

Je ne fais ; mais il faut que ce soit aux environs des Carmes , parce que l'on m'a rendu dans cette église une tabatiere que j'y avois aussi laissé tomber.

D O M P É D R O.

(*A part.*) Justement , c'est - là que ma sœur va à la messe. Que j'ai de

remords d'avoir ainsi soupçonné & maltraité son innocence! (*Haut.*) Et si je vous le rendois à présent, que diriez-vous?

T A R U G O.

Et où est-il?

D O M P É D R O.

Le voilà.

T A R U G O.

Quel bonheur! Si cela étoit honnête, je vous offrirois deux mille ducats pour cette trouvaille-là, mais je fais comment vous récompenser.

D O M P É D R O.

Comment?

T A R U G O.

Recevez de moi une chaîne de filigrane qui pèse plus de quatorze livres.

D O M P É D R O.

Moi, la recevoir!

T A R U G O.

Prenez, vous dis-je, prenez donc; on me l'apportera dès qu'elle sera faite, & elle est à vous dès-à-présent. Vous connoissez donc ce Cavalier-là?

162 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

D O M P É D R O.

Oui, vraiment; il est de très-bonne maison.

T A R U G O.

J'en suis charmé; c'est un bon parti que ma sœur, oui : aussi elle est gardée Dieu fait, parce que tous ceux qui la voient en deviennent foux. Je veux dès cette nuit les accorder.

D O M P É D R O.

Qui ?

T A R U G O.

Lui & elle.

D O M P É D R O.

Comment cela, si elle est en Amérique ?

T A R U G O.

J'ai une procuration dans ma poche.

D O M P É D R O.

Vous ferez bien; car il n'y a rien de si embarrassant que d'avoir chez soi une jolie femme.

T A R U G O.

Vous l'avez dit. Je fais un homme qui prétend en garder une, la souf-

traire à tous les yeux , & le pauvre homme est bien dupe.

DOM PÉDRO.

Folie toute pure.

TARUGO.

Vous avez raison.

DOM PÉDRO.

Allons, entrons.

TARUGO.

Volontiers.

DOM PÉDRO, *à part.*

Ce Chrisante-là est un sot homme.

TARUGO, *à part.*

La bête est dans nos filets.

SCENE IX.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

QUEL bonheur , ma chere amie !

MANUÉLA.

Cela est trop drôle : qu'il ait lui-même ainsi rendu le portrait !

174 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

D O N A I N È S.

Tarugo est adroit ; mais comment compte-t-il faire entrer ici Dom Félix ? c'est ce que je ne comprends pas.

M A N U É L A.

Il faut le laisser faire ; il en viendra à bout puisqu'il l'a entrepris.

D O M P É D R O , *en dedans.*

Holà ! quelqu'un , des lumieres au jardin..

D O N A I N È S.

Ils viennent par ici.

M A N U É L A.

Ce fera quelque tour de Tarugo !

D O M P É D R O.

Inès.

D O N A I N È S.

Mon frere.

D O M P É D R O.

Retirez - vous dans votre appartement , je vous prie , parce que notre hôte m'a prié de lui faire faire un tour de jardin après souper.

D O N A I N È S.

Soit ; mais en vérité cela est désagréable , je ne dors pas , & je comptois jouir au moins de la fraîcheur.

COMÉDIE. 175

DOM PÉDRO.

Je vous ferai avertir dès qu'il sera retiré.

DONA INÈS.

Je vous en prie ; vous savez que c'est le seul plaisir qui me reste au monde ; allons Manuéla,

SCENE X.

Le théâtre représente le Jardin.

DOM PÉDRO, TARUGO ;
DES VALETS.

TARUGO.

Tout est enchanté ici : c'est un prodige de l'art.

DOM PÉDRO.

Oui, c'est un petit hermitage assez agréable.

TARUGO.

Comment ! un hermitage, c'est un paradis terrestre : je suis tout hors de moi d'admiration.

DOM PÉDRO.

Vous couchez-vous de bonne heure ?

T A R U G O.

Non, vraiment, il n'y a rien de si dangereux que de dormir trop tôt sur le souper.

D O M P É D R O.

Ce n'est pas là mon compte.

T A R U G O.

Asseyons-nous un peu ici : c'est une station admirable pour y attendre minuit. Nous n'avons plus besoin de personne.

D O M P É D R O, *aux Laquais.*

Retirez-vous.

T A R U G O, *à part.*

Dom Félix n'arrive pas ; il faut pourtant retenir mon homme ici pour tirer parti du piège qui lui est tendu.

D O M P É D R O.

Vous vous couchez donc tard ordinairement.

T A R U G O.

Très-tard. Il me faut toujours deux heures de promenade après souper ; mais ici où j'ai un jardin, cela pourra bien aller à cinq.

D O M P É D R O.

(*A part.*) J'ai donc tout le tems

d'attendre , & si ma sœur s'avisait d'entrer. (*Haut.*) Pour moi, cela m'incommode , je redoute le ferein.

T A R U G O.

Bon , quelle folie ! rien de si sain que la rosée de Mai. Pour vous amuser causons un peu : savez-vous l'Histoire ?

D O M P É D R O.

Moi ! point du tout , je n'ai jamais aimé la lecture.

T A R U G O.

C'étoit un bien grand homme que ce Tite-Live.

D O M P É D R O.

Où sommes-nous ?

T A R U G O, *à part.*

Dom Félix a tort de ne pas se presser ; voilà un homme qui s'impatiente.

D O M P É D R O.

Je n'y saurois tenir , Monsieur , nous agirons sans façons : je me sens incommodé , ainsi je me retire.

T A R U G O.

Comment ! vous êtes bien pressé.
(*On entend un bruit de coups d'épées & Dom Félix qui crie.*)

DOM FÉLIX.

Ah! maître.

TARUGO.

Qu'entends-je?

DOM PÉDRO.

Qu'est-ce que cela signifie?

TARUGO.

Des épées.

DOM FÉLIX.

Quoi! coquins, cinq sur un seul homme : n'y a-t-il donc personne pour me secourir?

TARUGO, *courant.*

Comment, morbleu, cinq!

DOM PÉDRO.

Attendez, où courez-vous?

TARUGO.

Eh! c'est la voix de mon cousin.

DOM PÉDRO.

La porte est fermée.

TARUGO.

Ouvrez-la au nom de Dieu.

DOM FÉLIX

Au secours.

TARUGO.

COMÉDIE. 167

TARUGO.

Ouvrez, ouvrez donc vite.

DOM PÉDRO.

J'y suis.

TARUGO.

Venez avec moi.

DOM PÉDRO.

Allons.

SCENE XI.

DONA INÈS, MANUÉLA;
DOM FÉLIX, DOM PÉDRO,
TARUGO.

DONA INÈS.

JE vois son but. Regarde si tu apper-
çois Dom Félix.

*Dom Félix entre par la porte qui est restée
ouverte.*

MANUÉLA.

Le voilà lui-même; je disois bien :
est-ce vous, Monsieur?

Tome III.

H

170 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

DOM FÉLIX.

Moi-même.

MANUÉLA.

Suivez - moi parce qu'ils vont rentrer.

Dom Pedro & Tarugo rentrent en remettant leurs épées.

TARUGO.

Vive-dieu comme ils ont décampé.

DOM PÉDRO.

Et votre cousin , où est-il ?

TARUGO.

Que diable en fais-je ? mais j'ai pu me tromper.

DOM PÉDRO.

C'étoient peut-être des voleurs.

TARUGO.

Cela se peut bien , je vais me coucher ; ces drôles-là m'ont ému le sang.

DOM PÉDRO.

Volontiers , je vais fermer la porte.

TARUGO , à part,

Tout a réussi à miracle

COMÉDIE. 171

DOM PÉDRO.

Allons-nous-en. (*A part.*) Dom Christophe est brave comme le Cid.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE XII.

DOM FÉLIX, DONA INÈS;
MANUÉLA.

MANUÉLA.

LES voilà partis; venez, Monsieur.

DOM FÉLIX.

Permettez, Madame, que j'embrasse vos genoux.....

MANUÉLA.

Vous vous méprenez, Monsieur, je ne suis point Mademoiselle.

DOM FÉLIX.

Et qui êtes-vous donc?

MANUÉLA.

La fille de chambre.

DOM FÉLIX.

Et la Dame?

Hij

172 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

M A N U É L A.

Elle va venir.

D O N A I N È S.

La voilà, Dom Félix ; ce n'est qu'en tremblant que je vous vois & vous entends ici. C'est simplement un tour que vous voulez jouer à mon frere : l'amour n'y entre pour rien , & je ne fais pourquoi.....

D O M F É L I X.

Ah ! Madame, que vous me rendez peu de justice ! que mes idées ont bien changé depuis que j'ai connu par le récit de vos bontés, à quel bonheur je pouvois prétendre. Il est vrai que je n'ai d'abord songé qu'à faire revenir votre frere de ses ridicules préjugés ; mais à l'aspect de votre divin portrait, les sentimens que je croyois feindre, sont devenus des vérités. J'ai conçu pour vous la passion la plus vive : pour vous le prouver, je vous jure d'être votre époux. Je prends à témoin de ma parole les Cieux qui nous entendent, ces astres qui nous éclairent.

D O N A I N È S.

J'accepte, Dom Félix, cette parole & la main que vous m'offrez : je vous

promets à mon tour d'être à vous seul ,
à quelque risque que ma constance
doive m'exposer. Je vois avec dou-
leur qu'il faut nous séparer. Adieu.

T A R U G O.

Qu'est-ce à dire adieu? Et par où
s'en aller, s'il vous plaît?

D O N A I N È S.

Il a donc refermé la porte?

T A R U G O.

Avec autant de soin que celle
d'une forteresse.

D O N A I N È S.

Que faire?

T A R U G O.

Je vais prendre Monsieur dans ma
chambre où je l'enfermerai.

M A N U É L A.

Arrête, j'entends quelqu'un.

T A R U G O.

Que dis-tu, morbleu?

*(En se récriant ainsi, il laisse tomber son
épée; au bruit Dom Pédro s'écrie du
dedans.*

D O M P É D R O.

Hola! qui fait du bruit là?

174 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

M A N U É L A.

Ah ! Dieux.

T A R U G O.

Tout est perdu.

D O M P É D R O , *en dedans.*

Alberto, quelqu'un, des lumieres.

A L B E R T O.

On y va.

D O N A I N È S.

Qu'allons-nous devenir ?

T A R U G O.

Que Dom Félix se cache derriere
cette charmille : restez-là vous autres
comme vous êtes ; moi je vais parer à
tout : dites quand il entrera que je suis
tombé par la fenètre : le mal de cœur
va nous guérir.



SCENE XIII.

DONA INÈS, MANUÉLA;
 TARUGO *est étendu par terre*
comme un homme évanoui, DOM
 PÉDRO, ALBERTO, *avec de*
la lumière.

D O M P É D R O.

Voyez ce qu'il y a ici; j'ai entendu
 du bruit. Qu'est-ce qu'il y a là, ma
 sœur?

D O N A I N È S.

Eh! mon Dieu, c'est un homme qui
 vient de se jeter par les fenêtres.

D O M P É D R O.

Comment diable, c'est Dom Chris-
 tante.

A L B E R T O.

C'est son mal de cœur qui l'aura
 pris.

D O M P É D R O.

Il faut le secourir. (*On-le secoue, on*
lui fait sentir des odeurs.)

H iv-

T A R U G O.

Ah ! mon Dieu , mon Dieu.

D O M P É D R O.

Eh bien , Monsieur , qu'avez-vous ?

T A R U G O , *d'un ton dolent.*

Ah ! cruel qu'avez-vous fait ? vous ne m'avez pas dit qu'il y eût des femmes ici. Le diable apparemment m'a fait mettre à la fenêtre dans le tems qu'elles se promenoient dessous , & en voilà le fruit.

D O M P É D R O.

C'est ma faute ; j'aurois dû fermer ou la fenêtre ou la porte.

T A R U G O.

Ah , ah , j'ai la cuisse cassée. Portez-moi dans mon lit , mes amis.

D O M P É D R O.

Alberto , aidez-moi , levons-le.

T A R U G O.

Doucement , Monsieur , j'ai les entrailles en morceaux.

A L B E R T O.

Allons , allons.

D O M P É D R O.

Pas si vite ; vous paroissez bien incommodé de la chûre.

T A R U G O.

Ah, ah, ce que vous voyez n'est rien : ce que vous ne voyez pas est bien pire. (*Ils l'emmenent.*)

S C E N E XIV.

DONA INÈS, DOM FÉLIX,
MANUÉLA.

D O N A I N È S.

Q U E ferons-nous à présent, Manuëla?

M A N U É L A.

Il n'y a pas autre chose à faire que de cacher Dom Félix pour cette nuit dans votre cabinet.

D O N A I N È S.

Il le faut bien. Dom Félix.

D O M F É L I X.

Madame.

D O N A I N È S.

Je vous demande votre parole de respecter mon honneur, & de ne pas abuser de l'asyle que je suis forcée de vous accorder.

H ▾

378 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

D O M F É L I X.

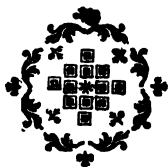
Je vous la donne , Madame.

D O N A I N È S.

Entrez donc & restez dans mon cabinet jusqu'au jour où vous tâcherez de sortir sans être apperçu , & d'entrer dans la chambre où loge Tarugo.

MANUÉLA, *en les regardant s'en aller.*

Il faut avouer que voilà un jaloux bien en sûreté , & des précautions bien sagement prises. Ah ! Dom Pédro a beau dire : prétendre garder une femme malgré elle , c'est la chose impossible.



TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA INÈS, DOM FÉLIX;
TARUGO.

D O M F É L I X.

VOILA huit jours que je suis ici, & ils ont passé comme une heure.

T A R U G O.

Oh ! ils m'ont paru un siècle à moi. Diantre , il faut à chaque minute imaginer quelques ruses pour vous cacher : tout m'a réussi jusqu'à présent ; mais il ne faut qu'un instant pour tout perdre : la présence d'esprit n'est pas toujours égale , & ce diable de frere avec ses inquiétudes me donne des frayeurs horribles.

D O M F É L I X.

Bon , bon , que crains-tu ? Si sa ja-

H vj

180 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

lousie donne des allarmes, sa conduite doit rassurer un génie comme le tien.

D O N A I N È S , *à la fenêtre.*

St, st.

D O M F É L I X.

Prends garde ; je crois que quelqu'un appelle à la fenêtre.

D O N A I N È S.

Ah ! quel malheur ! je suis morte.

D O M F É L I X.

Morte ! Que dites-vous , ma chere ame ?

D O N A I N È S.

Mon frere fait qu'il y a un homme caché dans la maison. La Nègresse vous a apperçu tandis que vous traversiez le jardin pour entrer chez Tarugo, & elle a tout dit.

T A R U G O.

La chienne.

D O N A I N È S.

Je me suis hasardée pour venir vous en donner avis. Songez plutôt à vous sauver qu'à vous défendre , & soyez sûr de mon cœur. Il n'y a pas de danger qui puisse ébranler ma confiance. Adieu , je me retire.

COMÉDIE. 131

DOM FÉLIX.

Puis-je sortir de la maison?

DONAINÈS.

Je ne le crois pas; Dom Pédro est chez moi examinant tout pièce par pièce : les Valets armés sont répandus dans toute la maison. Adieu.

DOM FÉLIX.

Cela devient sérieux.

TARUGO.

C'en est fait, nous voilà bien : allons, notre heure est arrivée.

DOM FÉLIX.

Que fais-tu!

TARUGO.

Je vais dire mon chapelet & recommander mon ame à Dieu.

DOM FÉLIX.

Pour moi je vendrai ma vie bien cher.

DOM PÉDRO, *en dedans.*

Fermez bien toutes les portes.

DOM FÉLIX.

Allons, puisqu'il le faut, tiens-toi près de moi Tarugo; nous allons voir.

182 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

T A R U G O.

Patience, patience..... J'ai trouvé. Allez, vous êtes un pauvre homme avec votre courage : ma tête vaut mieux morbleu que toutes les épées du monde. Rangez-vous-là au fond.

D O M F É L I X.

Que veux-tu faire ?

T A R U G O.

Vous tirer d'ici sans risque.

D O M F É L I X.

Comment ?

T A R U G O.

Vous allez voir. Je veux que le benêt de frère vous donne à déjeuner d'abord, & qu'ensuite il aille vous reconduire en personne de peur d'accident. Rangez-vous.



SCENE II.

Il faut toujours se rappeler que le théâtre représente plusieurs pieces à côté les unes des autres : Dom Félix se retire dans celle du fond. Tarugo avance dans celle qui précède, où Dom Pédro & ses gens entrent en même tems armés de fusils, de hallebardes, &c.

TARUGO, DOM FÉLIX *qu'on ne voit pas*, DOM PÉDRO & *ses gens*.

DOM PÉDRO.

IL ne sauroit nous échapper. Place-toi-là, Sancho; gardez cette porte, Alberto.

TARUGO.

Qu'est-ce que cela veut dire? des sentinelles à ma porte?

DOM PÉDRO.

Dom Chrisante, j'ai appris qu'il y avoit des voleurs dans la maison,

T A R U G O.

Ma foi, tant pis, car j'ai là un ami qui m'est venu rendre visite, & je venois demander qu'on nous fit du chocolat.

D O M P É D R O.

Vous avez un ami chez vous ?

T A R U G O.

Oui, & un homme dont je ne saurois me défaire ; c'est le beau-frere dont je vous ai parlé : il a su mon arrivée & où je logeois : je l'ai rencontré en sortant qui venoit me voir, & je l'ai fait entrer.

D O M P É D R O.

Il est là ?

T A R U G O.

Oui, là : nous sommes entrés ensemble.

D O M P É D R O.

Et c'est ?

T A R U G O.

Dom Félix de Tolédo.

D O M P É D R O.

Ce sera l'homme que la Négresse a vu ; & êtes-vous entré dans le jardin avec lui ?

T A R U G O.

C'est la première chose que je lui ai fait voir, & il en est dans l'enthousiasme. Il dit qu'il a vu le Retiro, la Casa del Campo, Aranjuez, mais brrrr, tout cela est de la guenille auprès de vos bosquets.

D O M. P É D R O , *à ses gens.*

Voyez, imbécilles, les sortises que vous me faites faire avec vos rapports.

A L B E R T O.

Personne ne l'a vu entrer.

T A R U G O.

Personne! & où étoient donc vos yeux? il n'est pas entré par-dessus la muraille, peut-être.

D O M. P É D R O.

Allez, faquins, retirez vous; voilà une belle vigilance : jugez un peu si ç'avoit été un autre homme, il seroit entré de même.

A L B E R T O.

Il faut qu'il ait le secret de se rendre invisible.

D O M. P É D R O.

Allez chercher du chocolat. (*Ils s'en vont.*)



SCENE III.

DOM PÉDRO, DOM FÉLIX,
TARUGO.

T A R U G O.

Je vais appeller le beau-frere, Monsieur..... Dom Félix, venez que je vous présente au Seigneur Dom Pedro qui me comble d'honnêtetés en tout genre.

D O M P É D R O.

Je ne saurois moins faire.

D O M F É L I X, à *Dom Pedro*.

Que je vous embrasse; il y a bien des années que nous nous connoissons.

T A R U G O.

J'en suis enchanté : asseyons-nous. Eh bien ! vous avez vu le portrait : que dites-vous de la future ?

D O M F É L I X.

Je ne puis exprimer à quel point je suis ravi de sa beauté. Je passe toutes les nuits à m'occuper d'elle, & mon

COMÉDIE 187

amour est si violent, que je la crois toujours couchée à mes côtés.

T A R U G O , *à part.*

Si le bon homme de frere entend à qui cela s'applique.

D O M P É D R O .

Puisque les choses sont si avancées ; je vous en fais mon compliment , mon cher Félix. Puissiez-vous jouir longtemps de ce bonheur.

T A R U G O , *à part.*

On ne peut pas pousser la complaisance plus loin que de faire des complimens à l'amant de sa sœur.

D O M P É D R O , *à part.*

Comme on se trompe ! j'aurois juré que Dom Félix pensoit à ma sœur , & point du tout , il aimoit aux Indes. Comme il faut être circonspect dans la vie.

D O M F É L I X .

Mon frere , je vous quitte , j'ai affaire au Palais.

T A R U G O .

Il est encore de bonne heure ; & le chocolat , il ne vient donc pas !

188 LA CHOSE IMPOSSIBLE ,

ALBERTO , avec des Valets qui apportent
des tasses.

Le voilà.

T A R U G O.

Prenez , beau-frere. (*A part.*) Il est
bien meilleur de la main d'un frere
que l'on trompe.

D O M F É L I X.

Excusez-moi , j'en ai déjà pris deux
fois.

T A R U G O.

Et qu'importe ; on en prend aujourd'hui
comme du tabac.

D O M P É D R O.

Faites-moi ce plaisir.

D O M F É L I X.

J'obéis , puisque vous le voulez.

(*Ils prennent le chocolat , & Tarugo en
prend avec excès , toujours en plaisan-
tant sur la bonhomie du frere jaloux.*)

D O M P É D R O.

Dom Félix , ne vous gênez pas :
quand vous voudrez voir le Seigneur
Chrisante , cette maison est à vous
comme à lui.

COMÉDIE. 189

DOM FÉLIX.

Je profiterai de vos bontés. Adieu ;
je m'enfuis.

DOM PÉDRO.

Je vais vous conduire au Palais
dans mon carrosse.

DOM FÉLIX.

Non, je ne le souffrirai pas.

DOM PÉDRO.

J'irai.

DOM FÉLIX.

Cela ne fera pas.

TARUGO.

Eh bien ! partageons le différend :
prêtez-nous la voiture seulement , &
je vais accompagner le beau-frère ,
moi.

DOM FÉLIX.

A la bonne heure. (*A Dom Pedro.*)
Ne bougez.

DOM PÉDRO.

J'obéis donc. Domingo , la voiture.

DOM FÉLIX.

Je vous salue. (*Il s'en va avec Ta-
rugo.*)



S C E N E IV.

DOM PÉDRO , ALBERTO.

DOM PÉDRO!

VIVE-DIEU, votre négligence me désespère.

ALBERTO.

Par ma foi, Monsieur, croyez-moi si vous voulez; mais je ne bouge de la porte du moment où je me leve jusqu'à celui où je me couche, & je n'ai vu entrer personne.

DOM PÉDRO.

Il est tombé du ciel, n'est-il pas vrai? je crois bien que vous ne l'avez pas vu entrer, & c'est de quoi je me plains.

ALBERTO.

Vous me tournerez la tête.

DOM PÉDRO.

Je n'y saurois tenir; je succomberois à la fin à tant d'inquiétudes.

COMÉDIE. 191

ALBERTO.

Il est bien aisé de vous les épargner;
mariez votre sœur.

DOM PÉDRO.

C'est aussi ce que je veux faire, &
ce sera dès aujourd'hui, morbleu.



SCÈNE V.

DOM PÉDRO, ALBERTO;
DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

(*À part.*) TARUGO a parfaitement
raccommodé tout; mais il faut aussi
que j'y mette quelque chose du mien.
(*Haut.*) Direz-vous encore, mon frere,
direz-vous encore que mes plaintes
sont déplacées, après l'éclat scanda-
leux que vous venez de faire? Vous
compromettez plus par-là mon hon-
neur que je ne l'aurois pu faire par
des fautes réelles. Je suis lasse de me
voir exposée à de pareils affronts. Il y
a des couvents dans Madrid, je veux

192 LA CHOSE IMPOSSIBLE ;

en choisir un pour y rester jusqu'à ce que je m'établisse.

D O M P É D R O .

Je ne puis me dissimuler que vous avez raison : aussi pour vous sauver de nouveaux dérangemens , j'ai conclu votre mariage.

D O N A I N È S .

Avec qui ?

D O M P É D R O .

Avec Dom Diégo de Roxas, un galant homme.

D O N A I N È S .

Et savez-vous s'il me convient ?

D O M P É D R O .

Mais il me convient à moi , & j'espère que vous ne ferez pas de difficulté.....

D O N A I N È S .

Mais, est-ce vous, s'il vous plaît ou moi qu'il s'agit de marier ? Si c'est vous qui épousez Dom Diégo , à la bonne heure , il suffit de votre agrément : mais si c'est moi , il me semble qu'il faut attendre le mien.

D O M P É D R O .

DOM PÉDRO.

Comment ! sur quel ton vous me répondez.

DONA INÈS.

Et quel ton voulez-vous que je prenne avec un homme qui me sacrifie à des caprices extravagans.

DOM PÉDRO.

Vous me manquez, Mademoiselle : songez-vous que je suis ici votre pere & que j'en ai les droits.

DONA INÈS.

Mon pere ! vous êtes encore bien jeune.

DOM PÉDRO.

Je sens que je m'échauffe : ne faisons pas d'éclat, Inès ; je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est que je vais amener Dom Diégo, je lui ai donné ma parole, & de gré ou de force, il aura votre main. Alberto, gardez bien les portes, cela ne durera pas long-tems. (*Il sort.*)





SCENE VI.

DONA INÈS, MANUÉLA.

DONA INÈS.

Eh bien ! tu as entendu.

MANUÉLA.

Oui , vraiment , je n'y vois qu'un moyen ; c'est de les prendre tous deux : vous vous êtes donnée à Dom Félix : votre frere vous donne à Dom Diégo ; ils ont chacun leurs droits , vous les mettrez aisément d'accord.

DONA INÈS.

Que tu es folle avec ce badinage.

MANUÉLA.

Eh bien ! protestez contre ce mariage : présentez une requête , faites faire des oppositions.

DONA INÈS.

Sans doute , c'est le bon parti : mais par qui ferai-je avertir Dom Félix ?

MANUÉLA.

Tarugo ne tardera pas à revenir.

D O N A I N È S.

Et si mon frere le prévient, s'il ramene Dom Diégo & qu'il me force à l'épouser.....

M A N U É L A.

Cela est embarrassant; je ne fais comment faire.



S C E N E VII.

D O N A A N A , D O N A I N È S ,
M A N U É L A .

M A N U É L A .

D O N A A N A P A C H E C O qui vient vous voir , Mademoiselle.

D O N A I N È S .

Ah ! le Ciel soit loué , ma cousine !
Quelle entre.

M A N U É L A .

C'est votre affaire , elle avertira Dom Félix.

D O N A I N È S .

Le voudra-t-elle dans les termes où elle en est avec mon frere.

D O N A A N A.

Bonjour, ma chere Inès.

D O N A I N È S.

Embrassez-moi ma bonne cousine.

D O N A A N A.

Je vais vous parler d'affaires très-sérieuses ; mais il faut du secret : je voudrois que nous fussions seules.

D O N A I N È S.

Vous pouvez parler devant cette fille, je n'ai rien de caché pour elle.

D O N A A N A.

En ce cas allons au fait. Je viens vous voir, ma belle cousine, moins par politesse que pour tirer d'embaras un homme dont vous agitez terriblement le cœur. Vous savez à quoi nous en sommes votre frere & moi ; notre mariage est arrêté ; il y a même jour pris pour le conclure : je trouve en lui tout le mérite du Cavalier le plus accompli ; son humeur sévère & jalouse est le seul défaut qui m'a fait balancer jusques ici ; j'ai voulu essayer de l'adoucir par des raisons, & de le désabuser par des exemples que je lui ai mis sous les yeux : mais son aveuglement étant à l'épreuve de tout ce

qui n'est que discours, j'ai pris le parti de me servir de l'expérience qui est le plus grand maître. J'ai su que Dom Félix de Toledé vous aimoit : je l'ai engagé à tâcher de lier avec vous un commerce suivi, afin que votre frere vous voyant mariés ensemble sans qu'il s'en soit douté, pût être à la fin convaincu de la folie qu'il y a à prétendre garder une femme malgré elle. Ce point une fois gagné, je veux bien lui donner la main; mais je n'y consentirai jamais qu'il ne soit bien désabusé. D'après cela Dom Félix m'a tout conté, & comme il s'agit d'une union indissoluble entre vous & lui, je viens vous voir de sa part & vous demander quel moyen vous voulez prendre pour l'assurer. Il est prêt à tout faire pour vous épouser. Voyez.

D O N A I N È S.

N'en dites pas davantage : c'est le Ciel qui vous envoie pour me tirer du péril où je suis. J'aime Dom Félix, & je consens à tout pour être à lui; mais mon frere m'a promise à Dom Diégo de Roxas : il va arriver dans le moment pour me le faire épouser. Il n'y a qu'un remede, c'est que Dom

Félix , par force ou par adresse , trouve moyen de me tirer d'ici : mais voilà mon frere qui arrive , ne me quittez pas , ma chere cousine. Donnez-moile tems de faire avertir Dom Félix. Retirons-nous , les voilà. (*Elles s'en vont.*)



S C E N E VIII.

DOM PÉDRO , DOM DIÉGO.

D O M P É D R O .

O N vient à bout de tout avec de l'argent : voyez à obtenir une dispense pour vous marier sans publication de bans.

D O M D I É G O .

Mon bonheur est si grand , mon cher ami , tque j'en suis encore tout étourdi. Je ne fais par où j'ai mérité.....

D O M P É D R O .

Point de compliments. (*A part.*) S'il voyoit le fond de mon cœur , il auroit moins de reconnoissance ; il ne sait pas par quel motif je le rends heureux.

SCENE IX.

DONA ANA, DOM PÉDRO,
DOM DIÉGO.

D O N A A N A.

JE suis enchantée de vous trouver,
Monsieur; je viens de voir ma cou-
sine.

D O M P É D R O.

Vous vous trouvez ici dans une
heureuse circonstance; vous vous
trouverez présente au mariage de ma
sœur que Monsieur va épouser (1).

D O N A A N A.

Il ne m'est pas possible de m'arrêter
une minute; j'ai une affaire qui ne
souffre aucun retardement: vous me
donnez la main sans doute.

(1) On ne doit pas être surpris de cette
promptitude. En Espagne, suivant le Concile
de Trente, le mariage ne consiste que dans la
volonté des parties; de sorte que quand elles
sont d'accord, le Pretre peut sans autre for-
malité leur donner la bénédiction.

200 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

D O M P É D R O.

Vous voyez que je ne puis quitter en cet instant.

D O N A A N A.

Vous ne pouvez ! je m'attendois à plus de complaisance de votre part : je ne croyois pas que vous eussiez rien de plus pressé que de me plaire ; mais puisque vous avez d'autres affaires , adieu , Monsieur , restez ; j'aime mieux après tout m'en aller seule que d'avoir la compagnie d'un homme aussi peu poli.

D O M P É D R O.

Ah ! Madame , arrêtez.

D O N A A N A.

Eh bien ! je m'arrête.

D O M P É D R O.

J'ai tort ; je suis à vos genoux , acceptez ma main & croyez qu'il n'y a rien que je ne sacrifie au bonheur de vous accompagner.

D O N A A N A.

Je suis trop bonne , je devrois vous faire acheter votre pardon.

D O M P É D R O , à *Dom Diégo*.

Vous voyez que je ne puis m'en dispenser ; mais venez avec nous & nous reviendrons dans un moment.

SCENE X.

*Le théâtre change, il représente la rue où
donne la maison de Dom Pédro.*

DOM FÉLIX, TARUGO,
UNE SUIVANTE *de Dona Ana.*

DOM FÉLIX.

TARUGO, le risque étoit grand, au
moins.

TARUGO.

Il falloit un génie comme le mien
pour vous en tirer.

LA SUIVANTE.

Les voilà, sans doute. Monsieur,
Dom Félix.

DOM FÉLIX.

Qui est-ce qui m'appelle?

LA SUIVANTE.

C'est moi qui vous suis depuis une
heure pour vous parler.

DOM FÉLIX.

Je ne vous connois pas.

IV

L A S U I V A N T E.

Je suis au service de Dona Ana, elle m'envoie vous avertir de l'état où sont les choses.

D O M F É L I X.

Eh bien ! à quoi en sont-elles ?

L A S U I V A N T E.

Dom Pédro veut marier sa sœur à Dom Diégo de Roxas. Il y est si déterminé, que si vous ne la tirez à l'instant de chez elle, il ne sera plus tems, car le mariage est pour ce soir. Elle est décidée à se prêter à tout pour s'y soustraire, & je suis chargée de vous dire qu'elle n'espere qu'en vous.

D O M F É L I X.

Que deviendrai-je ? Tarugo mon ami, mon cher Tarugo.

T A R U G O.

Eh bien ! Tarugo, Tarugo, que voulez-vous que j'y fasse, moi, puisqu'il la marie.

D O M F É L I X.

Il faut l'empêcher.

T A R U G O.

Cela est bientôt dit, il faut : en savez-vous le moyen ?

DOM FÉLIX.

Si tu n'en trouves pas j'en ai un sûr.

TARUGO.

Quel ?

DOM FÉLIX.

D'entrer, morbleu, par force, & de l'enlever au hasard de tout ce qui peut en arriver.

TARUGO.

Pauvre homme ! allez, allez ; laissez-moi faire. Ces gens-là avec leurs épées, ils croient venir à bout de tout. Attendez-moi-là (*Il va frapper à une jaloufie.*)

DONA INÈS, *en dedans.*

Manuéla, regarde qui frappe.

MANUÉLA.

Qui est-ce ?

TARUGO.

Moi.

DONA INÈS.

Est-ce Tarugo ?

TARUGO.

Lui-même : votre frere est-il-là ?

DONA INÈS.

Non.

T A R U G O.

. Eh bien ! prenez vos écharpes ; déguisez-vous de votre mieux , & allez sur le champ m'attendre dans mon appartement.

D O N A I N È S.

Pourquoi faire ?

T A R U G O.

Allez toujours.

D O N A I N È S.

Mais si Alberto.....

T A R U G O.

Allez, morbleu, allez. Voyez-vous, il faut que cela babille.

D O N A I N È S.

Nous y courons.

T A R U G O.

Bon. Pour vous, Monsieur, attendez-moi ici, là sur la porte.

D O M F É L I X.

Tu es tout mon espoir.



SCENE XI.

TARUGO, ALBERTO *à la porte*,
UN LAQUAIS.

T A R U G O.

MON Dieu, comme il fait chaud !
Je vais me déshabiller.

A L B E R T O.

Entrez, Monsieur, soyez le bien
venu.

T A R U G O.

Y a-t-il de la glace ?

L E L A Q U A I S.

Vous en trouverez de toute prête.

T A R U G O.

Eh bien ! qu'on me l'apporte chez
moi.

L E L A Q U A I S.

Voulez-vous de la limonade ?

T A R U G O.

Non, par-dieu, toutes ces friandi-
ses-là m'affadissent le cœur. Avez-
vous du ratafiat ?

A L B E R T O.

En voulez-vous ?

T A R U G O.

Oui, vraiment, cela est bien plus sain. (*Il entre.*)

A L B E R T O.

Voilà un étrange homme.

L E L A Q U A I S.

Ma foi, il se donne du bon tems, toujours ; il mange comme quatre & boit comme douze.

T A R U G O, *revenant sur ses pas.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quelle trahison ; des femmes chez moi ! Mais on veut donc me faire mourir ici : c'est bien la peine d'avoir du monde à la porte.

A L B E R T O.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

T A R U G O.

Ce que je veux dire ! ce qui est. Comment ! laisser entrer des femmes dans mon appartement, après que vous avez vu l'effet qu'elles produisent sur moi. Je vais chercher une auberge où je serai plus en sûreté.

ALBERTO.

Et par où diable seroient-elles entrées ?

TARUGO.

Par-dieu, voyez-y vous-même ; les voilà.



SCENE XII.

*Les mêmes, DONAINÈS,
MANUÉLA couvertes de leurs
écharpes.*

ALBERTO.

O Ciel ! que vois-je ?

LE LAQUAIS.

Par la chasteté de la Madeleine , il a raison.

ALBERTO.

Qui peuvent être ces femmes-là ?

TARUGO.

Qui ? Ce sont des coquines qui auront éventé mes pistoles du Pérou.

ALBERTO.

Il faut les chasser avant que Dom

Pédro soit rentré. Allons, hors d'ici malheureuses.

T A R U G O.

Tirez, tirez, gredines.

A L B E R T O.

Voilà un singulier événement.

T A R U G O.

C'est un miracle que je n'en aie pas percé une des deux d'outre en outre; mais c'est votre faute aussi.

A L B E R T O.

Monsieur.

T A R U G O.

Oh ! vraiment, vous êtes de braves sentinelles, on entre, on sort sous vos yeux, sans que vous y preniez garde seulement.

(Pendant ce dialogue qui se passe dans l'intérieur de la maison, Dona Inès & Manuêla sont dans la rue où elles cherchent Dom Félix.)

DOM FÉLIX qui les aperçoit.

Ah ! les voilà sûrement; Tarugo ne m'a pas trompé.

D O N A I N È S.

Il doit être ici.

D O M F É L I X.

Aussi le trouvez-vous, chere idole
de mon ame : couvrez-vous bien le
visage quoiqu'il soit nuit : on peut
vous reconnoître au moindre soupçon.

D O N A I N È S.

Allons chez Dona Ana ma cousine ;
mon frere ne nous y reverra que ma-
riés.

D O M F É L I X.

Allons ; mais j'entends du monde.



S C E N E X I I I.

Les mêmes, D O M D I É G O ,
D O M P É D R O .

D O M P É D R O .

Je suis venu à bout d'appaiser Dona
Ana , & nous nous marierons demain
en même tems que vous.

D O M D I É G O .

Elle a raison.

D O M P É D R O .

Mais qui est-ce qui vient à nous ?

210 LA CHOSE IMPOSSIBLE ,

D O M D I É G O .

Un homme avec deux femmes.

D O M P É D R O .

Deux femmes ! le cœur m'a tré-
failli. Arrêtez, qui êtes-vous ?

D O M F É L I X .

Moi, ne le voyez-vous pas.

D O M P É D R O .

Et avec qui êtes-vous-là ?

D O M F É L I X .

Que vous importe ?

D O M P É D R O .

C'est Dom Félix.

D O M F É L I X .

C'est Dom Pédro.

D O N A I N È S , *bas*.

Je suis perdue !

D O M P É D R O .

Je ne vous reconnoissois pas , excu-
sez.

D O M F É L I X .

Que me voulez-vous ?

D O M P É D R O .

Rien que vous offrir mes services ;
avec une compagnie comme la vôtre ,

vous pouvez en avoir besoin, si quelquefois vous tombiez à rencontrer des brutaux.

D O M F É L I X.

(*A part.*) Celui-là est trop plaisant.
(*Haut.*) Je vous rends mille graces : cette Dame est mariée, on la suit ; je me trouve seul pour la défendre : faites-moi la grace de l'accompagner jusqu'à ce que je l'aie mise en sûreté.

D O M P É D R O.

Avec plaisir. Suivons-les, Dom Diégo.

D O M F É L I X.

Vous m'obligez infiniment ; prenez les devants.

D O M P É D R O.

Volontiers.

D O N A I N È S.

Qu'avez-vous fait ?

D O M F É L I X.

Paix.

D O M P É D R O, *à part.*

En vérité j'étois bien sot de m'alarmer sur le compte de Dom Félix : il me paroît qu'il connoît trop de femmes pour s'attacher à ma sœur.

212 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

DOM FÉLIX, *à part.*

Vive-dieu! je veux que ce soit son frere lui-même qui me l'amene chez moi. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XIV.

Le théâtre représente la maison de Dona Ana.

DONA ANA, TARUGO,
DOM FÉLIX, DONA INÈS,
MANUÉLA.

TARUGO.

VOILA comme les choses se sont passées: j'ai quitté tout mon équipage, & quand il sera bien désabusé du succès de ses soins, je lui montrerai son Maître dans la personne de Tarugo.

DONA ANA.

Il va mourir de rage en apprenant tout cela. Mais Dom Félix est long-tems.

TARUGO.

Le voilà, Madame.

DOM FÉLIX.

Nous voilà arrivés chez vous sans le moindre accident.

DONA ANA.

Je vous en félicite.

DOM FÉLIX.

Mais nous avons été bien plus heureux que nous ne pensions.

DONA ANA.

En quoi ?

DOM FÉLIX.

C'est que Dom Pédro a voulu absolument nous accompagner jusqu'ici avec Dom Diégo, sans se douter le moins du monde que ce fût sa sœur.

TARUGO.

Ah ! nous en rirons donc bien.

DOM FÉLIX.

Il y a mieux ; il est là-bas à attendre.

DONA ANA.

Entrez donc tous là-dedans, il ne faut pas retarder le dénouement davantage. Qu'on le fasse monter.

DONA INÈS.

Le cœur me bat terriblement.

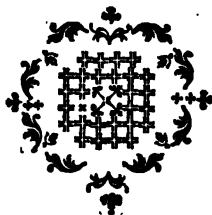
214 LA CHOSE IMPOSSIBLE;

D O M F É L I X.

Que craignez-vous ?

D O N A A N A.

Pour prix de ma main , je prétends
disposer de la vôtre. Voyons un peu
quelle figure il va faire.





SCENE . XV.

Les mêmes , DOM PÉDRO ,
DOM DIÉGO.

DOM PÉDRO.

QUE souhaitez-vous , Madame ?

DONA ANA.

Est-ce que vous avez quelqu'un avec
vous ?

DOM PÉDRO.

C'est mon cousin Dom Diégo.

DONA ANA.

Ah-ça , mon cher Dom Pédro ,
nous allons être bientôt mariés ; mais
il faut auparavant que je vous arrache
l'aveu de la vérité que vous nous avez
tant contestée. Avouez que de garder
une femme malgré elle , c'est la chose
impossible ?

DOM PÉDRO.

Je l'avouerois à présent moins que
jamais. Jusqu'à présent je n'avois su

216 LA CHOSE IMPOSSIBLE,

que par théorie ce qui en est, mais aujourd'hui je le fais par expérience.

D O N A A N A.

Mais si je vous mets sous les yeux un exemple qui vous prouve à vous-même que c'est la chose impossible, en conviendrez-vous?

D O M P É D R O.

Il n'y en a qu'un qui peut produire cet effet; or c'est bien de me le mettre sous les yeux qu'est la chose impossible.

D O N A A N A.

Pas tant. Vous êtes bien sûr que Dona Inès en ce moment est dans votre maison.

D O M P É D R O.

Si j'en suis sûr! comme de mon existence.

D O N A A N A.

Eh bien! pour vous apprendre à douter, Dona Inès, Dom Félix, paraissent.

D O M P É D R O.

Que vois-je? Et qui vous a amenée ici?

D O M F É L I X.

Vous-même.

DOM PÉDRO.

COMÉDIE. 217

DOM PEDRO.

Moi !

DOM FELIX.

Oui , tout-à-l'heure ; c'est cette Dame que vous avez rencontrée avec moi.

DOM PEDRO.

Ah ! perfide, vous m'avez joué un tour bien cruel.

DOM FELIX.

Non , je ne vous ai pas trompé. Je vous ai dit que j'étois avec une femme mariée , & c'est la vérité : Inès est ma femme.

DOM DIEGO.

Je n'ai plus rien à faire ici.

TARUGO.

Et toi , Manuéla, veux-tu être la femme de Dom Chrifante ?

DOM PEDRO.

En voilà bien d'une autre.

TARUGO.

Il n'y a rien qui doive vous surprendre ; en un tour de main Dom Chrifante est devenu Tarugo.

DONA ANA.

Eh bien ! pensez-vous encore qu'il

Tome III.

K

118 LA CHOSE IMPOSSIBLE.
soit facile de garder une femme?

D O M P É D R O.

Non, Madame, je suis trop bien
convaincu du contraire.

D O N A A N A.

En ce cas tout est dit, voilà ma
main,

F I N.

L A
RESSEMBLANCE ;

En Espagnol,

EL PARECIDO,

COMÉDIE

*De Dom AUGUSTIN
MORETO.*

PERSONNAGES.

Dom FERNAND DE RIBERA.

Dom LOUIS.

Dona JUANA, *sœur de Dom Fer-*
nand.

Dom PÉDRO LUJAN.

TACON, *Valet de Dom Fernand.*

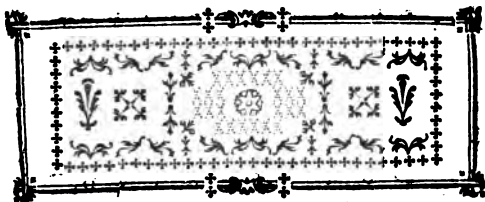
LÉONOR, *Suivante d'Inès.*

Dom LOPE LUJAN.

Dona INÈS, *sœur de Dom Lope.*

UN FACTEUR.





L A
RESSEMBLANCE ;
COMÉDIE.

PREMIERE JOURNÉE

SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON
en habits de voyage.

D O M F E R N A N D.

C'EN est fait , mon cœur est épris ;
je n'ai de ma vie vu une beauté plus
parfaite.

K iij

222 LA RESSEMBLANCE ;

T A C O N.

Monfieur , favez-vous que vous n'avez pas la tête trop faine.

D O M F E R N A N D.

J'arrivai à Madrid mort d'inquiétude & de fatigue : mais depuis cet heureux moment je me fuis ranimé ; il faut l'attendre ici à la sortie de l'Eglife , pour lui faire connoître mes fentimens.

T A C O N.

Par ma foi , mon cher Maître , je n'oferois dire que vous êtes fou : mais il s'en faut fi peu , fi peu.

D O M F E R N A N D.

Oui , je le fuis , fi l'amour le plus vif eft une folie.

T A C O N.

Voilà une tête dérangée. (*Aux Spectateurs.*) Messieurs , je vous en fais juge. Ce jeune homme que vous voyez , qui s'appelle Dom Fernand de Ribera , eft un des braves de Seville. Il lui eft échappé dans ce pays-là quelque sottise , & par la crainte des fuites nous avons jugé à propos de voyager. Nous avons dépensé fur la route de Madrid tout ce que nous avons pu

emporter de bijoux & d'argent. Nous étions juste au bout quand nous sommes arrivés à cette rue qui se nomme , comme vous savez , la rue des Infantes ; & si nous nous y trouvons , c'est uniquement parce que le loueur de mules qui nous a conduit , y demeure ; car nous n'avons point de projets , nous autres. Nous voilà sur le pavé sans bagages , sans provisions , sans argent pour en avoir , sans connoissances à qui en demander. Dans cette situation consolante , Monsieur a rencontré une belle Dame dont il se dit amoureux , & il prétend l'attendre : pour moi , je m'en vais.

DOM FERNAND.

Où ?

TACON.

Demandez la charité puisque nous n'avons pas le sou.

DOM FERNAND.

Arrête , malheureux bouffon !

TACON.

J'arrêterai , soit ; mais il faut souper.

DOM FERNAND.

Il faut te taire ; si tu savois les rai-

sons de mon départ, & la nécessité où je me suis vu de quitter Seville, tu serois moins étonné de la précipitation de ma fuite.

T A C O N.

Il ne tient qu'à vous de m'en instruire.

D O M F E R N A N D.

Je voudrois me les cacher à moi-même ; mais comptant comme je le fais sur ton attachement, je ne puis m'obstiner plus long-tems au silence ; c'est ma sœur qui est cause de tous mes malheurs.

T A C O N.

Votre sœur ?

D O M F E R N A N D.

Elle-même. Un soir en rentrant chez moi à Seville, j'apperçus du trouble, du dérangement dans la maison : on fut long-tems à m'ouvrir ; on ne trouvoit pas les clefs, cela me donna du soupçon ; je courus droit à l'appartement de ma sœur Dona Juana : croirois-tu Tacon ce que j'y vis ? un Cavalier, le visage couvert, qui paroïssoit vouloir se dérober à mes regards. Je fondis sur lui l'épée à la

main : l'honneur outragé conduisoit mes coups : je l'entendis s'écrier , je suis mort. A ce bruit la garde qui passoit dans la rue , trouvant les portes ouvertes , entre , monte , me poursuit : je me sauve chez un ami , où j'appris bientôt que ma sœur ne paroïssoit plus , qu'on avoit trouvé chez moi le Cavalier dangereusement blessé , & qu'on me cherchoit avec la plus grande exactitude.. Tu n'étois pas chez moi la nuit de cette affreuse scene , mais ayant été informé par mon ami du lieu où tu t'étois retiré , je t'ai fait avertir , nous nous sommes déguisés , nous sommes partis & nous voilà arrivés à la Cour où je veux vivre dans l'obscurité jusqu'à ce que j'aie trouvé moyen de consommer ma vengeance.

T A C O N.

Cela est fort bien ; mais comment conciliez-vous tant de fureur avec tant d'amour ?

D O M. F E R N A N D.

Je n'en fais rien ; mais il est sûr que je suis également partagé entre ces deux sentimens , & je ne desirer pas avec moins d'ardeur de connoître mon ennemi , que de revoir ma belle maîtresse.

K v



S C E N E II.

DOM FERNAND, DOM LOUIS,
TACON.

D O M. L O U I S.

QU'EN vois-je? N'est-ce pas-là Dom Lope de Lujan, le frère de la divinité qui regne dans mon ame? mais on le disoit mort. Me tromperois-je? mais non, c'est bien lui.

T A C O N.

Prenez garde à vous, Monsieur; voilà un homme qui vous examine avec bien de l'attention.

D O M F E R N A N D.

Je m'en suis bien aperçu, mais je ne fais qui c'est.

T A C O N.

Il vient à nous; ne vous montrez que de profil. Que fait-on?

D O M L O U I S.

Eh! l'ami, un mot.

T A C O N.

L'ami ! il est familier. Que souhaitez-vous ?

D O M L O U I S.

Je voudrois bien savoir si ce gentilhomme n'est pas Dom Lope de Lujan.

D O M F E R N A N D.

Non, Monsieur, je ne suis point Dom Lope.

D O M L O U I S.

Parbleu, je ne me trompe pas, ce sont ses traits ; c'est sa voix, sa marche. Ah ! Monsieur, ne vous obstinez pas à vous cacher, je vous prie. On vous avoit dit mort aux Indes, & toute votre famille en étoit désespérée : votre sœur seche de douleur, votre pere est inconsolable. Il donneroit les cent mille ducats qu'il possède pour vous retrouver.

T A C O N.

Ah le cher homme ! Dieu vous récompense, Monsieur. Il est donc bien affligé ce pauvre vieillard, notre bon pere ?

D O M F E R N A N D.

Il y a ici du quiproquo. Je ne suis

K vj

pas, Monsieur, celui que vous pensez.

T A C O N, *à part.*

Que dites-vous, malheureux ?

D O M F E R N A N D.

Que puis-je faire ?

T A C O N.

Eh ! oui, Monsieur, oui ; mon Maître est Dom Lope, gardez-vous d'en douter ; mais nous sommes arrivés en poste à franc étrier, & il vouloit cacher son retour jusqu'à l'arrivée de son bagage, afin de ne pas se présenter à son cher pere en guenilles.

D O M L O U I S.

Je le savois bien ; il n'est pas possible de s'y méprendre : embrassez-moi, mon cher Dom Lope.

D O M F E R N A N D.

Vous êtes dans l'erreur.

T A C O N, *à part.*

Eh ! chien d'homme, vous tairez-vous ? Eh ! mon Dieu, foyez Dom Lope, & Dom Lorenzo, & Dom Diable, s'il le faut : Dom Lope trouvera du crédit ici & à coup sûr Dom Fernand n'en trouveroit pas pour un sou.

DOM LOUIS.

Je ne me sens pas de joie ; allons avertir Dom Pédro, qu'il me sache gré d'une aussi bonne nouvelle ; attendez moi-là un moment, je reviens à l'instant.



SCÈNE III.

DOM FERNAND, TACON.

TACON.

Eh bien ! Monsieur.

DOM FERNAND.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là me veut dire ?

TACON.

Ah ! morbleu, que vous importe : n'allez-vous pas-là faire l'imbécille. Il vous donne une succession de cent mille ducats au moment où nous n'avons ni denier, ni maille, & vous balancé : soyez, Monsieur, soyez le bienheureux Indien.

DOM FERNAND.

Comment veux-tu que j'accrédite

230 LA RESSEMBLANCE,

une méprise de ce genre, que je me prête à une imposture. Dis, comment le veux-tu ?

T A C O N.

Comment ! parbleu en les laissant faire, puisque vous avez même la voix de cette copie dont on veut que vous soyez l'original, ils vous aideront eux-mêmes à les persuader.

D O M F E R N A N D.

J'entends bien ; mais je ne connois pas un mot ni de la famille, ni de leurs affaires : je ne fais pas même leurs noms.

T A C O N.

Eh vive-dieu ! à quoi donc sert l'esprit ? il faut commencer par bien boire, bien manger, par prendre de l'argent si l'on vous en offre, & éluder leurs questions par des défaites générales, jusqu'à ce que vous soyez assez instruit pour parler mieux, ou que nous ayons à notre portée une autre ressource qui nous dispense de celle-là.

D O M F E R N A N D.

Et cette Dame que j'attends qui va partir.

COMÉDIE. 231

T A C O N.

Parbleu, elle s'en ira. Pour nous, le grand point est de ne pas perdre de vue la bonne auberge où nous allons être reçus sans donner d'argent.

D O M F E R N A N D.

Tu te livres-là à des idées extravagantes : si je n'avois pas d'amour dans le cœur, je pourrois m'y prêter. Mais qu'as-tu à me considérer ?

T A C O N.

Plus je vous examine, plus je crois que vous êtes Dom Lope ; il faut que vous l'ayez oublié.

D O M F E R N A N D.

Tais-toi, extravagant, j'apperçois l'objet de mes vœux.



SCÈNE IV.

DOM FERNAND, TACON,
DONA INÈS, LÉONOR.

DOM FERNAND.

AMOUR, fais-moi favorable ; je vais à elle. Permettez-vous, Madame, que le plus soumis de vos adorateurs ait le bonheur de vous accompagner, & qu'il vous offre un cœur sur lequel vous régniez souverainement ?

DONA INÈS.

J'ai lieu d'être surprise, Monsieur, d'une offre si flatteuse. Comment ! ne vous connoissant pas, puis je l'accepter.

DOM FERNAND.

Si vous ne la trouvez pas indigne de vous, souffrez que je puisse apprendre du moins où vous logez, afin d'essayer à vous prouver la sincérité & la vivacité de ma passion.

DONA INÈS.

C'est ce que je ne puis vous accor-

der pour le présent , mais si vous voulez me prouver la soumission dont vous m'assurez , ne me retenez plus ici & je vous promets que vous m'y retrouverez demain matin.

D O M F E R N A N D.

Serez-vous assez cruelle pour me refuser la permission de vous accompagner du moins à quelque distance.

D O N A I N È S.

Eh bien , j'accepte votre main jusqu'au bout de cette rue.

D O M F E R N A N D.

Attends-moi ici , Tacon.

T A C O N.

Qu'allez-vous faire ? Vous perdez tout ; mais le voilà qui suit ces coquines. Ah ! quel cerveau timbré ! au lieu d'attendre ici l'honnête homme qui lui a tout d'un coup trouvé un nom , une famille , une maison , & cent mille ducats.... Mais le voilà , je crois , ce généreux personnage avec un vieillard..... C'est sans doute le pere de Dom Lope , je fais son nom , il s'appelle Dom Pédro. Il faut réparer les sottises de mon maître.



S C E N E V.

DOM PÉDRO, DOM LOUIS,
TACON.

DOM LOUIS.

J'E l'ai vu, vous dis-je, je l'ai laissé
ici, & voilà son valet.

DOM PÉDRO.

Je suis tout hors de moi, je vous
crois à peine. Oh, mon ami, appar-
tenez-vous à mon cher Lope?

TACON.

Quoi! si j'appartiens à Lope? Qu'est-
ce que c'est que Lope? Est-ce que j'ai
l'air du valet d'un poëte, s'il vous
plaît (1)?

DOM PÉDRO.

Pourquoi donc me répondez-vous
ainsi?

TACON.

Parce que mon maître se nomme

(1) Ceci est une raillerie aux dépens de
Lope de Véga.

Dom Lope de Lujan, c'est le gentilhomme le plus gentilhomme.

DOM PÉDRO.

Et où est-il ce cher fils, mon pauvre Dom Lope ?

TACON.

Qu'entends-je ! Quoi ! vous seriez Dom Pédro de Lujan !

DOM PÉDRO.

Oui, mon ami.

TACON.

J'embrasse vos genoux.

DOM PÉDRO.

Où est mon fils ?

TACON.

Il sera ici dans un instant. Vous êtes son pere, son véritable pere !

DOM PÉDRO.

Il n'y a rien de si sûr.

TACON.

Oui, sûr comme ces choses-là le font.

DOM PÉDRO.

Apprends-moi donc pourquoi Lope ne m'a-t-il pas écrit ?

236 LA RESSEMBLANCE;

T A C O N.

Voilà qui m'embarrasse.

D O M P É D R O.

Est-ce qu'il auroit oublié ma tendre affection pour lui.

T A C O N.

Vous ne savez donc pas ce qui lui est arrivé ?

D O M P É D R O.

Moi , je ne fais rien.

T A C O N.

Ah ! Monsieur , c'est un malheur étrange , il a perdu la mémoire , il ne se souvient ni de vous , ni de sa maison , ni de sa famille , il s'oublie quelquefois lui-même , & sans moi il n'auroit jamais pensé à revenir à Madrid.

D O M P É D R O.

Comment donc ?

T A C O N.

Il y a onze mois & demi que je suis à son service , je le trouvai , Monsieur , pour la première fois , malade à la Havane.

D O M P É D R O.

Qu'est-ce qu'il avoit ?

T A C O N.

Un mal terrible , une paralysie , mais une paralysie comme on n'en voit point ; c'est celle dont parle Galien , & qui , suivant lui , fait perdre le jugement , toutes les facultés de l'ame ; c'est ce qui est arrivé à Monsieur votre fils , il avoit tout perdu sans exception ; mais comme en revenant des Philippines il avoit de l'argent , il se rendit à la Nouvelle-Espagne , & là il trouva un opérateur qui l'a traité ; à force de remèdes il a recouvré le jugement , mais la mémoire est restée au diable , au point qu'il a fallu lui rapprendre à lire , à écrire , & jusqu'à son nom même.

D O M P É D R O.

Voilà qui est bien triste.

T A C O N.

A cela près , il se porte à merveille. Par le moyen de ses amis , j'ai appris qui il étoit , & je l'ai ramené ici , sans qu'il s'en soit seulement aperçu.

D O M P É D R O.

Mais il a pourtant quelques idées ?

238 LA RESSEMBLANCE,

T A C O N.

Bien peu , pour signer son nom il faut que je le lui dise.

D O M P É D R O.

Cela m'afflige. Mais son mal est-il tout-à-fait incurable ?

T A C O N.

Les médecins disent qu'avec le tems cela reviendra ; au reste le meilleur remede c'est de le bien nourrir. Il y a apparence que chez lui le cerveau est desséché , il faut l'humecter par les vapeurs d'un estomac bien plein ; oh , il y a une grande correspondance entre la tête & l'estomac.



SCENE VI.

Les mêmes , D O M F E R N A N D.

D O M F E R N A N D , *à part.*

J E crois que je parviendrai à la toucher.

D O M P É D R O.

Ce que vous m'avez appris de son infirmité me paroît incroyable.

T A C O N.

Monsieur , le voilà.

D O M P É D R O.

Lope , mon cher enfant.

D O M F E R N A N D.

Je nê suis pas plus Lope que votre fils, Monsieur.

D O M P É D R O.

Si fait , si fait , tu es mon fils , embrasse-moi , mon bon ami. Quel accident ! tu ne te souviens plus de moi , mon pauvre garçon , hélas ! j'ai bien amèrement pleuré ta mort.

D O M F E R N A N D.

Monsieur , je suis obligé , en honneur , de vous avertir que vous vous méprenez , je ne suis rien de ce que je parois être , & je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu.

T A C O N.

Qu'est-ce que je vous ai dit ?

D O M L O U I S.

Cela fait compassion , c'est un accident bien étrange.

T A C O N.

Il n'y a rien de pareil.

240 LA RESSEMBLANCE;

DOM PÉDRO.

Quoi ! tu ne reconnois pas même ton pere ?

TACON.

Je vous dis que tout cela est inutile , il n'a de mémoire de rien , mais de rien du tout.

DOM PÉDRO.

Quel tourment !

TACON.

Monfieur , c'est-là Monfieur votre pere ; allons , tâchez de vous en rappeler quelque chose.

DOM FERNAND.

Où ce fou-là m'a-t-il empêtré ; je ne veux point avouer un mensonge comme celui-là.

DOM PÉDRO.

Oublier son pere , cela ne s'est jamais vu ; & sa sœur , il s'en souviendra peut-être.

TACON.

Brrrr , vous l'entendez bien , je vous dis qu'il ne fait pas même qui il est , ni où il est.

DOM LOUIS.

Il a l'air tout pensif , tout étonné.

DOM PÉDRO.

D O M P É D R O.

Le Ciel nous soit en aide. Allons, mon fils, viens, entre chez nous : tu verras ta sœur qui t'attend dans les gémissemens, dans les larmes ; ta maladie va peut-être un peu retarder son mariage ; mais n'importe, je te revois, cela me suffit.

T A C O N.

Eh bien , bourreau ! marcherez-vous ?

D O M F E R N A N D.

Allons, puisqu'il le faut, à la bonne heure ; voyons ce que cela deviendra.





SCENE VII.

*Le théâtre représente la maison de Don
Pédro & l'appartement de Dona Inès.*

DONA INÈS, DONA JUANA,
LÉONOR.

D O N A I N È S.

VENEZ ici, Madame, vous y ferez
en sûreté & vous pourrez m'y confier
avec moins d'inquiétude vos tristes
aventures.

D O N A J U A N A.

Puisse le Ciel, Madame, vous ré-
compenser d'une bonté si généreuse.
Je vous ai déjà appris comment mon
frère ayant eu une querelle chez moi,
& ayant laissé son ennemi pour mort,
fut obligé de se soustraire aux recher-
ches de la Justice. J'avois cru devoir dès
auparavant me soustraire aux siennes,
& je trouvai un asyle chez un ami qui
se chargea de me mettre en sûreté.
J'y ai été informée que mon amant

avoit été guéri de ses blessures, & qu'il étoit parti pour Madrid dont il étoit originaire. J'ai cru qu'il me seroit possible de l'y retrouver; je m'y suis rendue moi-même, mais mes efforts ne m'ont procuré aucun éclaircissement à mon sujet. Je vois trop clairement que le nom sous lequel il s'est fait connoître à moi, n'étoit pas le sien. J'allois me trouver seule ici sans secours, sans ressource, sans asyle, quand j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Daignez m'admettre au nombre des femmes qui vous servent, vous n'en aurez point de plus zélées ni de plus fideles. Je vous demande cette grace à genoux au nom de mes malheurs, de mon sexe & du vôtre. Que votre cœur s'attendrisse sur mon infortune!

D O N A I N È S.

Levez vous donc, ma chere, je vous jure que j'en suis pénétrée; je vous servirai de toute ma puissance, je parlerai à mon pere pour vous; je tâcherai de l'engager à vous laisser auprès de moi, bien plus pour jouir de votre amitié, que pour accepter vos services. En attendant, restez dans

L ij

224 LA RESSEMBLANCE,

mon appartement. Comment vous appelez-vous ?

D O N A J U A N A.

Dona Juana,

D O N A I N È S, à Léonor.

Allez, menez Madame dans mon cabinet.

D O M P É D R O, en dedans.

Qu'on avertisse ma fille de venir ici.

L É O N O R.

C'est Monsieur votre pere, Madame.

D O N A I N È S,

Ne vous montrez point : Léonor, conduisez-la dans votre chambre, entrez par cette porte. Que l'amour est une étrange passion ! j'en ai sous les yeux un terrible exemple, & je ne sais si je ne serai pas bientôt dans le cas d'éprouver moi-même de pareilles traverses. Mon pere s'obstine à me marier avec Dom Louis : malheureuse que je suis ! faut-il qu'on nous engage sans jamais consulter nos inclinations,



SCÈNE VIII.

Le théâtre (il faut toujours se le rappeler) représente plusieurs pièces à la fois. Dona Inès sort de celle où elle étoit pour entrer dans celle de devant, où se présentent dans le même tems par une autre porte, Dom Pédro, Dom Fernand & Tacon.

DONA INÈS, DOM PÉDRO,
DOM FERNAND, DOM
LOUIS, TACON.

DOM PÉDRO.

VIENS, ma chere fille; tiens, je te présente tout à la fois, un mari & un frere. Qu'as-tu à t'étonner? le bruit qui court de sa mort étoit faux comme tu vois.

DONA INÈS, *bas.*

Mais n'est-ce pas là le Cavalier que j'ai rencontré tantôt?.... Dissimulons.

DOM FERNAND, *à part.*

Ciel! voilà la Dame qui m'a si vivement touchée.

L iij

246 LA RESSEMBLANCE,

D O M P É D R O.

Qu'est-ce donc ? Vous voilà tous deux immobiles.

D O N A I N È S.

Quoi ! mon père , c'est-là ce cher frère que nous avons tant pleuré ?

D O M P É D R O.

Embrasse-le vite , ma fille : ne sois pas surprise , au reste , de ce qu'il te dira ; il a eu le malheur de perdre tout-à-fait la mémoire aux Indes.

D O M F E R N A N D , *à part.*

Je ne puis m'en dédire ; il faut garder un nom qui m'approche d'un objet qui m'est si cher.

D O M P É D R O.

Embrassez-la donc.

D O M F E R N A N D.

Volontiers. Si j'ai eu le malheur de perdre la mémoire , Madame , mon cœur n'en est pas moins sensible. Je vois avec transport que nous allons être unis par les liens de la tendresse & du sang : mais je préfère les premiers. Oui , Madame , aimons-nous , & que la parenté n'entre pour rien dans cet amour. Cette grace , si vous me l'ac-

cordez , saura me dédommager de toutes mes infortunes. Je ne regretterai pas la faculté de me rappeler les objets passés dans un moment où il ne me restera rien à désirer pour l'avenir.

D O M P É D R O.

Quel langage lui tiens-tu donc-là ? Allons , allons , je suis enchanté de vous voir tant de dispositions à vous aimer. Bon ! vous aurez le tems de faire connoissance ensemble.

T A C O N , *à part.*

Cela n'est pas malheureux , non , de recevoir du pere de sa maîtresse l'ordre de l'embrasser devant lui.

D O M P É D R O.

Oh là ! vous autres , qu'on prépare un appartement , qu'on mette la table , réjouissons-nous du retour de mon fils.

T A C O N.

Cela est bien dit : oui , la table , la table.

D O M F E R N A N D.

Je ne fais où j'en suis. Quelle bîsarre destinée qui m'ouvre un accès si facile auprès de la beauté que j'adore , & qui me présente à elle en qualité de

248 LA RESSEMBLANCE,

frere, tandis que mon cœur brûle de la passion la plus vive pour elle.

D O M L O U I S.

Je ne puis regarder que comme un bonheur l'arrivée de votre fils, dans le tems où vous vous préparez à couronner ma flamme par un heureux mariage.

D O M P É D R O.

La situation de Dom Lope, Monsieur, m'oblige à différer un peu cette alliance; quelque flatteuse qu'elle soit pour moi. La fête m'en paroîtroit bien plus douce, s'il pouvoit y assister en parfaite santé.

D O M F E R N A N D.

Ah! Tacon, qu'as-tu fait, Inès est promise, je suis perdu.

D O M P É D R O.

Il me semble qu'il est mieux depuis qu'il est entré ici. Allons, allons nous mettre à table.

T A C O N.

La paralysie va être souvent mise en jeu.

D O M F E R N A N D.

Mais à propos, je n'ai pas encore embrassé cette chère sœur : il faut me

le pardonner , car je ne l'ai jamais vue.

DOM PÉDRO.

Voilà son mal qui le reprend.

DOM LOUIS.

Oui , c'est sa mémoire qui lui manque.

DOM PÉDRO.

Il faut avoir des complaisances pour lui , ma fille. Embrasse-le.

DONA INÈS.

De tout mon cœur.

TACON.

Fort , fort , de peur qu'il ne l'oublie encore tout à l'heure.

DOM PÉDRO.

Allons , Dom Louis , allons ma fille ;
donnons tout ce jour à la joie.





SECONDE JOURNÉE.

*Le théâtre représente la rue devant la
maison de Dom Pédro.*



SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON,
magnifiquement habillés.

DOM FERNAND.

Non, Tacon, je ne puis me mettre
au-dessus de cet amour.

TACON.

Morbleu, Monsieur, ne vous jouez
pas à nous perdre. Voilà une passion
venue bien mal-à-propos : examinez
donc notre état actuel auprès de celui
d'hier, & songez qu'un bien être de
toute la vie, vaut mieux qu'une satis-
faction passagere.

COMÉDIE. 251

DOM FERNAND.

Non, je veux me déclarer & épouser Inès.

T A C O N.

Vous rêvez : vous ne l'approchez si facilement qu'en qualité de frere. En perdant ce titre, quel est celui qui vous resteroit ? y songez-vous ? on nous mettra tous deux à la porte & voilà tout.

DOM FERNAND.

Comment veux-tu que je reste dans le silence, quand je vois les nôces de Dom Louis prêtes à se faire ?

T A C O N.

Ne voyez-vous pas qu'il vous sera bien plus aisé d'y mettre obstacle avec le nom que vous portez aujourd'hui, qu'avec celui de rival ?

DOM FERNAND.

Mais si le véritable frere s'avise de revenir.

T A C O N.

Bon ! je vous garantis plus fils de Dom Pédro que lui.

DOM FERNAND.

Comment cela ?

L vj

252 LA RESSEMBLANCE,

T A C O N.

Comment! en pareille affaire c'est toujours le premier qui paroît qui l'emporte : la ressemblance entre vous & lui est parfaite ; on m'a fait voir un de ses portraits & je m'y ferois mépris moi-même. Il y a quatorze ans qu'on ne l'a vu ici. S'il reparoît tout le monde sera pour vous , & c'est lui qui fera l'imposteur.

D O M F E R N A N D.

Cela m'inquiète.

T A C O N.

Vous avez tort. Jugez de la prévention du vieillard en votre faveur, par sa crédulité pour l'histoire de la paralysie.

D O M F E R N A N D.

Le voilà.

T A C O N.

Songez que j'ai pris un autre nom, c'est Cerote que je m'appelle, & non plus Tacon.



SCÈNE II.

DOM PÉDRO, DOM FERNAND,
TACON.

DOM PÉDRO.

QUE fais-tu-là, Cerote?

TACON.

Monsieur, je viens de consulter les
Médecins, il n'y a point de remède.

DOM PÉDRO.

J'en suis bien fâché.

TACON, à Dom Fernand.

C'est votre pere.

DOM FERNAND.

Est-il heure de dîner? Allons; mais
dis-moi, qui est ce gentilhomme que
je n'ai jamais vu?

TACON.

Toujours de même.

DOM PÉDRO.

Veux-tu dîner, mon enfant?

T A C O N.

Dites que oui.

D O M F E R N A N D.

Eh ! mais ce n'est pas l'heure.

T A C O N.

Ventrebleu ! que vous importe : est-ce que vous devez vous en souvenir ?

D O M P É D R O.

Eh bien ! mon ami , comment te trouves-tu ? ton accident m'inquiète étrangement ; je veux marier ta sœur Inès , & j'aurois bien désiré que tu en fusses instruit & que tu pusses t'en souvenir.

D O M F E R N A N D , *bas.*

Je serois trop heureux si je pouvois l'oublier.

T A C O N.

Il me vient une idée , Monsieur ; il n'y a qu'à prendre du papier & lui écrire tout ce qu'il a à faire.

D O M F E R N A N D.

Vous mariez quelqu'un ; & qui est-ce , s'il vous plaît ?

DOM PÉDRO.

C'est ta sœur, les articles sont dressés.

DOM FERNAND.

Et elle mariée, que comptez-vous faire de moi ?

DOM PÉDRO.

Mais nous vivrons toujours ensemble, je pense.

DOM FERNAND.

Laissez-moi épouser Inès, nous ne nous quitterons pas par ce moyen.

DOM PÉDRO.

Ta sœur !

DOM FERNAND.

Pourquoi non ?

DOM PÉDRO.

Peux-tu parler ainsi ? ne t'ai-je pas dit qu'elle épousoit Dom Louis ?

DOM FERNAND.

Aurois-je le malheur de vous paroître indigne de votre alliance ?

DOM PÉDRO.

Il n'y est plus ; il paroît que cette idée l'affecte, il ne faut plus lui en parler.

256 LA RESSEMBLANCE ;

D O M F E R N A N D.

Je l'adore avec passion, elle ne fera jamais qu'à moi seul.

D O M P É D R O.

Il ne faut pas le contredire, il me fait pitié : tâches un peu de le ramener.

T A C O N.

Fournissez-lui une bonne table ; tant qu'il sera bien servi de ce côté-là, il n'y a rien à craindre.

D O M P É D R O.

Pour le tranquilliser, il n'y a qu'à lui dire que je veux bien le marier avec Inès. Je rentre là-dedans pour donner quelques ordres, car cela me déchire le cœur : toi, reste ici, je le ferai avertir dans un moment.



SCENE III.

DOM FERNAND, TACON;
UN FACTEUR.

DOM FERNAND.

JE ne fais ce qui arrivera de tout ceci; mais je crains bien de voir ma fraude découverte, de perdre ma maîtresse, & de me trouver l'ennemi irréconciliable de son pere, qui ne me pardonnera jamais d'avoir ainsi voulu le tromper.

TACON.

Bon, bon, il faut jouir du présent, & laisser l'avenir se dévoiler de lui-même. Pouvez-vous imaginer une situation plus heureuse que la vôtre? Vous arrivez à Madrid sans un sou, vous voilà riche à millions; vous faites en arrivant une maîtresse que vous ne deviez jamais espérer de revoir; vous la revoyez sur le champ; vous avez le droit de l'embrasser tant qu'il vous plaît sous les yeux de son pere & de son futur mari. Que diantre vous faut-

258 LA RESSEMBLANCE,

il de plus? Il me semble que voilà bien de l'ouvrage assez pour deux jours, sans compter deux repas qui m'ont bien raccommo^{dé}; mais que nous veut cet homme?

LE FACTEUR.

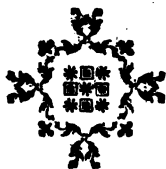
C'est pourtant-là la maison. Il y a une heure que j'appelle sans qu'on me réponde. Eh! Monsieur, je voudrois rendre cette lettre à Dom Pédro de Lujan.

T A C O N.

Il y a une heure qu'il est parti : si vous n'attendez que pour être payé du port, le voilà, laissez-moi la lettre.

LE FACTEUR.

La voilà, vous m'obligez beaucoup.



SCÈNE IV.

DOM PÉDRO, DOM FERNAND,
TACON, LE FACTEUR.

DOM PÉDRO.

Tout est prêt. (*Au Facteur.*) Que demandez-vous ?

LE FACTEUR.

C'est une lettre que j'apporte de la poste pour Dom Pedro de Lujan, & qui y est restée depuis long-tems : elle a été oubliée on ne sait comment.

DOM PÉDRO.

Voyons.

TACON.

C'est dommage qu'il soit arrivé si-tôt. Je conçois quelque mauvais augure de ce message-là.

DOM PÉDRO *regarde la signature & il s'écrie :*

Comment ! votre fils Dom Lope de Lujan ?

260 LA RESSEMBLANCE,

DOM FERNAND, *à part.*

Une lettre de son fils ! me voilà bien.

DOM PÉDRO.

Cela est étonnant ; écoute.*

DOM FERNAND, *à part.*

Je suis perdu.

DOM PÉDRO.

Voyez combien il y a de fripons en ce monde. (*Il lit.*)

» Monsieur mon cher pere , je viens
» d'arriver des Indes avec la dernière
» flotte : je serai forcé de m'y arrêter
» jusqu'à ce que je puisse m'arranger
» pour partir. J'ai une infinité de choses à vous dire que je réserve pour la
» première vue. Celle ci n'est que pour
» vous tirer d'inquiétude. Votre fils
» Dom Lope *Lujan* ».

Voilà une étrange friponnerie : le bruit aura couru que tu ne paroissais plus , & quelqu'un aura voulu essayer de me filouter ma succession.

DOM FERNAND.

Non , Monsieur , non , je ne suis pas votre fils , il faut que je vous l'avoue : la crainte de vous affliger , &

vos propres instances, m'on fait résoudre à en prendre le nom ; mais dès que Dom Lope reparoit , je le lui rends. Il ne me reste plus qu'à mourir, puisque la destinée qui s'acharne à me poursuivre, m'enleve tout d'un coup jusqu'aux espérances même qu'elle m'a données. (*Il s'en va.*)

D O M P É D R O.

Attends, attends, mon fils, je n'en aurai jamais d'autre que toi ; tu es mon fils, mon héritier ; je démêle toute la fourberie de cette lettre : cours donc après lui, Cerote, qu'attends-tu ? ramene-le chez moi au plus tôt.

T A C O N.

Vous avez fait là une belle besogne. De quoi diable aussi vous avisez-vous de lui communiquer une pareille nouvelle : j'aurai bien de la peine à présent à lui persuader que vous êtes son pere.

D O M P É D R O.

J'y cours aussi ; il est bien important de m'en assurer avant qu'il se termine à une nouvelle éclipse.



S C E N E V.

DOM LOPE *seul , en habit de voyage.*

ENFIN, graces au Ciel, me voilà donc dans ma chere patrie ! O patrie tant désirée ! ô terre natale que j'ai si souvent regrettée ! Je reconnois à peine les lieux ; tout me paroît étranger. Voilà pourtant, si je ne me trompe, la rue où demeueroit mon pere ; mais je ne me rappelle point la maison. Je vois sortir de celle-là un vieillard..... Ne feroit-ce point lui ? Au battement de cœur que j'éprouve je le jurerois. Il s'avance vers moi, il faut lui parler.



SCENE VI.

DOM LOPE, DOM PÉDRO.

DOM PÉDRO.

IL me fera tourner la tête.

DOM LOPE.

Monsieur..... s'il vous plaît.

DOM PÉDRO.

Ce garçon-là me pénètre de compassion : si Cerote , du moins , a pu le rencontrer.....

DOM LOPE.

Il faut qu'il ait quelque grand chagrin ; abordons - le. Seigneur , j'embrasse vos genoux , recevez les respects de Dom Lope votre fils qui est assez heureux pour vous embrasser après une si longue absence.

DOM PÉDRO.

Qu'est-ce que vous venez me parler de Dom Lope ?

264 LA RÉSEMBLANCE,

D O M L O P E.

Quoi ! vous ne reconnoissez pas Dom Lope votre fils ?

D O M P É D R O.

Passiez votre chemin, mon ami, & ne venez pas abuser de la situation où je me trouve. Dom Lope mon fils est chez moi en ce moment.

D O M L O P E.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Mon pere me méconnoît, & il m'annonce à moi-même qu'il a un autre fils. Auroit-on profité de mon éloignement pour prendre mon nom..... Mais non, Monsieur, je suis Dom Lope de Lujan. Si vous avez de la peine à me pardonner le long séjour que j'ai fait aux Indes, vous devez vous rappeler que.....

D O M P É D R O.

Ce que je me rappelle, Monsieur, c'est que je ne vous connois pas & que je ne veux vous connoître en aucune maniere. J'ai retrouvé mon fils qui arrive des Indes, il est chez moi très-content d'avoir retrouvé son pere & son bien. Adressez-vous à d'autres.

DOM LOPE.

DOM LOPE.

Je m'y perds, Monsieur; prenez garde qu'on vous trompe, je vous le répète.....

DOM PÉDRO.

Ouais. Vous êtes apparemment l'homme de la lettre, mais vous n'y gagnerez rien: vous êtes venu trop tard: mon fils a pris les devants. Adieu.

SCÈNE VII.

DOM LOPE, *seul.*

YA-T-IL jamais eu d'aventure pareille! Après les dangers de toute espèce que j'ai éprouvés sur la mer, je ne pouvois pas m'attendre à en courir encore un plus grand à la porte de la maison paternelle. N'est-ce donc pas assez d'avoir perdu ma maîtresse, d'avoir été percé de coups par un frere barbare, & de m'être trouvé hors d'état de la secourir au moment où elle en avoit le plus de besoin? Ne suffit-il pas, pour me mettre au désespoir, de

166 LA RESSEMBLANCE,

l'incertitude où je suis sur le fort funeste de cet objet de mon amour, sans que mon cœur soit encore déchiré par une réception comme celle que je viens d'éprouver ? Mais mon père n'auroit-il pas quelquefois été informé de mon aventure ? ne voudroit-il pas m'en punir par une froideur affectée ? Enfin il faut que je sache ce qui en est avant la nuit : je prétends être éclairci de tout. (*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

DOM FERNAND, TACON.

DOM FERNAND,

TACON, c'en est assez, nous ne pouvons pas aller plus loin. Je suis perdu, je suis le plus infortuné des hommes. Le fils de Dom Pédro arrive ; il faut que je renonce à sa fille ; je suis au désespoir.

TACON.

Ma foi, Monsieur, vous êtes un terrible homme aussi. Que diable vous importe ? Mais mettez-vous donc dans

la tête , que quand il arriveroit au bon homme une voiture de fils toute entiere , vous ne cesseriez pas pour cela d'être le sien. Songez donc que si vous vous éloignez un instant de la maison , il n'y a plus rien à faire auprès d'Inès.

DOM FERNAND.

Mais si son frere revient , que veux-tu que je fasse ?

TACON.

D'abord nous avons empaumé le bon homme ; il donneroit le démenti à son propre fils , s'il le retrouvait devant ses yeux. Mais en supposant qu'il vînt à toute force à se désabuser , qu'auroit-il à vous dire ? N'avez-vous pas résisté tant que vous avez pu ? Et si tout cela n'a pas le pouvoir de vous ébranler , rendez-vous du moins aux apprêts du souper dont j'ai été témoin oculaire. Il y a , Monsieur , des poulardes , mais des poulardes Ah ! il seroit trop affreux de les laisser manger par d'autres. Allons , un peu d'humanité.

DOM FERNAND.

Entrons pour revoir ma chere Inès,
M ij

Oui, oui, maintenez-vous auprès de son pere; allez, vous ferez son fils en dépit de tout, & quand même l'autre fils, pour justifier de sa naissance, rapporteroit un certificat de la sage-femme, morbleu..., (*Ils s'en vont.*)



S C E N E IX.

DONA INÈS, DONA JUANA;
LÉONOR.

D O N A J U A N A.

Vous me paroissez toute triste, Madame, & la part que je prends à vos chagrins, m'affecte aussi vivement que les miens propres : si vous le pouvez, confiez-m'en la cause.

D O N A I N È S.

Hélas ! que puis-je vous dire ? vous ne saurez que trop tôt d'où naît la douleur qui me dévore.

D O N A J U A N A.

Je voudrois, au prix de ma vie, trouver moyen de l'adoucir.

DONA INÈS.

Je vois bien que mon pere ne s'est pas trompé au jugement qu'il a porté de vous, en me permettant de vous garder auprès de moi. Avez-vous vu, Léonor, si mon frere est de retour?

LÉONOR.

Oui, Madame; on a eu bien de la peine à le ramener; je ne l'ai pas aperçu lui-même; mais j'ai vu son valet qui a contribué beaucoup à lui faire perdre le ressentiment de ce qui s'est passé.

DONA INÈS.

Juana, voilà la nuit qui vient; voyez à faire allumer les bougies; je voudrois être seule pour m'occuper du tourment qui me perce le cœur. Jamais peut-être personne ne s'est vu dans une situation aussi cruelle. Les discours de mon frere me jettent dans les plus terribles allarmes. Il dit qu'il n'est pas mon frere; il suspend mon mariage; il me regarde avec des yeux pleins de la passion la plus vive; a-t-il en effet quelque secret à dévoiler? Y auroit-il une méprise sur son compte? Que veut-il? Quelles sont

ses vues ? Voilà en effet un frere bien étrange : il ne veut pas que sa sœur se marie : il lui fait la cour avec une assiduité & une ardeur qui me paroissent un peu suspectes. Il ne semble pas que son défaut de mémoire le gêne beaucoup de ce côté-là. Mais voilà Cerote qui entre , tâchons de découvrir quelque chose.



S C E N E X.

LÉONOR, TACON.

T A C O N.

AH ! Léonor, comment te portes-tu ; mon cœur ?

L É O N O R.

Très-bien , mon cher ami ; & ton Maître, comment va-t-il ?

T A C O N.

(*A part.*) Voilà une curieuse qu'il faut écarter. (*Haut.*) On t'appelle là-bas ; cours , car le vieillard s'impatiente.

L É O N O R.

Je le retrouverai dans un autre moment.

T A C O N.

Rions ici un peu à notre aise, c'est la scène la plus plaisante là-dedans. Tout le monde est autour de mon Maître à lui faire la leçon; on travaille à lui raccommoier sa mémoire; on veut qu'il ait toujours à la main un petit billet où le bon homme a écrit de sa main, *Dom Lope Lujan est ton pere, mon cher fils, Inès est ta sœur*, & puis il lui fait passer en revue les noms de tous les gens de la maison. Avec tout cela le paralytique ne me paroît point disciplinable: il ne veut pas se souvenir qu'Inès n'est que sa sœur, & je crains qu'au premier moment, il ne se trouve le gendre de son pere.



SCENE XI.

DOM LOPE, TACON.

DOM LOPE.

MONSIEUR, un mot.

TACON.

Qui donc entre ici de la sorte?

DOM LOPE.

Je voudrois savoir.....

TACON.

Vous devriez savoir qu'il y a une porte & qu'on frappe avant que d'entrer.

DOM LOPE.

Doucement : êtes-vous de la maison?

TACON.

Non, je suis de la Chine apparemment.

DOM LOPE.

Vous devez m'excuser, je suis étranger.

T A C O N, *à part.*

Ne feroit-ce pas là le diable de fils ?
Il sent le fils à pleine bouche : voyons
un peu. Comment ! morbleu, il res-
semble à mon Maître comme deux
gouttes d'eau.

D O M L O P E.

Est ce ici que demeure Dom Pédro
Lujan, oui, ou non ?

T A C O N.

C'est ici.

D O M L O P E.

Que dit-on de son fils ?

T A C O N.

(*Bas.*) Nous y voilà. (*Haut.*) Son
fils ! mais il est ici ; il n'y a pas huit
jours qu'il est revenu des Indes.

D O M L O P E.

(*Bas.*) Il y a ici quelque imposture,
m'en voilà certain. (*Haut.*) Savez-vous
bien que ce personnage, quel qu'il soit,
n'est pas le fils de la maison ?

T A C O N.

(*Bas.*) Je m'en étois bien douté, il
faut m'en défaire. (*Haut.*) Je ne fais
ce que vous venez me conter ici. Bon-
soir, mon Maître va se coucher, il

M v

274 LA RESSEMBLANCE,
faut que j'aïlle le déshabiller. Adieu.

D O M L O P E.

Et qui est votre Maître ?

T A C O N.

Le fils du logis.

D O M L O P E.

C'est une ruse que tout cela ; l'homme qui paroît ici n'est pas Dom Lope. Je fais que c'est un tour que l'on joue au pere pour épouser sa fille.

T A C O N.

Ma foi, vous en savez plus que moi.

D O M L O P E.

Je veux parler à Dom Pédro pour m'éclaircir.

T A C O N.

Oui, vraiment, il est bien tems. Allez, il est couché ; revenez demain.

D O M L O P E.

Maraud, je t'apprendrai.....

T A C O N.

Oh ! vous êtes de mauvais humeur, je vous quitte la place. Bon soir, je vais me coucher aussi.

SCENE XII.

Les mêmes, DOM FERNAND.

DOM FERNAND.

QU'EST-CE donc que j'entends ?

T A C O N.

Vous arrivez à propos ; c'est un faquin que j'aurois jetté dehors à grands coups de pied, s'il en valoit la peine...

DOM FERNAND.

Que vois-je ? C'est l'insolent qui a séduit ma sœur. Ah ! traître.....

T A C O N.

Que diable.

DOM LOPE.

Voilà le frere de ma maîtresse de Seville, vengeons-nous.....

T A C O N.

Au secours, on assassine mon Maître *(Il s'enfuit, tombe & la lumière s'éteint.)*

DOM FERNAND.

Va, lâche, l'honneur m'éclaire &
M vj

176 LA RESSEMBLANCE ;

cette lumière me manque. Je vois assez pour achever ce que j'ai commencé dans Seville , & t'arracher une vie que tu n'emploies qu'à me déshonorer.

D O M L O P E , *à part.*

Ne feroit-ce pas là l'homme qui prend mon nom pour se venger de moi ? apparemment.....

D O M F E R N A N D.

Quand tu te cacherois au fond des entrailles de la terre , tu ne te déroberois pas à mon ressentiment.

(Ils se cherchent à tâtons.)

D O M L O P E.

Et où donc es-tu , toi qui menaces avec tant d'insolence ?



SCENE XIII.

*Les mêmes, DONA JUANA une
bougie à la main.*

J'AI entendu du bruit ici : sachons ce que c'est.

D O M L O P E.

O Ciel ! voilà embarras sur embar-

ras. N'est-ce pas là la dame de Seville?

D O N A J U A N A.

Que vois-je?

D O M F E R N A N D.

Comment! malheureuse, tu oses te présenter ici? C'est donc pour recevoir le châtiment de ta lâcheté.....

D O N A J U A N A.

C'est mon frère..... (*A Dom Lope.*)
Secourez-moi, Monsieur.

D O M L O P E.

Ne craignez rien.

(*Au moment où ils se rapprochent, Juana qui tient la lumière la laisse tomber.*)

D O N A J U A N A.

Je suis si troublée, que la bougie m'est échappée: tâchons de trouver la porte. (*Elle rencontre Dom Lope.*)

D O M L O P E, à Dona Juana.

Bon! je vous trouve, Madame; suivez-moi; je vais d'abord vous mettre en sûreté: c'est mon premier devoir, & je reviens ensuite consommer la vengeance qui m'est due.

278 LA RESSEMBLANCE;

DOM FERNAND. 3

Vous ne sortirez point, malheureuse, que je n'aie fait couler tout votre sang. Bon, je tiens la porte; il faut qu'ils passent par ici.



SCENE XIV.

DOM FERNAND, DOM PÉDRO
à la porte.

DOM PÉDRO.

IL y a du fracas ici. Ne seroit-ce pas Dom Louis qui seroit venu pour se venger du retard de ses nœces. Des lumieres, holà Léonor, Cerote, du monde donc.

DOM FERNAND.

C'est Dom Pédro, il faudroit l'empêcher d'entrer jusqu'à ce que j'aie satisfait ma vengeance.

DOM PÉDRO.

N'entends-je pas la voix de Dom Lope? De la lumiere donc. (*On en apporte.*)

DOM FERNAND, *ne voyant plus personne.*

Que sont-ils devenus ?

DOM PÉDRO.

Qu'as-tu donc, mon enfant ?

DOM FERNAND.

J'ai trouvé un homme enfermé ; le perfide s'est échappé, je ne fais comment & m'a laissé couvert de honte.

DOM PÉDRO.

Prends garde, mon fils, que personne n'a pu sortir sans être vu : c'est moi qui suis venu à ta voix.

DOM FERNAND.

(*Bas.*) M'ouvrirai-je à lui, ou garderai-je le silence ? Non, il faut parler. Il faut savoir ce qui amène ici cet homme avec ma sœur, il faut assurer ma vengeance. (*Haut.*) Apprenez, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur ; votre tendresse pour Dom Lope vous aveugle : & je ne la mérite pas, car je ne suis point Dom Lope ; ainsi permettez-moi de sortir & d'aller chercher l'ennemi qui m'outrage. Ne doutez pas de ce que je vous dis : rien n'est si vrai, foi de gentilhomme.

180 LA RESSEMBLANCE ;

D O M P É D R O.

Est-il possible , mon cher fils , que tu prennes si fort à cœur des idées aussi peu solides. Ne vois-tu pas que ce sont des chimères , des fantômes qui ne naissent que de ton imagination ? ce sont des suites de ta maladie. Où veux-tu aller , dis ? songes dans quelles allarmes me jetteroit ton absence. Jettes un peu les yeux sur ce papier que je t'ai donné pour te rafraîchir la mémoire de ce que tu es.

D O M F E R N A N D.

Eh ! non , Monsieur , je ne fais que trop ce que je dis : j'ai vu ici un homme avec la cruelle qui est cause de tous mes chagrins.

D O M P É D R O.

Comment ! ta sœur Inès ; mais tu n'y penses pas. Va , son cœur est plus pur que le jour : tes soupçons lui font insulte. Viens.

D O M F E R N A N D.

Ce n'est pas elle non plus dont je me plains. Je vous quitte : je voudrois pouvoir me cacher à moi-même.

D O M P É D R O.

Je ne puis le retenir ; le contredire

plus long-tems, ce feroit peut-être risquer de lui nuire. Eh bien ! seras-tu bientôt de retour, mon fils ?

DOM FERNAND.

Dès que je serai vengé.

DOM PÉDRO.

Allons donc : il n'y a plus de péril du moins, dès que son ennemi n'existe que dans sa tête dérangée. Ayons patience.





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM FERNAND, TACON.

D O M F E R N A N D.

JE suis perdu, Tacon ; je n'ai plus de ressource. Il ne m'a pas été possible de retrouver mon ennemi. L'amour & le desir de la vengeance me tourmentent également ; je ne fais quel parti prendre pour les satisfaire l'un & l'autre.

T A C O N.

Il est vrai que le cas est embarrassant.

D O M F E R N A N D.

Il faut oublier l'amour , je le sens bien , l'honneur m'en fait un devoir , mon ennemi est son frere ; je suis forcé à lui arracher la vie. Si je pouvois du moins une fois parler à Inès sans témoins. Va l'avertir que je suis ici , &

que je desirerois l'entretenir sans que Dom Pédro le sache.

T A C O N.

Ma foi je n'irai pas loin, car la voilà qui vient sur mes pas.



SCENE II.

DOM FERNAND & TACON
qui se tiennent à l'écart, DONA
INÈS, LÉONOR.

D O N A I N È S.

LÉONOR, savez-vous si Dom Lope
est rentré?

L É O N O R.

Monsieur a été dès le matin pour
le chercher, & il n'a pas pu le trou-
ver.

D O N A I N È S.

Sentiment importun qui me dé-
chire, que me veux-tu? Je ne fais
quel mouvement inconnu m'agite : je
crains moi-même de l'approfondir :
~~mais~~ qui ose ainsi me surprendre &

284 LA RESSEMBLANCE,

me dérober des secrets que je n'ose m'avouer à moi-même ?

DOM FERNAND.

Un malheureux qui veut vous apprendre les siens. Inès, ma divine Inès, il ne m'est pas possible de vivre sans vous.

LÉONOR.

Voilà une mémoire qui ne me paroît pas si foible.

DONA INÈS.

Quel langage me tenez-vous, mon frere ?

DOM FERNAND.

Laissez, laissez ce nom funeste qui fait mon malheur ; je ne suis point votre frere : je suis le plus humble, le plus fidele de vos adorateurs.

LÉONOR.

Ce frere-là m'a l'air d'être atteint d'un mal incurable.

DONA INÈS.

Que dites-vous, Dom Lope ?

DOM FERNAND.

Ah ! foyez désabusée : apprenez ce qu'il est de l'intérêt de mon amour que vous n'ignoriez pas plus long-tems. Je

ne suis point Dom Lope : je me nomme Dom Fernand de Ribera. Il n'y a de réel dans tout ce qui s'est passé ici depuis mon arrivée, que ma passion pour vous. La perte apparente de ma mémoire est une ruse de Tacon, à laquelle je me suis prêté pour avoir la permission de vous voir plus longtemps.

D O N A I N È S.

Je ne fais que croire.

D O M F E R N A N D.

Je vous dis la vérité pure.

D O N A I N È S.

Léonor, allez prendre garde si mon pere entre.

• L É O N O R.

Il me semble que le frere ne perdra rien à se défraterniser.

D O N A I N È S.

Vous me jetez dans une surprise dont je ne puis revenir.

D O M F E R N A N D.

Vous faut-il d'autres preuves que mon opposition au mariage de Dom Louis avec vous? Croyez-vous que je l'aurois combattu avec tant d'acharne-

286 LA RESSEMBLANCE;

nement , si je ne voyois en lui un rival
qui me désespere ? Inès , ma chere
Inès , revenez de votre erreur ; par-
donnez-moi de vous avoir trompée en
faveur du motif qui m'y a engagé.

D O N A I N È S.

Mais où sera donc mon frere , si
vous ne l'êtes pas ?

D O M F E R N A N D.

Ah ! ne m'en parlez pas ; songez
seulement que vous voyez en moi l'a-
mant le plus fidele , & ne prononcez
pas devant moi un nom qui me rap-
pelle tous mes malheurs.

D O N A I N È S.

Si ce que vous dites est vrai , pour-
quoi ne pas vous déclarer à mon pere ?

D O M F E R N A N D.

Il y a un obstacle.

D O N A I N È S.

Quel est-il ?

D O M F E R N A N D.

Je ne puis vous en instruire.

D O N A I N È S.

Quoi ! vous avez des secrets pour
moi ?

DOM FERNAND.

Mon honneur en dépend : il faut
que je me venge.

DONA INÈS.

De qui ?

DOM FERNAND.

De celui qui m'a outragé.

DONA INÈS.

Où avez-vous reçu cet affront ?

DOM FERNAND.

Ici même, dans cette maison, où
j'ai trouvé tout à la fois la mort & la
vie.

DONA INÈS.

Parlez-moi donc plus clairement,
ou j'en reviendrai à croire que ces dis-
cours sans suite ne font qu'un effet
de votre maladie.

DOM FERNAND.

Apprenez-moi du moins une chose
qu'il m'importe de savoir.

DONA INÈS.

Quelle chose ?

DOM FERNAND.

Cette femme que j'ai trouvée ici
cette nuit, quelle est-elle ? comment

y est-elle venue ? comment en est-elle sortie ?

D O N A I N È S.

Que vous importe ? Mais cette demande , votre agitation , les soupirs que son nom vous arrachent portent dans mon cœur un trait de lumière qui lui développe l'état du vôtre. Un intérêt si vif ne part pas d'un attachement médiocre. Qui que vous soyez, je vois trop que je suis dupe de vos ruses ; c'est elle que vous cherchez ici. Comme frère ou comme amant vous m'avez trompée ; allez chercher l'indigne objet de votre flamme, & ne vous présentez jamais à mes yeux.

D O M F E R N A N D.

Vous me déchirez le cœur ; non, c'est vous & vous seule que j'adore. Apprenez.....

L É O N O R.

Votre pere, Madame qui arrive.

D O M F E R N A N D.

Je me retire : je ne puis me résoudre à paroître devant lui.

D O N A I N È S.

Léonor, que dis-tu de tout cela ?

L É O N O R.

Ma foi, Madame, je n'y entends rien.

SCENE

SCENE III.

DOM PÉDRO, DONA INÈS,
LÉONOR, TACON.

DOM PÉDRO.

LA maladie de ce malheureux garçon me mettra au tombeau.

DONA INÈS.

Avez-vous trouvé Dom Lope, mon pere ?

DOM PÉDRO.

Non, je n'ai pu rencontrer ni lui ;
ni son valet.

DONA INÈS.

Si son absence n'est qu'une suite de son infirmité, il ne tardera pas à revenir, mais il y a une chose qui m'inquiete. Depuis la querelle de cette nuit, la nouvelle fille-de-chambre que j'ai recue a disparue en même-temps que mon frere sans avertir de rien.

Tome III.

N

290 LA RESSEMBLANCE,

DOM PEDRO.

Et si c'étoit pour elle qu'il est sorti de chez moi ! vous aviez là un bon sujet.

DONA INÈS.

Je ne l'ai prise que par votre permission.

DOM PEDRO.

J'ai été cruellement trompé à son air de sagesse : mais allez-vous-en à votre appartement. Voici le valet de mon fils, il faut que je m'éclaircisse une bonne fois de tout ceci.

TACON.

Tout va de mal en pis. Mon fou de Maître n'aura pas le fou demain : allons il faut demander mon congé.

DOM PEDRO.

Pourquoi donc ton congé ? est-ce que ton zèle se rebute ?

TACON.

Monsieur, tout ceci dure trop longtemps.

DOM PEDRO.

Tu veux donc me faire mourir ; je te croyois plus d'attachement pour ton Maître.

T A C O N.

Mais s'il ne revient pas, que puis-je y faire?

D O M P É D R O.

Est-ce que tu ne sçais pas où il est ? parle Cerote ; je mourrai , s'il faut que je sois encore long-tems sans le voir.

T A C O N.

Vrai, comme vous êtes son pere, je ne puis vous en rien apprendre.

D O M P É D R O.

Mais que t'a-t-il dit en te quittant ?

T A C O N.

Qu'il n'avoit pas besoin de moi.

D O M P É D R O.

Apprends - moi donc du moins la cause de son ressentiment , & le motif qui l'a fait résoudre à s'éloigner avec tant d'obstination.

T A C O N.

Je vous le dirois bien , si je n'avois pas peur de lui. (*Bas.*) Voyons si je pourrai tirer quelque chose de lui pour nous servir demain quand nous nous trouverons à la besace. (*Haut.*) Vous savez bien ce rude homme con-

292 LA RESSEMBLANCE ;

tre qui il se battoit , eh bien , c'est un homme à qui il doit de l'argent , il lui en avoit d'abord prêté que l'autre lui a rendu ; mais depuis que mon Maître est devenu débiteur , il n'y a pas eu moyen de le faire payer.

D O M P É D R O.

Pourquoi ?

T A C O N.

Parce qu'il ne s'en souvenoit plus ; & chaque fois qu'il rencontroit son créancier , il lui demandoit toujours de le payer , comme s'il eût été le redevable.

D O M P É D R O.

Comment pouvoit-il se souvenir d'un prêt , s'il oublioit l'autre.

T A C O N.

Oh ! c'est qu'il n'oublie que l'argent qu'il doit ; il se souvient à merveille de ce qu'on lui doit.

D O M P É D R O.

Et ils se battoient pour cela ?

T A C O N.

Pour cela même.

D O M P É D R O.

La somme est-elle forte ?

T A C O N.

Cent écus, pas davantage.

D O M P É D R O.

Eh bien! il faut les payer; je vais te les remettre, tu les porteras à ce vilain homme là, afin qu'il ne revienne plus.

T A C O N.

C'est le moyen le plus simple : Dom Lope sera de retour au moment où cette dette sera acquittée.

D O M P É D R O.

Je vais te les chercher dans mon bureau, j'en ai ici la clef. (*Il cherche.*) Eh! mais, où l'aurois-je donc mise? je ne la trouve pas. Ah! la voilà, je l'oubliois aussi.

T A C O N.

Vous verrez que c'est le mal qui gagne.

D O M P É D R O.

Attends-moi-là, je n'ai rien de plus pressé que de finir cette affaire.





SCENE IV.

DONA INÈS, LÉONOR;
TACON.

D O N A I N È S.

LÉONOR, j'ai entendu d'ici tout ce qu'a dit mon pere; puisqu'il s'en est allé, & que le Valet est resté seul, il faut que je sache à quoi m'en tenir.

T A C O N.

Je vois la sœur Inès qui vient à moi; comment esquiver une conversation qui va m'embarrasser?

D O N A I N È S.

Où est votre Maître?

T A C O N.

Madame..... En vérité.

D O N A I N È S.

J'entends; il est avec la divinité qu'il a enlevée d'ici. L'ingrat! il dit qu'il m'aime, il surprend mon cœur par une affectation trompeuse des sentimens les plus tendres, & il m'abandonne pour un pareil objet.

COMÉDIE. 295

T A C O N.

Il y a là de la colere.

D O N A I N È S.

Voilà donc comme il prouve son attachement ?

T A C O N.

Madame , le tems est un grand maître ; un peu de patience ; mais que vois-je , bon Dieu !



S C E N E V.

Les mêmes, DOM LOPE.

D O M L O P E.

D O M Lope Lujan est-il ici ?

D O N A I N È S.

Qui ose donc entrer de la sorte ?

D O M L O P E.

Seroit-ce-là ma sœur ? Le cœur me tressaille de joie & d'inquiétude.

D O N A I N È S.

Que cherchez-vous, Monsieur ?

N iv

296 LA RESSEMBLANCE;

D O M L O P E.

Excusez, Madame, ma hardiesse. J'aurois voulu parler à Dom Lope; j'ai entendu dire qu'il étoit malade, & mon amitié pour lui me fait desirer de le voir.

D O N A I N È S.

C'est à mon pere qu'il faut vous adresser pour cela. (*A part.*) Je ne saurai encore rien d'aujourd'hui. (*Elle s'en va.*)

D O M L O P E, à Léonor.

Ne pourriez-vous pas m'apprendre quel est le mal de Dom Lope?

L É O N O R.

Mais il a perdu la mémoire, à ce que l'on dit.

D O M L O P E.

Son pere en est bien affligé, sans doute?

L É O N O R.

Vous pouvez bien l'imaginer.

D O M L O P E.

Mais pourrai-je lui parler, au malade?

T A C O N.

Je vais voir.

D O M L O P E.

Vous me ferez plaisir de lui dire
qu'il faut absolument que je lui parle.



S C E N E VI.

DOM PÉDRO, DOM LOPE;
T A C O N.

D O M P É D R O.

Voici l'argent.

T A C O N.

Prenez garde à vous, voilà l'homme
en question.

D O M P É D R O.

Que voulez-vous, Monsieur ?

D O M L O P E.

Embrasser vos genoux, vous recon-
noître pour mon pere.

D O M P É D R O.

Son pere !

N v

T A C O N.

Ce fera auffi l'homme à la lettre!
Ah! l'adroit fripon.

D O M P É D R O.

Je n'en ferai pas dupe; sortez de
chez moi, Monsieur, je ne vous con-
nois pas.

D O M L O P E.

Je suis bien malheureux! mais le
fourbe qui abuse de votre crédulité
me le payera bien cher.

D O M P É D R O.

Oui, vous ferez payé; ce Valet
vous remettra la somme que mon fils
vous doit, & pour laquelle vous vou-
liez l'assassiner lâchement cette nuit.

D O M L O P E.

Moi! assassiner pour de l'argent!

D O M P É D R O.

En voilà assez.

D O M L O P E.

Je vois que votre cœur est fermé
pour moi, un fourbe s'en est emparé
à mon préjudice; & par un prodige
que je ne conçois pas, vous rejetez
votre propre sang pour donner toute
votre tendresse à un imposteur qui en
est indigne.

T A C O N.

Monfieur, voulez-vous perdre encore beaucoup de tems à écouter toutes ces rêveries.

D O M P É D R O.

Non, allons-nous en. Adieu, Monfieur, prenez une autre fois mieux vos mefures; & pour vous dire le fils d'un homme qui ne vous connoît pas, adrefsez-vous à quelqu'un qui n'ait pas encore revu le fien.

D O M L O P E *feul,*

Il eft inexorable; que deviendrai-je? Faut-il le fuivre? mais il m'accable de reproches & de foupçons honteux. Me jeter aux pieds de ma fœur! elle me méconnoît avec autant d'inhumanité. M'en retourner aux Indes d'où je viens! hélas! dans la trifte conjoncture où je me trouve, ce feroit peut-être le parti le plus fage; mais abandonnerai-je mon nom, ma fortune & mes droits, à l'impoſteur qui a ofé les ufurper? Non, cherchons fa fœur: produifons à fes yeux ce témoin terrible qui le fera rougir s'il eft fufceptible de quelques ſentimens d'honneur. (*Il s'en va.*)

N vj



S C E N E VII.

DONA INÈS, LÉONOR *par un
côté*, DOM FERNAND & TACON
par l'autre.

L É O N O R.

MADAME, je crains qu'il y ait bientôt ici du fracas; je vois courir à grands pas ce frere si singulier avec Cerote qui lui aura sans doute rendu compte de tout ce qui s'est passé ici.

D O N A I N È S.

Je suis dans une confusion d'idées inexprimables : car, enfin, si le Cavalier qui sort d'ici est le véritable Dom Lope, il est bien à plaindre; & si l'autre n'a feint de l'être que pour couvrir sa passion & se rapprocher de sa maîtresse à qui la pitié m'avoit engagé à donner un asyle, il est bien haïssable : mais je le vois : pour le coup je saurai ce qu'il en est.

D O M F E R N A N D.

Je ne vous ai jamais rien caché;

adorable Inès; mais de toutes les vérités que je vous ai dites, la plus certaine, la plus incontestable, c'est la violence de la passion dont je brûle pour vous.

* D O N À I N È S.

Monsieur, qui que vous soyez, apprenez-moi donc enfin quelles sont vos intentions, & quel objet vous avez eu, soit en vous fixant ici sous un nom dont vous respectez bien peu les devoirs, soit en enlevant d'une maison qui devoit être sacrée pour vous, une fille que j'y avois retirée? N'êtes-vous entré chez moi que pour y mettre le trouble? Vous dites que vous n'êtes pas mon frere; vous affectez une violente passion pour moi, & dans le même instant vous prodiguez vos vœux à une étrangere qui peut-être en est indigne! Vous faites le malheur de Dom Louis; vous mettez au désespoir un Cavalier qui se dit mon véritable frere, qui vient ici réclamer les droits qu'il prétend de la nature, & qu'on lui conteste avec outrage à cause de vous. Mon pere n'est ni moins inquiet, ni moins embarrassé; & moi qui n'ose dépeindre ma si-

302 LA RESSEMBLANCE;

tuation, tant elle me paroît étonnante à moi-même, j'attends en tremblant que vous me donniez des lumières suffisantes pour m'aider à prendre un parti.

D O M F E R N A N D.

N'accablez point, Madame, un malheureux qui se reproche tous les maux qu'il a faits innocemment; mais je suis prêt à les expier. Dom Louis, votre frère, votre père & vous, vous ne tarderez pas à être satisfaits. Je vais vous fuir, Madame, j'emporterai dans mon cœur l'amour qui le remplit; mais ce feu l'aura bientôt consumé loin de vous, & j'aurai du moins la consolation de ne pas survivre longtemps au malheur affreux de vous avoir déplu.

D O N A I N È S.

Vous me parlez toujours d'amour comme si je pouvois oublier l'enlèvement de cette nuit & la malheureuse qui.....

D O M F E R N A N D.

Ne me parlez pas de cet événement qui me couvre de honte; mais croyez que je ne vous ai pas offensée; croyez que ma flamme est pure & sincère comme mon cœur.



SCENE VIII.

Les mêmes, DOM PÉDRO qui ne se montre pas.

DOM PÉDRO.

VOILA Inès & Dom Lope ensemble; ce pauvre garçon est donc enfin revenu; son Valet aura eu l'adresse de le ramener & de lui tranquilliser l'esprit sur sa dette. Il fait apparemment des excuses à sa sœur; il faut un peu que je l'entende d'ici & que je sache ce qu'il peut lui dire.

Dona Inès & Dom Lope sont supposés avoir toujours continué leur entretien pendant ce court monologue : Inès est adoucie, elle répond.

DONA INÈS.

Mon pere refuse de croire que ce Cavalier qui vient de venir soit son fils. D'où vous est venue l'idée de prendre son nom?

DOM FERNAND.

L'amour seul que je me suis senti

304 LA RESSEMBLANCE;

pour vous , m'a déterminé à cette ruse.

D O N A I N È S.

Ne valoit-il pas mieux vous ouvrir tout d'un coup à mon pere ?

D O M F E R N A N D.

Eh ! le pouvois-je dans un moment où il avoit donné sa parole à Dom Louis ?

D O M P É D R O.

Il est bien étonnant que sa cervelle soit frappée de l'idée d'épouser sa sœur : on n'a jamais vu de manie comme celle-là.

D O M F E R N A N D.

A présent que vous êtes instruite de tout , ma chere Inès , tracez-moi le chemin qu'il faut que je suive pour réussir à vous obtenir de Dom Pédro.

D O N A I N È S.

Est-ce donc à moi à vous diriger dans une pareille entreprise ?

D O M F E R N A N D.

Si mon amour vous avoit touchée , vous seriez la première à m'indiquer des ressources.

COMÉDIE. 305
DOM PÉDRO.

Mais cela dure long-tems , il faut interrompre cet entretien-là ; sa sœur fait semblant de se prêter à sa folie pour ne le pas attrister.





SCENE IX.

*Dans le tems que Dom Pédro va joindre
Inès & Dom Fernand, Dom Lope
paroît avec Dona Juana, & s'arrête
au fond du théâtre.*

DOM PÉDRO, DONA INÈS,
DOM FERNAND, DONA
JUANA, DOM LOPE.

DOM LOPE, à *Dona Juana* :

J'AI besoin de votre secours, Madame; tâchez de persuader à ma sœur la vérité de tout ce que vous avez à lui apprendre. Je vous ferai signe quand il sera tems de vous montrer.

DOM PÉDRO.

Bonjour Lope, mon enfant, sois le bien retrouvé. Cerote doit t'avoir appris tout ce qui s'est passé ici dans ton absence : va te reposer un peu & ne nous quitte plus, car j'en mourrois. J'ai eu une bien singulière visite, mais

nous causerons de cela dans un autre moment.

D O M L O P E.

Il va m'échapper si je ne le préviens:
(*Il se présente à Dom Fernand.*) Il faut
que je me venge par-tout où je trouve
mon ennemi.

D O M F E R N A N D.

Je ne demande pas mieux, je vous
ai assez cherché.

D O M P É D R O.

Que vois-je ? Quel est donc l'insolent
qui ose en venir à cette extrémité
chez moi ? Assassiner mon fils
sous mes yeux !

D O M L O P E.

Ah ! c'est pour celui que vous traitez
si outrageusement que votre cœur
devroit s'intéresser.

D O M F E R N A N D.

Arrêtez , Seigneur Dom Pédro ;
c'est assez de mon bras pour le punir ;
gardez-vous de souiller ma gloire
par un secours qui vous deviendrait
funeste à tous.

D O M L O P E.

Mon pere si vous vous mettez à

308 LA RESSEMBLANCE,

rang de mes ennemis, je n'aurai d'autres armes contre vous que la plus profonde soumission.

D O M P É D R O.

Je suis las de toutes ces folies.

D O M L O P E.

J'ai peine à contenir ma fureur.

D O M F E R N A N D.

Je ne suis pas votre fils, Monsieur, je vous l'ai dit; ainsi mon danger doit moins vous émouvoir.

D O M P É D R O.

Il retombe encore dans ses oublis.

D O M F E R N A N D.

Le défaut de ma mémoire est imaginaire comme tout le reste.

D O M P É D R O.

Dois-je l'en croire ?

D O M F E R N A N D.

Vous le pouvez, vous le devez. Ce Cavalier, Dom Pédro, est votre fils, & si j'ai osé lui dérober son nom pendant quelque tems, c'est vous seul, comme je l'ai déjà dit, qu'il faut en accuser : je vous aurois fait plus de peine en vous le refusant comme je

l'aurois dû , qu'en l'acceptant sans en avoir le droit. Mais ce fils que je vous rends est le plus cruel de mes ennemis : il s'est cruellement vengé & d'avance du tort réparable que je lui ai fait. Il a séduit ma sœur à Séville , il l'a enlevée & je lui dois la mort pour le rétablissement de mon honneur.

D O M L O P E.

Et que faisiez-vous ici en vivant d'une manière si privée avec la mienne?

D O M F E R N A N D.

Eh bien ! où est-elle ? Rends-la-moi : expie , en lui donnant la main , l'ignominie à laquelle tu l'as livrée , & soyons amis.

D O M L O P E.

Elle est ici. Je l'amenois comme un témoin propre à me faciliter la restitution des droits qui m'appartiennent. Si vous me la donnez pour épouse , je lui devrai davantage encore.

T A C O N.

Tout cela tient bien du Roman.

D O M L O P E.

Dom Fernand , en recevant de vous tant de biens , je ne serai pas ingrat :

310 LA RESSEMBLANCE, &c.

le seul qui puisse m'acquitter, je le devine, c'est Inès; acceptez sa main en échange de celle que vos ordres m'assurent.

D O M P É D R O.

Oui, ma fille, oui, donne; s'il n'est pas Dom Lope, il n'en fera pas moins mon fils; j'en aurai deux au lieu d'un. Dom Louis aura seul à se plaindre, mais nous lui ferons entendre raison. Embrassez-moi, mes enfans, & allons nous réjouir d'être sortis si heureusement d'un embarras qui nous a causé tant d'inquiétudes.

F I N.

L'OCCASION

FAIT LE LARRON,

En Espagnol ;

LA OCCASION HAZE AL LADRON ;

C O M É D I E

De Dom AUGUSTIN

MORETO.

P E R S O N N A G E S.

Dom PÉDRO DE MENDOÇA.

Dom VINCENT.

Dom MANUEL.

Dom GOMÈS.

Dom LOUIS.

Dona VIOLENTE, *sœur de Dom
Vincent.*

Dona SÉRAPHINE.

POLONIA, *Suivante de Dona Séra-
phine.*

INÈS, *Suivante de Violente.*

BERTRAND, *Valet de Dom Pedro.*

PINIEN TO, *Valet de Dom Manuel.*

CRISPIN, *Valet de Dom Vincent.*

Un ALGUAZIL.

Un LOUEUR DE MULES.

Des MUSICIENS.

La Scene est à Valence.

L'OCCASION



L'OCCASION FAIT LE LARRON.

PREMIERE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.
DOM VINCENT, CRISPIN.

D O M V I N C E N T.

A P P E L L E ma sœur, Crispin.

C R I S P I N.

A l'heure qu'il est ; Monsieur ! Qui diable nous attend ? Tout le monde sera couché.

D O M V I N C E N T.

Que veux-tu ? j'ai joué & j'ai perdu.

Tome III

O

C R I S P I N.

C'est la regle. En vérité nous menons un joli train de vie. Vous vous relevez quand tout le monde se couche, vous sortez le soir, vous courez la nuit toute entière déguisé; vous jouez: vous perdez: vous rentrez au point du jour: vous vous couchez quand les autres se levent. Tout au plus quelquefois le soleil a l'honneur de vous voir les jours de fêtes: vous allez à la messe le plus tard que vous pouvez avec quelque ami babillard qui vous amuse. A peine la bénédiction est-elle donnée, que vous vous emparez de la porte, & vous passez en revue toutes les Dames qui se présentent. Dona Inès est ennuyeuse, Dona Julia est coquette, Dona Hélène est mal coëffée; l'une est blanche, l'autre est noire, & puis les réflexions & puis l'épigramme. En vérité, Monsieur, ce n'est pas-là le moyen d'obtenir une place dans le calendrier.

D O M V I N C E N T.

C'est la mode, & la mode excuse tout. Mais appelle.

C R I S P I N.

La porte est ouverte.

DOM VINCENT.

Quelque domestique aura oublié de la fermer, ou on l'aura ouverte à notre arrivée : entre & va chercher de la lumière. (*Tandis que Crispin est entré, il continue.*) Mais en effet toute ma conduite n'est pas trop sage. Ma passion pour le jeu, livre à elle-même la sœur dont je me trouve chargé : maudite passion qui empoisonne ma vie ! si j'étois moins sûr de la sagesse d'Inès, il y a des momens où je serois en proie aux plus cruelles inquiétudes.

CRISPIN *avec une lumière & un papier à la main.*

Il faut que tout le monde dorme comme des marmottes. Personne ne répond, Madame pas plus que les autres. Mais je ne fais, cette porte ouverte & une lettre à vous adressée que j'ai trouvée sur la table, me donnent bien des choses à penser.

DOM VINCENT.

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Lisez, vous saurez à quoi vous en tenir.

O ij

148 L

moi, re
soupon
portrait
lui ai de
elle vien
l'a égaré.

Cela e
convainc
réponds-

Que je
mais qu'
Madame.

Cela n

Enfin
peut-être

Cela si
que vous
tois instr
disculper

C'est

probre ! elle a raison,
 Ma faute ! mais ne de-
 fendre elle-même ?
 usage qui remets aux
 l'honneur de l'autre ;
 amne à porter l'igno-
 ute que je n'ai pas com-
 là dévoué à une honte
 Que vais je devenir ?

I S P I N.

lamentations-là ne ser-
 faut d'abord s'informer
 ce, Julie, Inès.

V I N C E N T.

misérable : ne leur ap-
 qu'elles ignorent ; laisse-
 puisque l'outrage qui
 leur est encore inconnu,
 leur apprendre-

I S P I N.

prétendez-vous faire ?

V I N C E N T.

mon parti. Dom Alonzo
 ce Gentilhomme si con-
 agosse, a fait sa cour à ma
 l'épouser. Ses poursuites
 bruit dans Valence & sont

DOM VINCENT.

La lettre est de Dona Violante.

CRISPIN.

Cela ne dit rien de bon.

DOM VINCENT, *lit.*

» Notre négligence à garder, mon
 » cher frere, vous, votre maison,
 » moi, mon honneur, nous ont privé
 » tous deux de ce qu'il y a de plus es-
 » timable dans la vie. Tandis que vous
 » jouez votre fortune, j'ai perdu ce
 » que la fortune ne sauroit rendre.
 » Un Dom Pédro de Mendoza, étran-
 » ger dans Valence, m'a séduit par
 » une promesse de mariage. Il a pris
 » la fuite; on assure qu'il a suivi la
 » route de Castille. Pour moi je me
 » retire dans un couvent dont vous
 » n'apprendrez le nom qu'après m'a-
 » voir vengée. Voici la promesse qu'il
 » m'a laissée : faites ce que vous ju-
 » gerez à propos, & si vous blâmez
 » ma crédulité, accusez-en votre peu
 » de soin ».

Que je suis malheureux, Crispin !
 Qu'ai-je lu ? Comment ne suis-je pas
 mort avant que d'achever cet horrible
 aveu ? Violante déshonorée ! ma sœur

couverte d'opprobre ! elle a raison , c'est ma faute. Ma faute ! mais ne devoit-elle pas se défendre elle-même ? Ah ! funeste usage qui remets aux mains d'un sexe l'honneur de l'autre ; & qui me condamne à porter l'ignominie d'une faute que je n'ai pas commise ! Me voilà dévoué à une honte ineffaçable..... Que vais je devenir ? ô Ciel !

C R I S P I N.

Toutes ces lamentations-là ne servent à rien ; il faut d'abord s'informer du fait : Lucrece , Julie , Inès.

D O M V I N C E N T.

Tais-toi misérable : ne leur apprends pas ce qu'elles ignorent ; laisse-les dormir ; & puisque l'outrage qui me fait rongir leur est encore inconnu , garde-toi de le leur apprendre.

C R I S P I N.

Mais que prétendez-vous faire ?

D O M V I N C E N T.

J'ai pris mon parti. Dom Alonzo de Guevara , ce Gentilhomme si connu dans Sarragosse , a fait sa cour à ma sœur pour l'épouser. Ses poursuites ont fait du bruit dans Valence & sont

connues de tous les gens de la maison. Je vais te laisser une lettre par laquelle je te marquerai qu'il est arrivé cette nuit pour consommer secrètement ce mariage, & que nous sommes partis sur le champ tous ensemble pour nous soustraire aux oppositions de son pere qui ne le goûte pas. Tu auras soin de faire voir cette lettre à qui le voudra, aux voisins, aux voisines, & par-là on ne pourra rien soupçonner.

C R I S P I N.

Il n'y a rien de mieux.

D O M V I N C E N T.

Pour moi je vais sur le champ partir pour la Castille ; je chercherai mon ennemi, & si je le trouve, ou il épousera la malheureuse qu'il a séduite, ou je lui arracherai la vie.



SCÈNE II.

Le théâtre change , il représente une auberge sur la route de Madrid.

DOM PÉDRO DE MENDOÇA,
BERTRAND, *en habits de voyage.*

DOM PÉDRO.

VOILA une bonne Ville à ce qu'il paroît ?

BERTRAND.

Comment ! bonne ; ce sont les meilleures auberges que nous ayons encore vues. Les lits sont admirables, & il y a des draps de toile de Hollande (1).

DOM PÉDRO.

As tu eu soin de ma malle ?

(1) Avantage très-rare en Espagne, où il n'est pas commun de trouver, je ne dis pas des draps de toile de Hollande, mais des draps de quelque toile que ce soit.

B E R T R A N D.

Elle est encore sur le mulet.

D O M P É D R O.

Je vais donc aujourd'hui voir Madrid pour la première fois.

B E R T R A N D.

Oui; nous allons nous embarquer sur les flots de ce bel océan. Etes-vous bien préparé à une pareille navigation? elle est diablement difficile, je vous en avertis; tout est plein de sirènes & de monstres de toute espèce qui commenceront par vous voler votre argent, & finiront par vous dévorer tout vif.

D O M P É D R O.

Je ne crains pas ces dangers-là. Je viens pour me marier; je trouverai mon bonheur auprès de la charmante Séraphine.

B E R T R A N D.

Je n'ai pas trop de foi à des Séraphins qui portent de si hauts talons: ils sont trop sujets à faire des culbutes, & vous voyez bien vous-même que des Séraphins tombés ne peuvent être autre chose que des diables. Avez-vous vu votre maîtresse?

COMÉDIE. 321

DOM VINCENT.

Eh ! comment veux-tu que je l'aie vue, puisqu'il n'y a qu'un mois que j'ai débarqué à San-Lucar en arrivant du Mexique.

BERTRAND.

Et sans plus de formalités vous voilà engoué de ses vertus, feru de sa beauté, amoureux à toute outrance & prêt à donner dans le sacrement.

DOM PÉDRO.

Que veux-tu ? ce sont nos peres qui ont ménagé ce mariage ; ils ont autrefois été amis. Tous ceux qui ont vu Séraphine m'en ont rendu un témoignage si avantageux : on m'a si bien parlé de ses mœurs, de sa figure, de son bien ; on m'a tant répété qu'elle étoit jeune & belle, douce, aimable de toute maniere, que je suis aussi rempli d'amour pour elle que si je l'avois vue.

BERTRAND.

Mais pour faire l'amour il faut avoir bien mangé & bien dormi. N'allons-nous pas donner quelques momens à ces deux importantes fonctions ?

O v

322 L'OCCASION, &c.

DOM PÉDRO.

Soupons vite, à la bonne heure, mais je ne veux pas coucher ici. Vois s'il y a dans l'auberge quelque cavalier avec qui je puisse manger pour me défennuyer un peu.

BERTRAND.

Ma foi en voilà un qui arrive, & qui, à en juger par l'apparence, fera votre fait.



SCENE III.

La Scene est à la porte de l'auberge.

DOM PÉDRO, BERTRAND,
DOM MANUEL, PIMIENTO,
L'HÔTE.

PIMIENTO.

DIEU soit loué.

L'HÔTE.

Ainsi soit-il. Que souhaitez-vous ?

PIMIENTO.

Monsieur l'Hôte, y a-t-il du logement pour deux personnes ?

COMÉDIE. 323

L' H Ô T E.

Pour cent si vous le voulez.

D O M M A N U E L.

Tiens mon mulet. (*A Dom Pédro, &c.*) Bon soir, Messieurs.

D O M P É D R O.

Soyez le bien arrivé, Monsieur.

D O M M A N U E L.

Une chambre, Monsieur l'Hôte?

D O M P É D R O.

Je vous offre, Monsieur, moitié de la mienne. Cela nous suffira, si votre dessein, comme le mien, est de vous remettre en route aussi tôt après souper. Vous m'obligerez beaucoup d'accepter le mien; je n'ai pas grand-chose, mais enfin je vous le présente de bon cœur (2).

D O M M A N U E L.

Vous me faites le plus grand plaisir.

(2) Il faut savoir qu'en Espagne, où les Auber-
gistes ne fournissent que la *cama* & *il fue-
go*, c'est-à-dire un bois de lit & une place près
du feu, c'est une grande politesse que de
présenter à quelqu'un qui arrive un repas tout
prêt.

324 L'OCCASION, &c.

Pimiento, mets à la broche ces deux chapons. (*A Dom Pédro.*) Ce sera un petit supplément que vous me permettrez d'ajouter à vos provisions. Quelle heure est-il?

D O M P É D R O.

Minuit ou à-peu-près. Vous venez de Valence apparemment?

D O M M A N U E L.

Au contraire, j'y vais. (*A part.*) Il faut dérouter les gens.

D O M P É D R O.

Vous venez donc de Madrid?

D O M M A N U E L.

Cela est vrai.

D O M P É D R O.

Qu'y a-t-il de nouveau?

D O M M A N U E L.

Les nouvelles n'y manquent jamais. Notre divine Infante est en route pour aller s'asseoir sur le trône impérial. Elle doit être à Paris, d'où elle ne tardera pas à passer à Vienne.

D O M P É D R O.

Et des piéces nouvelles, en joue-t-on beaucoup à Madrid?

DOM MANUEL.

On en voit peu : mais on en joue actuellement une qui a été composée par ordre du Roi, & où l'Auteur paroît s'être élevé au-dessus de lui-même.

DOM PÉDRO.

Est-ce Calderon ?

DOM MANUEL.

Pouvez-vous en douter ? Il n'y a que ce grand génie qui ait pu réunir ainsi tous les suffrages (3).

(3) Il est bon de remarquer cet éloge donné en plein théâtre à un Ecrivain par un de ses rivaux, & par un des plus dignes de lutter avec lui. Cet exemple doit nous paroître d'autant plus étonnant, que nous sommes dans un siècle où les louanges que se donnent les gens de lettres les uns aux autres, ne sont qu'un commerce infame d'imposture ou de bassesse. Ceux qui ont de la réputation louent avec excès les Ecrivains inconnus par qui ils ne craignent pas d'être effacés, & ceux-ci par reconnaissance s'épuisent en panégyriques outrés pour les premiers, afin d'en être appuyés & tirés de leur obscurité ; ce qui arrive quelquefois, tant le public est stupide.

D O M P É D R O.

Ce bel art, à ce qu'on dit, est un peu tombé.

D O M M A N U E L.

Cela vient de la faute du Gouvernement, qui néglige aujourd'hui ceux qui le cultivent. On est bien éloigné de nos jours de cette magnificence avec laquelle l'antiquité récompensoit les hommes de génie. Auguste n'étoit jamais sans Virgile ; il le montrait à son côté à tout l'univers. Gracien estima Aufone au point de le faire Consul. Alexandre montra le plus grand respect pour la mémoire de Pindare. On a élevé des statues d'or à celle d'Homere. Il n'est pas étonnant que des hommes ainsi honorés, soient parvenus à un si haut degré de mérite. Comme les mœurs sont changées ! Comment se fait-il que ce qui étoit alors le comble de la gloire, ne produise presque à présent que de l'ignominie ?

P I M I E N T O.

Tout est prêt, Messieurs.

D O M P É D R O.

Ne faisons point de façons, marchons : où est la Table ?

DOM MANUEL.

Je vous suis. (*à Pimiento.*) Où as-tu mis mon bagage ?

PIMIENTO.

Dans cette salle qui est près de celle où vous allez manger, auprès de la mal-le de ce Monsieur, qui étoit arrivé avant nous.

DOM MANUEL.

Bon. Je te répète, mon ami, de prendre bien garde de laisser soupçonner le moins du monde que je vienne de Valence, ni que je me nom-me Dom Manuel.

PIMIENTO.

Je le sçais.

DOM MANUEL.

Il faut toujours me nommer Dom Pédro de Mendoza comme ci-devant.

PIMIENTO.

Je vous entends. Ce nom là a coûté bien cher à la pauvre Violante.

DOM MANUEL.

Bon ! elle n'aura garde de s'en vanter.

PIMIENTO.

A la bonne heure ; mais si elle

328 L'OCCASION, &c.

s'avisait d'en parler à Dom Vincent son frere : c'est un rude homme au moins, & s'il se mettoit en tête de nous chercher.....

D O M M A N U E L.

Paix. Je ne te demande pas d'avis.

P I M I E N T O.

Si votre oncle, Dom Louis de Herrera qui est à present à Madrid, venoit à en avoir le moindre vent, il en avertiroit votre frere.

D O M M A N U E L.

Faut-il que je te répète que je ne veux pas de tes conseils ?

P I M I E N T O.

J'ai fini, mais Dieu veuille qu'il n'arrive pas de tapage.

(Ils s'en vont.)



SCENE IV.

Le théâtre représente une rue de Madrid.

DONA VIOLANTE, INÈS,
déguisées en habits d'hommes.

D O N A V I O L A N T E.

Nous voila donc équipées & logées.

I N È S.

Par ma foi au diable qui vous connoîtra avec vos cheveux courts , ce manteau , & cette Croix de Malthe ; vous m'en imposez presque à moi-même.

D O N A V I O L A N T E.

Nous sommes en sûreté dans un tourbillon comme celui de Madrid.

I N È S.

Il est vrai que chacun arrive , s'en va , s'habille comme il lui plaît sans que personne y fasse seulement la moindre attention ; mais que prétendez-vous faire avec cet équipage ?

D O N A V I O L A N T E.

Me venger de mon perfide ; je le chercherai , je le trouverai ; il y a ici des tribunaux qui me feront justice de sa lâcheté. Mais quand on me la refuseroit je sçaurai bien me la faire moi-même.

I N È S.

Hélas ! qui l'auroit dit , qu'un homme tel que Dom Pédro , un cavalier aussi estimé , fût capable d'une pareille trahison !

D O N A V I O L A N T E.

C'est ma cruelle destinée qui l'a voulu : ce qui me chagrine c'est de ne pouvoir le rencontrer nulle part. Il n'y a ni auberges , ni cabarets , ni églises , ni spectacles , ni jardins publics que je n'aie visités , & il ne paroît pas.

I N È S.

Il y a quelque chose qui me chagrine davantage. C'est l'idée où je suis que votre frere ne tardera pas à se trouver ici : il a du cœur , votre frere , il est méchant comme un diable.



SCÈNE V.

DONA VIOLANTE, INÈS,
DOM PÉDRO, *poursuivant Ber-*
trand l'épée à la main.

DOM PÉDRO.

JE ne fais à quoi riens que je ne te
perce de mille coups, que je ne t'arra-
che la vie, infame.

BERTRAND.

Ah ! Messieurs, secourez-moi.

DOM PÉDRO.

Tu es indigne que personne ait pi-
tié de toi.

BERTRAND.

Hélas ! ce n'est pas ma faute. Quand
j'ai changé ces maudites malles, il
étoit nuit : j'avois bu Que ne par-
tiez-vous moins matin ?

DOM PÉDRO.

Comment ai-je encore la patience
de t'écouter ? vive-dieu !

332 L'OCCASION, &c.

D O N A V I O L A N T E.

Arrêtez.

D O M P É D R O.

Laissez-moi, Monsieur, que je lui coupe le visage.

D O N A V I O L A N T E.

Doucement.

D O M P É D R O.

Comment puis je à présent prouver que je sois Dom Pédro ?

D O N A V I O L A N T E.

Ne puis-je savoir quelle faute il a commise ?

D O M P É D R O.

Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais vu, le misérable, ou qu'il se fût noyé en débarquant. A qui est-il jamais arrivé un pareil malheur ? Séraphine m'attend, & comment me présenterai-je devant elle sans aucune des preuves qui peuvent justifier mon audace. Cours après cet homme, traître, monte ma mule & atteins-le si tu le peux.

B E R T R A N D.

Le garçon y est allé, appeaisez-vous un peu ; vous retrouverez vos effets,

Votre homme s'est couché à Arganda ;
l'amour ne l'éveille pas , lui : on aura
encore le tems de l'attendre.

D O N A V I O L A N T E.

Votre chagrin me paroît si vif qu'il
m'inspire la plus grande envie d'en
connoître la cause pour vous servir si
je le puis ; & d'ailleurs le récit des
accidens que l'on a essuyés , est quel-
quefois une espece de consolation qui
en adoucit l'amertume.

D O M P É D R O.

Que puis-je vous en dire ? Je suis
Créole du Mexique ; j'ai servi le Roi
au Chili avec un courage & un succès
digne de ma naissance ; car pour vous
l'apprendre je me nomme Dom Pé-
dro de Mendoza.

D O N A V I O L A N T E.

Dom Pédro de Mendoza ! Ah ! c'est
le nom de mon ingrat.

D O M P É D R O.

Mon pere m'a fait partir pour venir
ici épouser la fille d'un de ses amis. Il
m'a chargé de trente mille ducats en
lingots que j'ai négociés pour avoir
des lettres de change sur Seville. A

peine arrivé, sans me donner même le tems de recevoir mon argent, j'ai pris le chemin de Madrid pour me rendre plus vite auprès de ma maîtresse. Je me suis arrêté pour souper dans un bourg à quelque distance d'ici. Un Cavalier s'y est trouvé qui a soupé avec moi. Mon amour ne m'a pas permis de m'arrêter : je suis parti, & ce coquin, que le ciel confonde, a changé ma malle avec celle de cet étranger, de sorte que mes lettres de change ; celles de mon pere à ses amis, mes bijoux, tout mon bien, toutes mes espérances sont évanouies sans ressource.

D O N A V I O L A N T E.

Voilà un événement bien singulier. Mais dès qu'un de vos gens est allé retrouver le Cavalier avec qui vous avez soupé, la méprise sera facile à réparer.

B E R T R A N D.

C'est votre faute aussi : vous me pressez si fort. Qui diable auroit pu se défier d'une pareille aventure ?

D O M P É D R O.

Tu n'avois que faite de t'enivrer, traître.

SCENE VI.

*Les mêmes, MATHIEU, Domestique
de Dom Pédro avec une malle.*

MATHIEU.

IL faut, Monsieur, que le diable ait emporté votre homme. Il n'est pas possible d'en découvrir la moindre piste.

DOM PÉDRO.

Que dis-tu, Mathieu?

MATHIEU.

Oh! par-dieu, bien fin qui le retrouvera. Il a disparu comme une ombre.

DOM PÉDRO.

Que viens-tu me conter? Il m'a dit lui-même qu'il alloit à Valence.

MATHIEU.

Ma foi en ce cas il en a menti. J'ai parlé à un Berger qui l'a vu partir. Au lieu de suivre le chemin de Valence, il a pris l'opposé en disant qu'il alloit

336 L'OCCASION, &c.

à Alcalá , & passé le Berger , il n'a plus laissé de traces.

DOM PÉDRO , à *Bertrand*.

Me voilà donc ruiné par ta sottise.

DONA VIOLANTE.

Il n'y a donc que des malheureux dans le monde. Moi , je pleure mon honneur , celui-ci regrette son bien : il n'y a par-tout que des gens qui souffrent.

MATHIEU.

Voyez ce que vous ferez de ce porte-manteau ?

DOM PÉDRO.

Ce que j'en ferai ! je le brûlerai.

DONA VIOLANTE.

Vous avez tort.

DOM PÉDRO.

Et qu'en faire donc ?

DONA VIOLANTE.

Ouvrez-le , peut-être y trouverez-vous des éclaircissemens sur ce que peut être devenu cet homme sur la route.

DOM PÉDRO.

Vous avez raison : brise le cadenas ; vois ce qu'il y a dedans.

BERTRAND.

B E R T R A N D.

Des papiers. Comment, diable,
un portrait !

D O M P É D R O.

Beau dédommagement.

B E R T R A N D.

Par ma foi, la dame est jolie (4).

D O M P É D R O, *en le jettant.*

Mets-le en pieces, misérable !

D O N A V I O L A N T E, *à part.*

Il faut un peu le voir. Ah ! ciel,
qu'ai-je vu ?

I N È S.

Quoi donc ?

D O N A V I O L A N T E, *à part.*

Inès, c'est mon portrait.

I N È S, *bas.*

Ne vous découvrez pas.

B E R T R A N D.

Voilà des lettres,

(4) J'ignore si Regnard savoit l'Espagnol ;
mais assurément il n'y a personne qui ne re-
connoisse ici une des plus plaisantes scènes
de ses Ménechmes,

DOM PÉDRO.

Décachete-les.

DONA VIOLANTE.

Ce sont des vers, je crois.

DOM PÉDRO.

Voilà de belles guenilles pour me dédommager.

DONA VIOLANTE, *lit.*

» Sonnet à Violante, la nuit que je
» l'ai trompée ». (*A part.*) Quel ou-
trage !

IN È S.

Voilà un maître scélérat.

BERTRAND, *lit.*

» Je dois cent ducats à Madrid à
» Jérôme du Cid qui me les a prê-
» tés ».

IN È S.

Voilà de bons effets, Monsieur.

DOM PÉDRO.

Je ne me sens pas de rage ; trente
mille ducats de perdus !

BERTRAND.

Voici des lettres soigneusement ca-
cherées,

COMÉDIE. 339

DOM PÉDRO.

Quelle est l'adresse ?

DONA VIOLANTE.

L'une est au Président de Flandre ;
l'autre au Marquis de Velada , l'autre
pour le Régent du Conseil d'Aragon.

DOM PÉDRO.

En ce cas , mon homme alloit à
Madrid.

DONA VIOLANTE.

• (*A part.*) Je renais. (*Haut.*) Appa-
remment que c'est à cause de la Dame
du sonnet qu'il fuyoit avec tant de
précautions.

DOM PÉDRO.

Cela peut être ; me voilà un peu
ranimé. S'il vient à Madrid , je ne
perds pas tout-à-fait l'espérance de le
retrouver.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Ni moi celle de me venger de lui.

DOM PÉDRO.

Ouvre quelques-unes de ces lettres ,
il s'y trouvera des enseignemens plus
certains de son nom & de ses projets.

P ij

B E R T R A N D.

Voilà celle qui est adressée au Régent.

DONA VIOLANTE, *en la prenant.*

Voyons ce qu'elle dit, (*Elle lit.*)

» Le Capitaine Dom Manuel de
 » Herrera est mon ami & mon cama-
 » rade. Depuis dix ans qu'il sert Sa
 » Majesté en Flandre, il s'est parfaite-
 » ment acquitté de son devoir comme
 » le prouvent les certificats qu'il em-
 » porte. Il a eu une dispute avec un
 » Officier Navarrois à qui il a donné
 » un coup d'épée : c'est ce qui l'oblige
 » de recourir à votre Excellence, pour
 » l'aider à obtenir sa grace ; j'espère
 » que vous ne lui refuserez pas vos se-
 » cours. Je vous embrasse & suis, mon
 » cher cousin, &c. *Dom Martin Ro-*
main, Mestre-de-Camp »,

D O M P É D R O.

Il avoit en effet l'air d'un homme de distinction. Je lui pardonne de m'avoir trompé sur la crainte du péril qu'il couroit à se déclarer.

DONA VIOLANTE, *à part.*

Enfin, il se nomme Dom Manuel

COMÉDIE. 341

de Herrera. Voilà donc le véritable auteur de ma ruine , & Dom Pédro de Mendoza est innocent.

DOM PÉDRO.

Il aura fait semblant d'aller à Alcalá pour dépayser ceux qui pouvoient être tentés de le suivre , & il reviendra bientôt à Madrid.

BERTRAND.

Nè perdons pas de tems , Monsieur, courons à la découverte.

DOM PÉDRO.

Tu as raison , partons.

DONA VIOLENTE.

Puissiez-vous trouver ce que vous cherchez.



SCENE VII.

DONA VIOLANTE, INÈS.

D O N A V I O L A N T E.

EH bien ! Inès, que dis-tu de tout cela ?

I N È S.

Je ne fais si je dors ou si je veille, mais je ne puis m'empêcher cependant d'admirer votre bonheur, puisque vous voilà du moins instruite du nom de celui de qui vous avez à vous plaindre.

SCENE VIII.

Les mêmes, PIMIENTO.

P I M I E N T O.

VIVE-DIEU ! c'est être bien fou que de risquer sa vie pour empêcher une voiture de verser. Le voilà bien con-

rent d'avoir été faire le Dom Quichotte.

I N È S.

Madame, c'est Pimiento ; ne le reconnoissez-vous pas ?

D O N A V I O L A N T E.

Tais-toi. Qu'est-ce mon ami ? vous me paroissez étranger ? Cherchez-vous une condition ?

P I M I E N T O.

Non, Monsieur, j'ai bien assez d'un Maître. Il faut que je reste avec lui jusqu'à la fin de ses jours qui ne tardera pas à arriver.

D O N A V I O L A N T E.

Et pourquoi ?

P I M I E N T O.

Parce que c'est un fou. Le Chevalier du Soleil n'a jamais eu plus d'aventures. Tout à l'heure encore il vient de prendre ses jambes à son cou pour aller secourir une voiture emportée par six chevaux qui avoient le mors aux dents ; mais elle n'en a pas moins versé.

D O N A V I O L A N T E.

C'est le caractère des honnêtes gens

d'aimer à secourir les malheureux ; & qui est ce Cavalier ?

P I M I E N T O.

C'est Dom Pédro de Mendoza qui a servi long-tems en Flandre en qualité de Major Général de l'armée.

D O N A V I O L A N T E.

Et où se rend-il à présent ?

P I M I E N T O.

A Madrid, où le Ministère l'appelle pour lui donner une autre place.

I N È S.

Les lettres ne vous ont pas trompée ; mais prenons garde à nous, Madame, voilà les gens de la voiture, & votre infidele avec eux.

D O N A V I O L A N T E.

Retirons-nous, nous serons plus sûres de ne le plus perdre de vue en le suivant sans en être apperçues. Il m'en coûtera la vie, ou je le forcerai à me donner la main.

(Elles s'en vont.)

P I M I E N T O.

Bonté divine ! quand mon Maître fera-t-il las de faire le Chevalier errant ?

SCENE IX.

DOM MANUEL , DONA
SÉRAPHINE, POLONIA,
PIMIENTO.

D O M M A N U E L.

RASSUREZ-VOUS, Madame; vous n'avez plus rien à craindre; votre pere est sauvé, votre voiture est relevée. Mais vous-même comment vous sentez-vous? Mon bonheur est-il parfait? & ayant été assez favorisé de la fortune, pour me trouver dans le cas de vous être utile, ai-je réussi à vous épargner tous les accidens que l'on avoit à craindre dans une circonstance aussi triste?

D O N A S É R A P H I N E.

Je suis pénétrée, Monsieur, de la plus vive reconnoissance. L'intrépidité avec laquelle vous vous êtes exposé vous-même pour nous garantir, vous donne toutes sortes de droits sur mon pere & sur moi. Il se chargera de

P. v

346 L'OCCASION, &c.

nous acquitter à Madrid, où nous vous reverrons sans doute. Adieu.

D O M M A N U E L.

Je ne vous quitte qu'à regret, & sans l'espérance que vous me laissez de vous revoir bientôt, il m'en coûteroit la vie pour avoir sauvé la vôtre. (*A Pimiento.*) Ne perds pas de vue leur voiture, parce que je veux la suivre.

P I M I E N T O.

Et quel est votre dessein?

D O M M A N U E L.

De connoître cette beauté qui regne sur mon ame.


P I M I E N T O.

Comment! vous en voilà déjà amoureux fou. Vous n'y pensez pas : prenez-vous toutes les femmes pour des Violantes?


D O M M A N U E L.

Je ne fais, mais je veux la suivre; marchons.





SECONDE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

DOM MANUEL.

QUE dis-tu de tout ceci, Pimiento?

PIMIENTO.

Moi ! je ne me sens pas de joie :
ô bienheureuse malle ! source de plaisirs & de ravissmens ! Voilà une minute qui vous a mieux valu que dix ans tout entiers de service, de courage & de périls.

DOM MANUEL.

La méprise est singuliere.

PIMIENTO.

Les beaux lingots !

DOM MANUEL.

Il y a quantité d'or & de pierre.

P vj

348 L'OCCASION, &c.

ries , sans compter les lettres de change.

P I M I E N T O.

Monsieur , j'ai imaginé un excellent moyen pour en toucher au plutôt le montant ici & à Cadix.

D O M M A N U E L.

Comment ! que dis-tu malheureux ?

P I M I E N T O.

Ecoutez-moi. Ce pauvre Cavalier dévalisé ne s'appelle-t-il pas Dom Pedro de Mendoza ?

D O M M A N U E L.

Cela est vrai.

P I M I E N T O.

Et le hasard ne vous a-t-il pas fait prendre le même nom , quand vous avez voulu cacher le vôtre ?

D O M M A N U E L.

Je l'avoue.

P I M I E N T O.

Eh bien ! puisque ce pauvre diable arrive du Mexique , qu'il ne connoît personne , & n'est connu de personne , ma foi continuez à être encore lui

jusqu'à ce que vous ayez reçu son argent.

D O M M A N U E L

Quels conseils oses-tu me donner ; coquin ?

P I M I E N T O.

Ma foi , de très-bons. Votre homme est nanti de vos papiers ; laissez-le être Dom Manuel malgré qu'il en ait , & se démêler comme il pourra des suites de votre affaire.

D O M M A N U E L.

Tu parles bien comme un misérable Valet qui ne connoît ni les loix de l'honneur , ni celles de la probité.

P I M I E N T O.

Nous voilà bien. Et que prétendez-vous faire de toute cette fortune que vous tenez des mains de la providence ?

D O M M A N U E L.

Moi ! je ne ferai rien d'indigne d'un gentilhomme. Je ne souillerai point ma noblesse par une lâche avarice ; je rendrai cet or , ces bijoux à leur maître , sans en retenir seulement un ducat. Il n'y a point de richesses qui vaille l'honneur , & je conserverai

toujours le mien pur & intact. Les seules fautes qui nous soient permises , sont celles dont l'amour est la source. Celles-là deviennent glorieuses pour celui qui les commet. L'exemple de tant de grands hommes & même des Dieux qui se sont tout permis sans scrupule , pour satisfaire cette généreuse passion , justifie suffisamment quiconque les imite. Le seul usage que je prétends faire de ce bienfait du hasard , c'est de m'en aider pour parvenir à la possession de l'adorable Séraphine. Je vois que c'est pour l'épouser que Mendoza se rendoit à Madrid. Je profiterai sans remords , pour le supplanter , de la rencontre imprévue qui me met en état de m'approprier sous son nom une si divine personne.

P I M I E N T O.

Eh ! mon Dieu , quelle extravagance ! Ne voyez-vous pas que l'homme à la malle ne manquera pas tout d'abord de se rendre chez sa maîtresse , & qu'avec vos scrupules vous serez mis à la porte après avoir été forcé de restituer jusqu'au nom que vous prétendez conserver seul.

DOM MANUEL.

Il faut risquer quelque chose.

PIMENTO.

Morbleu ! s'il faut risquer quelque chose , que ce soit donc pour des ducats qui nous assureront une vie heureuse , plutôt que pour une péronnelle dont la poursuite va l'empoisonner.

DOM MANUEL.

Vive-dieu ! je ne fais à quoi tient que je te coupe le visage ? Me crois-tu capable d'une friponnerie ?

PIMENTO.

Eh ! comment appelez-vous donc ce beau projet auquel vous vous arrêtez ?

DOM MANUEL.

C'est un effet de l'amour qui me tourmente ! Le tien seroit une bassesse.

PIMENTO.

Voilà de belles distinctions : vous craignez de le priver de son argent , & vous ne hésitez pas à lui voler sa maîtresse ! Dites tout ce qu'il vous plaira : pour moi je vais au solide , & si je prétendois à la femme , je voudrois , par-dieu , avoir aussi les dia-

352 L'OCCASION, &c.

mans. Il n'y a pas plus de scrupule à se faire de l'un que de l'autre.

D O M M A N U E L.

Tais-toi & suis-moi : j'aperçois une voiture. Ah ! Ciel, c'est Séraphine qui s'apprête à sortir : allons, il faut la joindre.



S C E N E II.

DONA SÉRAPHINE, DOM GOMÈS, POLONIA, *prêts à monter en carrosse*, DOM MANUEL, PIMIENTO.

D O M G O M È S.

N E crains rien, ma fille, il arrivera. Dom Pédro de Mendoça n'est pas homme à manquer de parole. Je soupçonne qu'il veut nous surprendre & nous apporter lui-même des nouvelles de son débarquement.

D O N A S É R A P H I N E.

A la bonne heure. (*A part.*) Je crois que depuis hier je commence à lui

pardonner sa lenteur. D'où vient donc ce Cavalier qui m'a secourue avec tant de courage occupe-t-il si fort mon esprit ?

D O M G O M È S.

Allons au Prado : un peu de promenade te garantira de la mélancolie où je te vois prête à tomber. Montons.

D O M M A N U E L.

Allons, hasardons-nous.

D O N A S É R A P H I N E, *voyant Dom Manuel.*

O Ciel ! qu'est-ce que j'apperçois ?

D O M G O M È S.

Monsieur, que souhaitez-vous ?

D O M M A N U E L.

Excusez mon incivilité. N'est-ce pas ici que demeure Dom Gomès de Peralte ?

D O M G O M È S.

Lui-même, & c'est à lui que vous parlez. Mais me trompé-je ; n'est-ce pas vous, Monsieur, qui nous avez rendu hier un si grand service lorsque notre voiture a versé ?

D O M M A N U E L.

Je suis bienheureux d'avoir pu vous

354 L'OCCASION, &c.

être utile dès le premier moment où je vous ai vu. Votre sensibilité, sans doute, n'en sera pas moins vive, quand vous saurez que c'est Dom Pedro de Mendoza à qui vous avez cette obligation.

D O M G O M È S.

Quel bonheur! Viens, mon fils, embrasse-moi encore une fois : ta lenteur nous jettoit dans une terrible inquiétude : emmenez la voiture vous autres. Rentrons ; & toi, ma fille, n'embrasses-tu pas ton mari ?

D O N A S É R A P H I N E.

Volontiers, mon pere, vos desirs sont des ordres pour moi.

P I M I E N T O.

Cela commence bien, il faut voir la suite.

D O M G O M È S.

Comment se porte le cher pere ?

D O M M A N U E L.

Il souffre un peu de la goutte.

P I M I E N T O.

A cela près il se porte le mieux du monde.

DOM GOMÈS.

Nous avons étudié tous deux ensemble à Alcala il y a long-tems. Nous étions des comperes alors.

DOM MANUEL.

Il m'a souvent entretenu de ces années de jeunesse : il n'en parle jamais sans attendrissement.

DOM GOMÈS.

Il a bien raison, je suis tout de même. Le brave homme ! Allons, vous devez être fatigué. Entrons, il faut vous reposer, & nous saurons après tout à notre aise des nouvelles de la famille. (*Ils rentrent.*)





S C E N E III.

DOM PÉDRO DE MENDOÇA,
BERTRAND.

D O M P É D R O.

IL ne sera pas possible de le retrouver.

B E R T R A N D.

Que le diable l'emporte. Le chien d'homme ! Mais est-ce à Madrid aussi que vous pouvez vous flatter de le découvrir ?

D O M P É D R O.

Il n'y a pas une auberge que je n'aie parcourue.

B E R T R A N D.

Bon ! les auberges. Et si c'est , comme je le soupçonne , un Chevalier d'industrie , croyez-vous qu'il ira s'y fourrer ?

D O M P É D R O.

Enfin , j'ai su que c'étoit ici la demeure de Dom Gomès.

BERTRAND.

Il faut le voir au plutôt : il vous aidera dans vos recherches,

DOM PÉDRO.

Mais je ne pourrai lui faire voir qui je suis.

BERTRAND.

Pourquoi balanceroit-il ? Quand il hésiteroit à vous reconnoître , il ne hésitera pas à vous servir.

DOM PÉDRO.

Voilà un vieillard qui sort de la maison , c'est probablement lui-même.

BERTRAND,

Il faut l'aborder.



SCENE IV.

DOM GOMÈS, SÉRAPHINE,
DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

SI c'est un titre, Monsieur, pour être bien reçu de vous, que d'être fils d'un de vos plus anciens amis, & d'avoir traversé les mers les plus éloignées, dans l'espoir de votre alliance, j'ai plus de droit qu'un autre à cette honorable prétention : je me nomme Dom Pédro de Mendoza

DOM GOMÈS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

DOM PÉDRO.

Vous avez marqué par lettre à mon pere un violent desir d'unir vos deux maisons, & je viens du fond du Mexique remplir vos vues, si je suis assez heureux pour vous trouver encore dans le même dessein.

DOM GOMÈS.

Monsieur, vos paroles sont pour

moi autant d'énigmes. Vous êtes ,
dites vous, Dom Pédro de Mendoza,
& vous arrivez du Mexique?

D O N A S É R A P H I N E.

Voilà une aventure bien singulière.

D O M P É D R O.

A quoi puis-je attribuer la surprise
où je vous vois? Mon pere m'avoit
tant assuré qu'à mon nom seul tout
me seroit ouvert ici, & votre maison
& votre cœur : se seroit-il trompé, ou
ne seriez-vous pas ce Dom Gomès
qu'il a tant chéri?

D O M G O M È S.

Je ne reviens pas de l'embarras où
il me jette. Séraphine, y comprends-
tu quelque chose?

D O M P É D R O.

Est-ce-là la charmante Séraphine?
Ah! pardon, Madame, permettez
que cet embrassement vous prouve
mon amour & mes.....

D O N A S É R A P H I N E, *le repoussant.*

Arrêtez, Monsieur, & songez à qui
vous parlez.

D O M P É D R O.

Où suis-je donc?

D O M G O M È S.

Finissons ce badinage. Je ne vous conteste pas le nom que vous vous attribuez ; mais apprenez que le véritable Dom Pédro de Mendouça , le fils de Dom Diégo de Mendouça est ici : il vous a heureusement prévenu. Il m'a remis les lettres de son pere & toutes les autres preuves que je pouvois exiger pour le reconnoître. J'ignore quelles sont vos vues dans une tentative que je pourrois qualifier plus durement , ou plutôt je ne veux pas les approfondir : mais je ne puis m'empêcher de vous observer que votre personne ne me paroît pas faite pour un rôle aussi déshonorant.

D O M P É D R O.

Ciel ! qu'entends-je ? Je vous pardonne , Dom Gomès , de me méconnoître , puisque vous ne m'avez jamais vu ; mais vous êtes trop éclairé pour rester long-tems dans une erreur si dangereuse pour vous. Apprenez que ce prétendu Dom Pédro est un fripon qui a l'ame aussi vile que son extérieur est engageant. Il m'a volé dans une auberge tout mon argent & les titres qui pouvoient m'aider à vous dessiller les

les yeux. C'est un misérable qui ne se contente pas de filouter les hommes ; il fait aussi métier d'abuser les filles dans les maisons où l'on a la foiblesse de le souffrir. Il a été obligé de fuir hors de Flandre où il craignoit d'être arrêté. Il se nomme Dom Manuel de Herrera : il a séduit dans Valence une fille de bonne famille sous une promesse de mariage , & s'est éclipsé après l'avoir déshonorée. Il vient sans doute faire ici sous mon nom le même emploi de ses talens : mais défiez-vous-en ; & si vous exposez la trop aimable Séraphine à sa vue , tremblez en songeant au sort de l'infortunée Violante.

D O M G O M È S.

Voilà un hardi personnage de venir ainsi couvrir de honte à mes yeux le gendre que je me suis choisi. Qu'on appelle Dom Pédro.

S É R A P H I N E.

Gardez-vous-en bien , ou vous allez causer quelque malheur. Ne voyez-vous pas que cet homme-ci est son ennemi , & qu'il s'efforce par ses histoires de lui nuire dans votre esprit. Méprisez cette ruse mal concertée & son auteur. Les lettres que

362 L'OCCASION, &c.

Dom Pédre vous a présentées ; les témoignages de son pere, du Viceroy du Mexique, les richesses qu'il a rapportées de son pays, la générosité qui brille dans toute sa personne, ne sont-elles pas des cautions plus sûres de sa sincérité, que les allégations imprudentes d'un inconnu ?

D O M G O M È S.

Tu as raison, ma fille. Laissons-là cet homme qui se trompe, ou qui veut me tromper.

D O M P É D R O.

Quoi ! vous me quittez ?

D O M G O M È S.

Allez, Monsieur, allez ; tendez vos pièges à des gens faits pour s'y laisser prendre. (*Il rentre avec sa fille.*)



SCÈNE V.

DOM PÉDRO, BERTRAND,
DONA VIOLANTE, *en homme.*

DOM PÉDRO.

VIVE-DIEU! si je n'avois encore du respect pour son âge, cet instant auroit été le dernier de sa vie.

BERTRAND.

Nous voilà bien chanceux : sans argent, sans crédit, sans nom même, puisqu'on nous a pris le nôtre, qu'allons nous devenir?

DONA VIOLANTE.

Qu'est-ce, Messieurs? D'où vient l'accablement où je vous vois?

DOM PÉDRO.

Eh! d'où peut-il venir, si ce n'est de la plus abominable friponnerie qu'on ait jamais faite? Mais, Monsieur, vous pouvez me rendre le plus grand service.

DONA VIOLANTE.

Moi! & comment?

Q ij

D O M P É D R O.

Vous me remettez, sans doute.

D O N A V I O L A N T E.

Oui, vous êtes, si je ne me trompe, ce Cavalier à qui l'on a changé sa malle l'autre jour, & à qui on a par ce moyen enlevé tout son argent.

D O M P É D R O.

Ce n'est-là que la moindre de mes pertes. Mais ce misérable qui s'est ainsi emparé de mon bien, s'est présenté sous mon nom chez le pere de la fille que je voulois épouser. Il y a été reçu comme le fils de la maison, & moi qui viens de me présenter à ce vieillard abusé, j'en ai été traité indignement. Venez m'aider à le déromper, puisque vous êtes témoin de tout ce qui s'est passé. Unissons-nous pour faire punir comme il le mérite, le lâche qui m'outrage & me fait outrager par des personnes si cheres,

D O N A V I O L A N T E, *à part.*

Que faire ? Si j'ai pour lui cette complaisance, Dom Manuel est perdu ; je n'ai pas d'espoir de l'épouser, & je reste deshonorée moi-même sans ressource. D'un autre côté, si je me

refuse à ce que souhaite ce malheureux étranger, mon infidèle peut aller loin & tromper Dom Gomès & sa fille au point qu'ils seront malgré eux forcés de prendre sa défense. N'y auroit-il pas moyen de concilier leur intérêt & le mien, de ménager le traître qui nous perd, sans le compromettre trop dangereusement ?

D O M P É D R O.

Vous balancez.

D O N A V I O L A N T E.

Je pense que mon témoignage aura bien peu de poids ici où je ne suis pas plus connu que vous. Ce seroit peut-être donner lieu à de nouveaux soupçons, que de vous produire avec un si foible appui. Il vaudroit mieux, ce me semble, faire venir des informations de Seville & de Cadix, où vous m'avez dit que vous aviez des correspondances.

D O M P É D R O.

Cela est bien, mais il faut du tems ; & dans l'intervalle le traître ne peut-il pas se marier ?

D O N A V I O L A N T E.

Ne craignez rien. Je vous réponds

366 L'OCCASION, &c.

de mettre obstacle à son mariage jusqu'à ce que vous ayez fait venir tous les certificats dont vous avez besoin.

D O M P É D R O.

Et comment ferez-vous ?

D O N A V I O L A N T E.

Rapportez-vous-en à mon zele.

D O M P É D R O.

Mais qui peut vous en inspirer un si fort en ma faveur ?

D O N A V I O L A N T E.

Croyez que je suis très-intéressé à vous voir réussir.

D O M P É D R O.

Intéressé ! de quelle maniere ?

D O N A V I O L A N T E.

Peut-on voir souffrir un galant homme, tel que vous me paroissez être, sans prendre la plus grande part à ses douleurs ?

D O M P É D R O.

Rien ne pourra égaler ma reconnaissance.

D O N A V I O L A N T E.

Allez, & soyez bien certain que je

vous procurerai tous les délais dont vous croirez avoir besoin.

D O M P É D R O.

Adieu donc. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

DONA VIOLANTE, *seule.*

A-T-ON jamais vu une situation aussi singulière que la mienne. Je viens ici pour y découvrir un infidèle & le forcer de répondre à mon amour; & au moment où je vais le rejoindre, je le trouve dans un péril qui menace sa liberté & même sa vie. Par-là je me vois forcée, moi qui le cherchois, de me dérober à sa vue, & de devenir la protectrice de mon ennemi. Allons, remplissons ce devoir pénible : défendre son honneur, c'est défendre le mien qui n'en doit plus être séparé. J'ai déjà pénétré tous ses projets : je fais que la beauté de Séraphine a fait plus d'impression sur son cœur, que toutes les richesses du pauvre inconnu qu'il a dépouillé sans le vouloir : mais

Q iv

je saurai arrêter cette nouvelle passion dans sa naissance. J'ai déjà fait entrer Inès dans la maison de Séraphine. En la voyant il n'osera pas poursuivre sa criminelle entreprise : il rougira devant ce témoin irrécusable. Sois-moi propice amour, & rends-moi l'honneur, Dieu cruel, puisque c'est toi qui me l'as fait perdre. (*Elle s'en va.*)



S C E N E VII.

DOM VINCENT, CRISPIN,
INÈS, *voilée.*

D O M V I N C E N T.

CRISPIN, dès que tu verras une femme se cacher de nous avec quelque affectation, avertis moi afin que je la suive & que je la connoisse : peut-être serai-je assez heureux pour trouver ici la misérable qui m'a déshonoré, & pour laver dans son sang la honte dont elle m'a couvert.

C R I S P I N.

Tenez, Monsieur, voilà de ce côté

une drôlesse qui ne se montre qu'avec précaution.

I N È S.

Violante m'a donné-là une assez désagréable commission. Il faut que je me présente chez Dom Gomès pour entrer au service de Séraphine. Voyons... Mais Ciel! que vois-je?.....

C R I S P I N.

Monsieur, c'est Inès, du moins c'est sa taille & sa marche : c'est elle-même, par-dieu.

D O M V I N C E N T.

Je le crois aussi. Arrête, malheureuse! à quoi bon ce déguisement? Ne crois pas te soustraire à mes regards : je t'ai reconnue, découvre-toi ou tu es morte.

I N È S, *à part.*

Est-il possible que je sois tombée si mal à propos sous sa main? (*Haut.*) Eh bien! oui, Monsieur, c'est moi; modérez-vous.

D O M V I N C E N T.

Il faut m'apprendre à l'instant tout ce que je veux savoir, ou je vais tout à l'heure commencer par toi à me venger.

Q v

Eh bien ! je vais tout vous dire. Il est vrai que j'ai accompagné Mademoiselle votre sœur cette malheureuse nuit où elle a cru devoir se soustraire à vos reproches. Se voyant si cruellement trompée, elle n'a pu se résoudre à rester dans Valence où sa délicatesse lui faisoit craindre que tout le monde ne fût instruit de son infortune : elle s'est retirée à Monviedra, auprès de votre tante l'Abbesse : elle lui a confié ses chagrins & s'est cachée auprès d'elle autant pour expier sa foiblesse, que pour en dérober la connoissance au public. Je me suis chargée de venir à Madrid à la découverte de son amant. Le hasard a fait que je suis descendu dans la même auberge où étoit logé cet infame séducteur. J'ai trouvé moyen un jour qu'il n'y étoit pas, de me glisser dans sa chambre. Des lettres que j'y ai trouvées m'ont appris que ce Dom Pédro supposé s'appelloit Dom Manuel de Herrera, & qu'il venoit ici avec des lettres de recommandation à tous les Ministres, pour solliciter la grace d'un meurtre qu'il a commis en Flandre. Si vous

souhaitez de le voir , suivez-moi & vous serez satisfait.

D O M V I N C E N T.

Où est son auberge ?

I N È S.

Auprès des Carmes. (*A part.*) Ma foi, tant pis pour notre homme du Mexique : il s'en tirera comme il pourra : mais je ne saurois autrement garantir Violante de la fureur de son frere.

D O M V I N C E N T.

Je te suis; mene-moi à cette auberge, Inès.

I N È S.

Marchons , Monsieur. (*Ils sortent.*)



SCENE VIII.

Le théâtre représente l'auberge de Dom Pédro.

DOM PÉDRO, BERTRAND.

DOM PÉDRO.

VOILA donc, mon pauvre ami, ce qu'on appelle la Cour, la Capitale. Hélas ! tous ceux qui passaient d'Espagne au Mexique, avoient bien raison de me dire que c'étoit le pays du mensonge & de la fourberie.

BERTRAND.

Les gens y sont bien plus fripons que des Algériens ; ils volent en pleine paix.

DOM PÉDRO.

Je ne l'éprouve que trop. Que vais-je devenir ? Méprisé, sans connoissances, sans ressources, regardé dans la maison de Dom Gomès comme un fripon ou comme un fou.....

BERTRAND.

Mais ce Monsieur vous l'a dit tantôt. Ecrivez à Seville, faites venir des certificats.

DOM PÉDRO.

Il faudra bien s'y résoudre ; mais la lenteur avec laquelle tout cela se fera me désespère. Va toujours voir à la poste s'il n'y a point de lettres pour moi : en attendant je vais écrire celles qui partiront par l'ordinaire du soir.

BERTRAND.

J'y vais.

DOM PÉDRO.

Je crois que j'en deviendrai fou, si cela continue.



SCENE IX.

DOM PÉDRO, DOM VINCENT,
LA GARDE.

DOM VINCENT.

(*A part.*) VOILA donc mon homme ; il faut m'en bien assurer. (*Haut.*) Monsieur, voudriez-vous bien me faire le plaisir de m'apprendre comment vous vous appelez.

D O M P É D R O.

Que vous importe ? Je m'appelle
Dom Pédro de Mendoza

D O M V I N C E N T.

J'entends. Vous êtes ce misérable
Manuel de Herrera qui, sous un nom
supposé, déshonorez les filles de qua-
lité. Vous me devez raison de l'af-
front que vous m'avez fait. Si je vous
avois trouvé à Valence, vous m'auriez
payé plus cher le crime que vous n'a-
vez pas rougi d'y commettre.

(Il met l'épée à la main.)

D O M P É D R O.

Moi ! un affront à vous ! dans Va-
lence ? Eh ! je n'y ai été de ma vie. Il
n'y a pas six semaines que j'ai débarqué
à San-Lucar , & je suis venu ici tout
droit. Comment diable aurois-je pu
vous insulter ? Mais je vois ce que
c'est. Le traître qui s'est emparé de
mon bien , & qui se pare ici de mon
nom, est également l'auteur de l'ou-
trage dont vous gémissiez.

D O M V I N C E N T.

L'artifice est ingénieux ; mais je
n'en ferai pas la dupe. Voici toute

ma réponse. (*Il le charge à coups d'épée.*)

DOM PEDRO.

Ma foi, tant pis pour vous puisque vous m'y forcez. (*Il se défend.* Voilà un brave homme.

DOM VINCENT.

Il se bat bien pour un vil séducteur.

LA GARDE, *derrière le théâtre.*

Arrêtez de la part du Roi.

DOM PEDRO.

C'est la Garde.

DOM VINCENT.

Quel malheur ! il faut remettre ma vengeance à un autre jour.

DOM PEDRO.

Vous parlez toujours de vengeance, mais vous me prenez pour un autre.

LA GARDE.

Arrêtez-les, suivez-les.

DOM VINCENT.

Je me retire ; mais songez qu'il faut l'épouser, ou renoncer à la vie.

(*Il se retire.*)



SCENE X.

DOM PÉDRO, LA GARDE.

UN ARCHER.

Bas les armes, mon Gentilhomme?

DOM PÉDRO.

Je ne fais pas résister à la Justice ;
mais prenez bien garde si c'est moi....

UN ARCHER.

Oui, oui, c'est vous-même.

DOM PÉDRO.

Quel crime ai-je commis?

UN ARCHER.

Quel crime ! n'en est-ce pas déjà un assez grand que le duel même où nous venons de vous surprendre ? Mais de plus, n'est-ce pas vous qui avez tué un homme à Bruxelles ? La veuve est ici, elle a rendu plainte contre vous : vous êtes Dom Manuel de Herrera : les papiers qu'on a trouvés dans vos effets en font foi. Je suis bien instruit comme vous voyez.

DOM PEDRO.

O fortune ! fortune , ne te laisseras-tu pas de me persécuter ! Il n'y a rien de si faux que tout ce que vous dites-là ? Quand ma noblesse seroit moins connue.....

UN ARCHER.

En voilà assez : ce n'est pas avec nous que vous avez à vous justifier. Venez en prison où vous serez le maître de dire tout ce qu'il vous plaira. Allons , Messieurs, marchons.

DOM PEDRO.

Est-il possible , ô Ciel ! que je me voie traité avec une barbarie pareille.

UN ARCHER.

Qu'on l'entraîne.

DOM PEDRO.

J'ai peine à résister à la rage qui me suffoque ; mais voyons s'il me reste encore des malheurs à craindre , ou des infortunes à épuiser.





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DONA VIOLANTE, INÈS,
en femmes & magnifiquement habillées,

INÈS.

Ne m'apprendrez-vous point, Madame, la cause de tout ce que je vois sans y rien comprendre ? Nous voilà revenues à nos véritables ajustemens ; nous voilà logées dans un appartement superbe.

DONA VIOLANTE.

Avec de l'argent on se fournit de tout à Madrid en moins de rien.

INÈS.

Oui ; mais on a quelque objet , & le vôtre.....

DONA VIOLANTE.

Tu le sauras. As-tu rendu ma lettre à Dom Gomès ?

INÈS.

A lui-même ; il fera ici dans un moment. Je lui ai bien donné l'adresse & j'ai eu soin de lui dire que celle qui le demandoit , étoit une dame nouvellement arrivée des Indes qui vouloit le consulter sur une affaire très-importante.

DONA VIOLANTE.

Et à Dom Louis de Herrera, lui as-tu fait rendre la sienne ?

INÈS.

Tout de même.

DONA VIOLANTE.

C'est l'oncle de Dom Manuel. Sur ce que l'on m'a dit de sa noblesse, de son courage & de sa générosité , je compte trouver en lui un protecteur : mais on frappe ce me semble.

INÈS.

C'est sans doute le bon homme.

D O N A V I O L A N T E.

Ouvre.

I N È S.

J'y vais. Entrez, Monsieur, c'est
ici la maison.



S C E N E II.

D O N A V I O L A N T E, I N È S,
D O M G O M È S.

D O M G O M È S.

C'EST vous, Mademoiselle, qui
m'avez apporté cette lettre.

I N È S.

Oui, Monsieur, & voilà ma maî-
tresse.

D O M G O M È S.

Je me rends à vos ordres, Madame;
trop heureux si mes services peuvent
vous être utiles.

D O N A V I O L A N T E.

Des sieges. (*Ils s'asseoient.*) (*A Inès.*)
Si la Comtesse ma cousine vient me
prendre, vous lui direz que je la prie

de m'excuser, mais que je suis occupée à une affaire qu'il ne m'est pas possible de différer, & vous ne laisserez entrer personne.

I N È S.

Cela est bon, Madame. (*A part.*) Que veut-elle faire avec tout cet appareil? (*Elle sort.*)

D O N A V I O L A N T E.

C'est un devoir, Monsieur, pour les Gentilhommes que de s'employer à la défense des femmes, & en cette qualité vous me devez plus de secours que personne. Vous avez chez vous, si je ne me trompe, un Dom Pédro de Mendoza qui arrive des Indes pour épouser votre fille.

D O M G O M È S.

Cela est vrai. Ce mariage n'est même différé que par je ne sais quel accident qui m'a obligé d'écrire à Seville des lettres dont la réponse ne tardera pas.

D O N A V I O L A N T E.

Mais savez-vous que Dom Pédro est marié aux Indes?

D O M G O M È S.

Lui marié !

D O N A V I O L A N T E.

Lui-même.

D O M G O M È S.

Ah ! Madame , comment voulez-vous que je soupçonne un homme d'honneur , plein d'esprit & de courage , comme il le paroît , d'une aussi indigne duplicité ?

D O N A V I O L A N T E.

Il n'y a pourtant rien de si vrai.

D O M G O M È S.

Mais ne vous en auroit-on pas imposé ?

D O N A V I O L A N T E.

Ecoutez-moi , & croyez-en après ce qu'il vous plaira. Je me nomme Anne de Fontaine Major. Je descends d'ancêtres illustres qui ont occupé les premières places parmi les conquérans du Nouveau Monde. Je suis née au Mexique , c'est là que j'ai vu Dom Pédro. Je lui plûs dès le premier aspect , & je ne vous cache pas , que des soins assidus & sa constance parvinrent à me

toucher. Mais l'ingrat ! à peine se vit-il au comble de ses vœux qu'il s'embarqua pour l'Espagne , me laissant avec la vaine ressource d'une promesse de mariage qu'il croyoit rendre inutile en mettant le vaste espace des mers entre lui & moi. Ni les périls , ni les fatigues d'un long voyage n'ont pu me rebuter. Je l'ai suivi jusqu'ici : à peine y suis-je arrivée que j'ai appris qu'il se préparoit à épouser la belle Séraphine , au mépris de ses sermens & de mes droits devenus sacrés par ma foiblesse , autant que par son amour. Avant que de rien faire éclater , c'est vous que j'ai cru devoir prendre pour conseil & constituer mon Juge. Tenez , Monsieur , jetez les yeux sur ces papiers. Voilà des lettres qui n'ont que trop contribué à accélérer ma perte. Voilà la promesse funeste qui l'a consommée. Voilà le portrait de l'infidèle qui en a été l'auteur & l'artisan.....

D O M G O M È S.

N'en dites pas davantage , Madame , le lâche n'est que trop bien convaincu dans mon esprit. Il ne restera pas encore une heure dans ma maison. Mais ce n'est pas assez pour moi de

l'écarter à jamais de ma fille, je veux vous servir moi-même contre lui, & vous aider à en obtenir justice. Vive-dieu, quand ce seroit mon fils je le punirois de ma main. Tranquillisez-vous, Madame : je vous donne ma parole de travailler à faire tourner tout ceci à votre satisfaction, gardez encore le secret, & comptez sur mes soins.

(Il s'en va.)



SCENE III.

DONA VIOLANTE, INÈS.

INÈS.

LE bon homme s'en va tout échauffé. Mais qu'espérez-vous de cet artifice ?

DONA VIOLANTE.

Puisque la bonne foi m'a été si nuisible, il faut bien que je me sauve par un peu de mensonge. Je gagne au moins à celui-ci de rompre le mariage de mon perfide.

INÈS.

COMÉDIE. 389

INÈS.

Il n'y a rien de mieux imaginé ;
mais il vous reste encore un filet à
tendre.

DONA VIOLANTE.

Il est tout prêt, & Dom Louis de
Herrera vient de soi-même s'y jeter.
C'est lui que j'apperçois, ne me quit-
tes pas.



SCENE IV.

DONA VIOLANTE, INÈS,
DOM LOUIS.

DOM LOUIS.

Si l'on m'a bien enseigné l'adresse ,
c'est ici. Pardonnez, Madame, si j'entre
sans frapper; mais la porte étoit ou-
verte & je n'ai pas voulu retarder d'un
moment le plaisir de faire ma cour à
l'aimable Violante Pacheco.

DONA VIOLANTE.

Si je vous ai fait prier d'honorer
cette maison de votre présence, c'est
Tome III. R

sur la réputation de votre générosité ; vous connoissant pour l'oncle de Dom Manuel de Herrera , je n'ai pas douté un instant que je ne trouvasse en vous tout l'appui dont j'ai besoin pour obtenir la réparation d'un affront qu'il m'a fait.

D O M L O U I S.

Il est trop vrai , Madame , comme vous le dites , que je suis l'oncle de Dom Manuel. Je viens d'apprendre qu'il est en prison pour une fourberie très-punissable qu'il s'est permise. Soit amour , soit folie , il s'est mis dans la tête de persuader à une jeune personne nommée Séraphine , belle , riche & de qualité , qu'il est un certain Pédro de Mendoza , un Mexicain arrivé pour l'épouser. Apparemment qu'il aura fait à ce sujet quelque extravagance , puisqu'il est en prison à l'heure où je vous parle. Quoique je ne l'aie jamais vu , parce qu'il sert depuis son enfance , je veux pourtant lui être utile quand je serai au juste informé de son affaire.

D O N A V I O L A N T E.

Il en a plus d'une.

DOM LOUIS.

Celle que je lui pardonne le moins est celle, où il me paroît qu'il vous a pour adverfaire, mais elle fera bientôt accommodée. S'il vous a donné quelque parole, Madame, je vous donne la mienne à mon tour de le forcer à la remplir.

DONA VIOLANTE.

Vous m'avez entendue à demi-mot, je mets en vous toute mon espérance.

DOM LOUIS.

Elle ne fera pas trompée : vous ferez satisfaite ou vengée : je vais voir l'ingrat à sa prison. S'il consent à recevoir la grace que vous lui offrez ; j'ai assez d'amis dans Madrid, pour le tirer d'embarras dans tout le reste.

DONA VIOLANTE.

Je dois vous avertir que j'ai un frere qui est ici & qui le cherche. Il ne faut pas qu'il sçache que je suis à Madrid.

DOM LOUIS.

Ne craignez rien, belle Violante : ma discrétion égalera mon zele.

R ij

386 L'OCCASION, &c.
sur la ré-
vous
VIOLANTE.
compte en tout sur vous.

DOM LOUIS.

Vous le pouvez & vous en aurez des
preuves dès demain.



SCENE V.

DONA VIOLANTE, INÈS.

INÈS.

MADAME, tout va fort bien ; mais
puisque c'est le vrai Dom Pedro qui
est en prison , pourquoi entreprenez-
vous de l'en faire sortir sous celui de
Dom Manuel ?

DONA VIOLANTE.

Je t'avoue qu'il me fait compassion.
Puisque c'est moi qui ai été cause de
sa captivité je dois l'être aussi de sa
délivrance. D'ailleurs elle n'est pas un
mal pour moi : il me servira mieux
étant libre , qu'il n'auroit pu le faire
étant prisonnier.

I N È S.

Is pourquoi l'avoir noirci dans
 l'esprit de ce vieillard, qui croit être
 son oncle & qui va le persécuter pour
 l'obliger à vous apporter une main
 dont vous ne voulez pas?

D O N A V I O L A N T E.

Aies patience, tu verras avec le
 tems, la raison de tout ce que j'ai
 fait, suis-moi.

(Elles s'en vont.)

S C E N E VI.

D O M M A N U E L , P I M I E N T O.

D O M M A N U E L.

As-tu arrangé tous les bijoux?

P I M I E N T O.

Tout est en ordre. J'ai fourré dans
 la malle, comme vous me l'avez or-
 donné, l'or, l'argent, les bijoux, les
 lettres, excepté celles que vous avez
 remises à Dom Gomès.

D O M M A N U E L.

Il importe peu pour celles-là.

R iij

P I M I E N T O.

Ne m'apprendrez-vous pas quel est votre projet ? Allons-nous chez un Bijoutier faire estimer toutes ces pierres-là & en recevoir le prix ? Est-ce cela ?

D O M M A N U E L.

Non , mon ami , j'ai un projet plus honnête. J'ai bien pu , pour m'ouvrir un accès auprès de la belle Séraphine , m'approprier une lettre qui m'assuroit cet avantage : mais je rougirois de garder le reste plus long-tems , lorsque j'en connois le véritable maître. On m'a assuré qu'il étoit en prison ; ce secours lui devient encore plus nécessaire dans une pareille circonstance : suis-moi , & allons lui reporter tous ces effets qui lui appartiennent.

P I M I E N T O.

Sa maîtresse est-elle aussi comprise dans la restitution ?

D O M M A N U E L.

Que dis-tu ?

P I M I E N T O.

Si vous êtes si délicat , si scrupuleux , il me semble que pour ne rien avoir à lui , il faudroit commencer par lui rendre sa femme ?

DOM MANUEL.

Elle n'étoit pas sa femme, & ne le fera jamais.

PIMENTO.

Je ne sçais comment vous arrangez tout cela : mais entre nous, il me semble que si vous renoncez aux diamans, il faut aussi abandonner la fille, car le cher beau-pere m'a paru beaucoup plus enthousiasmé des pierreries que de vous.

DOM MANUEL.

Il me les a vus, cela suffit.

PIMENTO.

Ma foi, Monsieur, tout cela ne vaut rien ; vous vous romprez le cou avec tous ces beaux projets là.

DOM MANUEL.

Pourvu que je satisfasse mon amour & ma probité, je m'inquiète peu du reste.

PIMENTO.

Dieu veuille que tout vous réussisse.

DOM MANUEL.

Je suis si avancé qu'il ne m'est plus permis de reculer.

(Il veut s'en aller.)

R iv

 SCENE VII.

DONA SÉRAPHINE, POLONIA ;
DOM MANUEL, PIMIENTO.

DONA SÉRAPHINE.

ATTENDEZ, Monsieur, attendez, j'ai deux mots à vous dire. Quel étoit donc votre dessein, en nous outrageant si indignement mon pere & moi ? Que vous promettiez-vous d'une fourberie si criminelle, & si facile à découvrir ?

DOM MANUEL.

Je ne comprends rien, Madame ; à cet étrange discours. Quoi ! quand je vous adore, quand je compte avec la plus mortelle impatience tous les instans qui me séparent du jour heureux où je serai à vous pour jamais, vous venez m'accabler des plus sanglans & des plus injustes reproches. Par où ai-je donc pu les mériter ?

DONA SÉRAPHINE.

Par où ! perfide : demandez-le à

cette amante infortunée du Mexique
qui vient ici revendiquer ses droits
sur vous.

D O M M A N U E L.

Moi ! une amante au Mexique !

D O N A S É R A P H I N E.

Vous feignez de la méconnoître ,
ame double & sans foi.

D O M M A N U E L.

Madame , que le ciel me foudroie ,
si j'ai jamais eu de maîtresse au Mexi-
que !

D O N A S É R A P H I N E.

Traître , vous ne connoissez donc
pas la jeune Anne de Fontaine Ma-
jor ?

D O M M A N U E L.

Anne de Fontaine Major ! non en
vérité.

D O N A S É R A P H I N E.

Voilà une furieuse impudence. Ne
croyez pas m'en imposer , elle a tout
confié à mon pere. Elle lui a fait voir
vos lettres , ainsi qu'une promesse de
mariage que vous lui avez faite , & à
la faveur de laquelle vous l'avez sé-
duite.

R v

D O M M A N U E L.

Madame , je n'ai jamais vu de Dame de ce nom au Mexique , & je pourrois bien jurer qu'il n'en a jamais existé.

D O N A S É R A P H I N E.

Elle a montré à mon père votre propre signature.

D O M M A N U E L.

C'est un tour qu'on me joue.

D O N A S É R A P H I N E.

Vous me feriez perdre la raison.

D O M M A N U E L.

Pimiento , avance , tâches un peu de désabuser Madame.

P I M I E N T O.

Que voulez-vous que je dise , si elle est obstinée dans ses idées ?

D O N A S É R A P H I N E.

Que pourras-tu ~~me~~ dire contre l'évidence même ?

P I M I E N T O.

Madame , il est vrai qu'autrefois mon maître a connu aux Indes une beauté métisse , dont il a eu cinq ou six petits enfans en moins de rien , mais d'abord elle ne s'appelloit point

Anne de Fontaine Major : c'étoit
Hippolite Guaroha : ensuite il y a long-
 tems qu'elle ne vit plus , à telles en-
 seignes qu'elle est morte au Paraguay
 d'une indigestion de fraises.

D O N A S É R A P H I N E .

Voilà donc votre défenseur ? vous
 devriez rougir de vous présenter de-
 vant moi. Au reste , puisque vous sou-
 tenez que tout ceci est faux , je veux
 aller ce soir avec mon pere voir la
 belle Indienne : trouvez-vous-y en
 même-tems que nous , & là , il sera
 aisé de vérifier qui de nous deux en
 impose.

D O M M A N U E L .

J'accepte avec transport, Madame,
 ce moyen de me justifier à vos yeux.

D O N A S É R A P H I N E .

A ce soir donc.

(Elle s'en va.)



SCENE VIII.

DOM MANUEL, PIMIENTO.

P I M I E N T O.

EH bien ! voilà un nouvel embarras auquel vous ne vous attendiez point.

D O M M A N U E L.

Pimiento, il faut que cette femme la soit attachée à la poursuite du véritable Dom Pédro. Dans l'ignorance où elle est de ce qui s'est passé, trompée par le nom que je porte, elle aura fait ses plaintes à Dom Gomès. Il faut que je la voie, & que je m'ouvre tout naturellement à elle ; si en effet, elle songe à épouser Dom Pédro, elle sera trop heureuse de favoriser mes vues sur Séraphine.

P I M I E N T O.

Monsieur, cette affaire là me paroît s'embrouiller de plus en plus. Il me semble que vous vous embarquez bien à la légère.

DOM MANUEL.

Allons voir cette Mexicaine , & prends avec toi la malle du pauvre prisonnier pour la lui reporter en sortant de chez sa maîtresse.



SCÈNE IX.

Le théâtre représente la prison.

DOM PÉDRO , BERTRAND.

DOM PÉDRO.

QUAND donc , ô ciel ! finiront mes disgraces ? Est-il possible que je ne pourrai trouver personne qui compatisse à mon malheur ?

BERTRAND.

Encore un peu de patience , la réponse de Seville ne sçauroit tarder , & alors vous serez bientôt hors d'embarras.

DOM PÉDRO.

Oui , mais si pendant ma captivité le traître se marie. Au bruit de ce qui passe , il pressera la nôce.

B E R T R A N D.

Mais après tout , si la belle Séraphine est si hâtée , tant pis pour elle , elle y risque plus que vous.



S C E N E X.

DOM LOUIS DE HERRERA,
DOM PÉDRO , BERTRAND.

D O M L O U I S.

EST-CE vous , Monsieur , qui êtes Dom Manuel de Herrera , un Officier employé en Flandre ?

D O M P É D R O.

Encore : tout le monde est fait pour me désespérer ; il faudra bien enfin me résoudre à être Dom Manuel , puisqu'ils le veulent tous (5). Que dis-tu de tout cela Bertrand ?

(5) Je ne puis m'empêcher de faire ici une remarque. Soit que Regnard ait connu ou non cette pièce Espagnole , il est sûr que tout le fond des Ménéchmes s'y retrouve : mais il me semble que l'intrigue en est bien plus

B E R T R A N D.

Je dis que je ne sçais où j'en suis.

D O M L O U I S.

Me trouvez-vous indigne d'une réponse ?

D O M P É D R O.

Eh ! quelle réponse puis-je vous faire, quand votre question me jette dans l'embarras le plus grand où je me sois jamais trouvé ?

D O M L O U I S.

Laissons-là ces idées ridicules ; écoutez-moi, je suis votre oncle, Dom Ma-

comique, plus vraisemblable, & plus intéressante que dans les Ménéchmes. Dans la pièce Française, la vue seule des Acteurs est un mensonge perpétuel qui détruit toute l'illusion : elle rend les plaisanteries sans effet. Il faut toute la gaieté du dialogue de Regnard pour la rendre soutenable à la représentation : elle n'est vraiment plaisante qu'à la lecture où les méprises paroissent vraisemblables, & où les yeux ne démentent point les Acteurs ; au lieu qu'ici l'erreur n'étant pas fondée sur la ressemblance des visages, le spectateur n'a point d'effort à faire pour imaginer ce qu'il voit. Cela seul assure, à ce qu'il me paroît, la supériorité à la pièce de Moréto : mais

nuel ; je viens vous consoler , vous soulager : embrassez-moi.

D O M P É D R O .

Je le veux bien , mais qui êtes-vous ?

D O M L O U I S .

Dom Louis de Herrera , que le desir de vous être utile amene ici. Si vous voulez renoncer aux folies que l'amour vous a mises dans la tête , je suis prêt à travailler à votre liberté.

D O M P É D R O .

Excusez mon ignorance ; je n'avois

d'ailleurs, que l'on dépouille les deux drames des ornemens extérieurs, que l'on ôte pour un moment à celui de Regnard les beautés de détail qui en font tout le mérite, & que l'on compare ensemble les situations, que l'on rapproche l'un de l'autre les squelettes, s'il est permis de le dire de ces deux pieces, & je crois que l'avantage restera incontestablement à l'Auteur Espagnol. Chez Regnard, il n'y a jamais que le Ménechme Campagnard d'embarassé. Le Chevalier est toujours à son aise, au lieu qu'ici les deux personnages ont leur part des inquiétudes qu'ils causent : ils sont perpétuellement en crainte, & cela doit assurément redoubler l'intérêt.

Jamais sçu que j'eusse à Madrid un parent de ce nom-là.

D O M L O U I S.

La circonstance où vous êtes, rend mon dévouement plus vif..

D O M P É D R O.

Je suis honteux d'y répondre si mal.

D O M L O U I S.

Mais écoutez-moi ; il me semble que c'est une chose honteuse & indigne de vous, d'aller prendre un nom étranger pour satisfaire je ne sçais quelle passion ?

D O M P É D R O.

Mais je n'ai pas pris de nom : j'ai toujours porté le mien.

D O M L O U I S.

Bon, bon. Si l'amour vous donne tant de fermeté & de constance, pourquoi donc vous être détaché de la belle Violante, qui vous poursuit & vous redemande par-tout ?

D O M P É D R O.

A moi ! Violante !

D O M L O U I S.

Elle est ici : elle y a appris vos ex-

travagances. Pardonnez-moi ce terme qui n'est qu'une preuve de mon amitié. Mais est-il possible qu'un Gentilhomme, tel que vous, ait fait assez peu de cas de son honneur, pour manquer de parole à une femme de qualité, & pour flétrir à jamais sa réputation par une faute honteuse !

D O M P É D R O.

Mon cher Oncle, cette femme est-elle ici ?

D O M L O U I S.

Oui, sans doute, & c'est un grand bonheur pour vous ; elle m'a tout confié, & c'est à sa prière que je me suis déterminé à me rendre votre caution pour vous tirer d'ici.

D O M P É D R O.

Sçavoit-elle que j'étois en prison ?

D O M L O U I S.

Et comment auroit-elle pu l'ignorer ?

D O M P É D R O.

Et elle assure que celui qui est en prison, est Dom Manuel ?

D O M L O U I S.

Voilà une belle demande. Et que

peut-elle dire autre chose , puis-que
c'est vous qui y êtes ?

D O M P É D R O.

Mais a-telle vu Dom Pédro de Men-
doça , celui qui est mon rival auprès
de Séraphine ?

D O M L O U I S.

En vérité , je n'en sçais rien.

D O M P É D R O , *à part.*

Il est visible qu'elle donne dans l'er-
reur générale. Soit , prêtons-nous-y aus-
si pour sortir de prison. Quand je se-
rai dehors , je prendrai mes mesures
pour tout éclaircir une bonne fois.

D O M L O U I S.

A quoi pensez-vous-là ?

D O M P É D R O.

Je pense que je donnerois tout au
monde , pour que vous ne foyez pas
instruit de mes folies.

D O M L O U I S.

Elles sont en effet bien étranges ;
mais votre maîtresse est indulgente &
les pardonnera dès qu'elle vous verra
retourner à ses genoux. Je l'ai vue ,
elle est charmante & vous aime avec
passion.

404 L'OCCASION, &c.

D O M P É D R O.

Quand l'avez-vous vue ?

D O M L O U I S.

Tout-à-l'heure, & je vais vous mener chez elle.

D O M P É D R O.

Allons chez elle.

B E R T R A N D.

Encore passe : si ce chien de nom de Manuel a nui à mon maître, il lui sert aussi : c'est lui qui l'a fait mettre en prison : c'est lui qui l'en fait sortir. Dieu soit loué, mais tâchons de n'y plus revenir.



SCENE XI.

Le théâtre représente le devant de la maison de Violante.

DOM LOUIS , DOM PÉDRO.

DOM LOUIS.

Nous voilà arrivés, Dom Manuel; c'est ici que demeure votre épouse.

DOM PÉDRO.

Avant que je me présente à ses yeux, faites-moi la grace de me rendre un service qui en fera aussi un pour elle.

DOM LOUIS.

Quel est-il?

DOM PÉDRO.

Entrez devant moi : prévenez-la des dispositions où je suis, afin qu'elle me reçoive avec moins de répugnance, & quand il sera tems que je monte, vous me ferez signe de ce balcon.

Vous avez raison , rien n'est mieux pensé : attendez-moi.

D O M P É D R O.

Je vous attends. (*Seul.*) Il faut avouer qu'il arrive dans la vie des événemens bien étranges ! Y a-t-il jamais eu un homme qui se soit trouvé dans la position où je suis ? qui ait vu un fripon prêt d'épouser sa maîtresse à ses yeux , & se servir pour le supplanter de son propre bien ? Ah ! Dom Manuel de Herrera , vous saurez avant peu qui je suis.



SCENE XII.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL,
PIMIENTO.

PIMIENTO.

MONSIEUR, voici votre homme
planté devant la porte.

DOM MANUEL.

Cela est vrai. Apparemment que
Dona Anna de Fontaine Major, l'au-
ra fait sortir de prison. Voilà un bon
moment pour faire la restitution que
je lui dois. Monsieur, puisque ma
bonne fortune fait que je vous rencon-
tre.....

DOM PÉDRO.

Ah! traître, c'est la mienne qui
vous amene ici.

DOM MANUEL.

Un moment, Dom Pédro, j'ai
deux mots à vous dire avant de vous
parler avec mon épée : nous aurons
du tems pour tout.

408 L'OCCASION, &c.

DOM PÉDRO.

Que voulez-vous m'apprendre ?

DOM MANUEL.

Vous êtes instruit de la méprise de nos valets au sujet de nos malles. Voici la vôtre telle que je l'ai trouvée : je vous la rends.

DOM PÉDRO.

Je vous en ai peu d'obligation. Le trésor qu'elle renferme m'est fort indifférent : mais de m'avoir enlevé le cœur & la main de Séraphine, c'est là ce que je ne puis vous pardonner.

DOM MANUEL.

Voilà déjà un article de fini. Pour l'autre, c'est ainsi que je vais me justifier. (*Ils mettent l'épée à la main.*)



SCENE

SCÈNE XIII.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL,
DOM VINCENT *aussi l'épée à
la main*, PIMIENTO.

DOM VINCENT.

MESSEURS, un instant, s'il vous
plaît, par complaisance pour moi.

DOM MANUEL.

Laissez-nous.

DOM PÉDRO.

Ne suspendez point une vengeance
trop légitime.

DOM VINCENT.

Un moment : j'en ai aussi une à
poursuivre & sur l'un de vous deux.
Lequel est Dom Pedro de Mendoça ?

DOM MANUEL & DOM PÉDRO
ensemble.

Moi.

DOM VINCENT.

Cela ne fauroit être : un des deux
Tome III. S

410 L'OCCASION, &c.

est Dom Manuel que j'ai intérêt de découvrir.

D O M M A N U E L, *à part.*

A son langage je ne saurois méconnoître le frere de Violante. Voilà un surcroît d'embarras.

D O M P É D R O.

C'est à moi que vous avez à faire, je vous l'ai déjà dit, & vous le savez bien vous-même, puisque nous nous sommes déjà mesurés pour le même sujet qui vous conduit ici.

D O M M A N U E L.

Arrêtez. Quoique je sois Dom Pedro, c'est pourtant moi & moi seul que regarde le soin de le satisfaire.

D O M V I N C E N T.

Eh bien! puisque vous refusez tous deux de m'éclaircir, vous vous sentirez également tous deux de ma vengeance. (*Ils se battent.*)



SCENE XIV.

DOM PÉDRO, DOM MANUEL;
DOM LOUIS, DOM GOMÈS,
PIMIENTO.

DOM LOUIS.

EH! qu'est ceci, Messieurs?

DOM GOMÈS.

Modérez cet emportement.

DOM LOUIS, *se mettant du côté de*
Dom Pédro.

Dom Manuel, je vole à votre secours.

DOM VINCENT.

Me voilà éclairci; meure l'auteur
de ma honte.

DOM LOUIS.

Arrêtez.

DOM VINCENT.

Rien ne peut m'arrêter puisque j'ai
trouvé le lâche qui n'a pas rougi d'a-
buser de la foiblesse d'une malheur-
reuse.

S ij

412 L'OCCASION, &c.

D O M L O U I S.

Arrêtez, vous dis-je ; votre honneur peut se réparer par une voie plus douce & plus sûre.

D O M V I N C E N T.

Quelle est-elle ?

D O M L O U I S.

Dom Manuel mon neveu que vous voyez, est prêt à épouser Violante, à la sollicitation de laquelle il vient de sortir de prison.

D O M V I N C E N T.

Je n'en croirai rien jusqu'à ce que j'aie vu Violante que je fais cachée dans un couvent.

D O M L O U I S.

Si je vous la fais voir tout-à-l'heure, & qu'ils se donnent la main en votre présence, que direz-vous ?

D O M V I N C E N T.

Je vous marquerai la plus vive sensibilité.

D O M L O U I S.

Eh bien ! suivez-moi, & venez être témoin d'un spectacle qui fera tomber tous vos soupçons.

COMÉDIE. 413

DOM VINCENT.

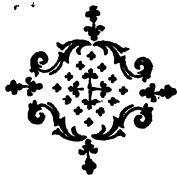
Je vous suis sur cette parole.

DOM PÉDRO, *bas à Dom Manuel.*

Dom Manuel, le frere de votre maîtresse me fait entrer chez lui dans l'espérance que je vais l'épouser. Vous savez si cela se peut. J'ai bien voulu garder le silence pour vous épargner une trop juste confusion, & vous laisser le tems de réfléchir au parti que vous à prendre.

DOM LOUIS.

Mon neveu, je vous attends.



SCENE XV.

DOM MANUEL, DOM GOMÈS.

DOM MANUEL.

Je ne fais où j'en suis. Ah ! Violante, Séraphine, que vous partagez cruellement mon cœur !

DOM GOMÈS.

Je suis bien aise de voir la tournure que prennent les affaires de ce gentilhomme, & plus encore d'être convaincu par-là de votre innocence : mais il vous reste encore à détruire la plainte de Dona Anna. Ma fille est chez elle, entrons ici ; du moment que Séraphine sera désabusée, elle est à vous.

DOM MANUEL.

Allons.



SCENE XVI.

Au moment où DOM GOMÈS & DOM MANUEL veulent entrer, DONA VIOLANTE sort poursuivie par DOM VINCENT l'épée à la main; DOM LOUIS, DOM PÉDRO & DONA SÉRAPHINE tâchent de le retenir.

DOM VINCENT.

Tu mourras, malheureuse, puisque tu refuses de l'épouser,

DONA VIOLANTE.

Eh! Messieurs, secourez-moi.

DOM MANUEL.

Qu'ai-je vu! ô Ciel! c'est Violante, c'est à moi seul qu'il appartient de la défendre..

DONA SÉRAPHINE.

Voilà une suite d'incidens où l'on ne peut rien comprendre.

DOM PÉDRO.

Dom Vincent, écoutez-moi, votre

sœur a raison : je ne suis point Dom Manuel : je n'ai accepté ce nom que pour sortir de captivité ; & c'est Dom Louis de Herrera qui, étant trompé lui-même, m'a forcé de me prêter à son erreur, pour ne pas me priver de son secours.

D O M L O U I S.

C'est de Violante même que j'ai appris que vous étiez mon neveu.

D O M P É D R O.

Il n'en est rien, je suis Dom Pedro de Mendoza, & voila Dom Manuel.

D O M V I N C E N T.

C'est Dom Louis.....

D O M G O M È S.

Un moment. Personne ne peut mieux nous en instruire que Madame.

T O U S E N S E M B L E.

Parlez, Madame.

D O N A V I O L A N T E.

Me voilà enfin arrivée au moment que j'ai tant souhaité. Eh bien ! puisqu'il faut que je parle, voilà cet amant, cet époux auquel je suis attachée pour la vie ; voilà Dom Manuel

dont j'embrasse les genoux en lui redemandant l'honneur.

D O M M A N U E L.

Il est trop vrai, belle Violante. Je sors de l'aveuglement où m'a jetté une passion furieuse. Donnez, Dom Pédro, donnez la main à Séraphine; je suis désormais trop content de mon bonheur pour troubler le vôtre.

D O M V I N C E N T.

Je cesse d'être votre ennemi en devenant votre beau-frere.

Fin du troisieme Volume.



